

MYSTIK FrICTION

SEIKA FAUNE

Ce livre est dédié au moine Dragon
ReiRyu Philippe Coupey

*Le présent ouvrage étant une œuvre de fiction, toute ressemblance
d'un personnage à une personne existante ou ayant existé relève du
hasard. Il en va de même pour les lieux et les situations décrites dans
ce livre.*

*L'une des intrigues est inspirée du « Bouddha d'azur » de Cosey
Les poèmes de Ryôkan proviennent des excellentes éditions
Moundarren*

Le halo bleuté de l'écran de contrôle se reflète sur sa combinaison noire, luisante, sur la sphère métallique qui enserre sa tête, les câbles qui s'en échappent. L'écran est la seule source de lumière dans cette pièce longiligne aux recoins embrouillés de noir. Atmosphère confinée de l'air conditionné, odeur fétide de transpiration et autres fluides humains mal identifiés, fatras électronique formant autour de lui un répugnant cocon d'abord sado-maso.

Pourtant, enveloppé de sa combinaison luisante, Chik est bien loin de ces désagréments. Car si les pestilences écoeurantes de ce placard parviennent effectivement à ses narines, ce sont de tout autres parfums qui comblent son esprit. Embruns, algues marines, crème solaire ! Dans la sphère métallique qui englobe son visage, ses yeux sont clos, ses yeux sont clos. À l'envers des yeux, une plage bondée sous un ciel d'acier. Il aurait pu opter pour l'option sable blanc et île déserte, mais en cet automne maussade où la plupart des citadins sillonnent les rues barricadées derrière plusieurs couches de tissus et un masque mortifère, Chik a succombé à l'envie de voir du monde, des corps nus, des sourires blancs, des peaux croustillantes, des épidermes huileux crépitant sous le soleil. Tous ces vestiges d'une société de loisir révolue.

C'est la première fois qu'il vient dans ce centre, cependant, qui dans cette ville peut se targuer d'avoir échappé aux affiches arrogantes jalonnant les déplacements à pied, en bus, en métro : *Bobo-Virtuality, oubliez tous vos soucis !* Une traîtresse pointe de déprime dans la bruine et hop !, tout le monde ramène ses pleurs ici...

Une poignée de minutes suffisent pour que Chik se sente las de ce sable fin factice, de cette populace heureuse harmonieusement répartie sur la grève et de ces immeubles bourgeois Promenade-

des-Anglais-style en arrière plan.

« Et si je traversais ce décor bidon, que je décidais de m'enfoncer dans les bas-fonds de cette cité balnéaire ?, pour voir... Hein ?! » Mais ce petit délire tordu n'est pas prévu au programme. Arrivé à la digue le corps se heurte à une barrière invisible. Alors Chik tente de s'abandonner à cette bande de sable fantôme. Bien rendue d'ailleurs, cette sensation d'eau tiède lorsqu'il pénètre les flots translucides. Et cette sirène sirupeuse brassant la surface en lui souriant pepsodent, est-elle réelle ? Du moins autant que lui-même peut l'être dans cette projection à deux balles ? Non, trop bien foutue, trop sexy cette fille, montrant trop d'intérêt pour lui... « Sa bouche brille et s'entrouvre impudiquement, m'engageant à la prendre. Pas possible, pas possible ! » Chik sait pertinemment qu'il s'agit là du figement de ses fantasmes dont il a nourri le questionnaire de la machine avant de plonger. Il sait qu'il pourrait emmener cette nymphette dans l'une des cabines judicieusement placées sous la digue, ou dans un recoin plus glauque, peut-être, ou lui sauter dessus juste là, dans la flotte, mais cette chair virtuelle le repousse. « Morbleu, j'ai vraiment mauvais goût ! » Alors il retourne sur le sable et se prend au jeu d'essayer de repérer les âmes perdues qui, comme lui, sillonnent ce monde en toc. C'est mieux que Meetic ! Il paraît que pas mal de célibataires en sont friands, la virtualité en 3D permettant des contacts assez directs, plus approfondis qu'à travers une piteuse messagerie, tout en offrant une sécurité indéniable. Chik repère deux de ces célibataires qui s'engouffrent l'air de rien dans une cabine. Des couples moins réels s'envoient en boucle un éternel ballon. É-coeu-ré ! « Qu'est-ce que je fous là bordel, laissez-moi sortir ! » Il a envie de se casser vite fait, Chik, même si l'effet « chaleur du soleil » est relativement agréable. « Ok, calmons-nous, profitons-en, profitons-en... Dommage qu'il n'y ait pas option « joint sur la plage »... » Tous les bons côtés du joint sans les effets secondaires, terminé dès que la séance s'achève. Oh, ils vont s'y mettre, c'est sûr ! Chik s'allonge sur le sable fin, et son corps finement musclé, bien proportionné, accueille la fausse chaleur des faux rayons d'un faux soleil. Faux ? Réalité ? Pour nous le monde n'est-il autre que perceptions apparaissant et disparaissant dans la conscience?...

Un dos peu orthodoxe, kaléidoscopique, attire son attention. Des membres multicolores déboulent sur le sable dans les bouillonnements d'une vague. Bras, épaules, dos, tatouages turbulonnant dans l'écume. Une fille, une femme, nue ! Bras, dos, tatouages... Ses mèches de cheveux sont un peu blonds, un peu roses, clairs, comme une aube. Ils sont plus ou moins tressés, crâne partiellement rasé, un duvet... La silhouette se soulève en contre jour dans les scintillements, s'élanche vers le ciel, pleurant l'océan. Nue ? On a le droit de faire ça ici ? Chik écarquille les yeux et regarde la fille traverser la plage, éberlué, avant qu'elle ne s'évanouisse dans le paysage.

Le noir !, atmosphère confiné de l'air conditionné, odeurs fétides de transpirations et autres fluides humains mal identifiés, fatras électronique formant autour de lui un répugnant cocon d'abord sado-maso. *INSERT COINS !*, lui hurle rouge son écran subliminal. *INSERT COINS !* clignotant, clignotant rouge à l'intérieur de sa sphère métallique. Mais nulle piécette à portée de main. *GAME OVER !* Casse-toi !, c'est fini.

Cette fille est là dans ce casque qui pèse à ses doigts, sous ses yeux. Elle est là, dans cette hideuse combi, à quelques piécettes de sa cervelle et de ses sens émoussés, hors de portée. Non, non réfléchit Chik, si ce n'est un putain de profil préprogrammé, cette nana est moulée dans l'une de ces ridicules combinaisons, quelque part, dans ce bâtiment, ce Bobo-Virtuality, tout comme lui !

S'extirper de la combinaison toute poisseuse de la crème catalysante dont il s'est enduit le corps avant de la revêtir, la balancer d'une preste main dans la trappe de nettoyage et se jeter dans la cabine de douche sertie dans un coin de la pièce. La douche, la douche, se débarrasser du gel qui l'englué, la transpiration, la peste, puis enfiler ses fringues dépouillées pendant sur le dossier d'une chaise. S'éjecte du placard, se faufile dans la glauquerie des couloirs, hôpital sale, dédale, dévale les escaliers ! Accueil ! Déjà partie, l'a-t-il loupée, trop tergiversé ?

Chik pivote sur lui-même, scanne le hall, son regard

tressautant d'un siège design-plastique-jaune à l'autre, il se concentre, dévisage, frétille sur place.

« T'as vu passer une fille à cheveux roses ?!, éructe un employé à la tête de l'hôtesse en s'agrippant au comptoir de l'accueil. Elle a foutu en l'air sa cabine, saboté l'électronique, mis de la superglue ou des substances corrosives dans tous les orifices !

- La saloooope ! Je crois qu'elle est sortie'y a deux minutes. Je lui aurais donné le bon dieu sans confession avec son teint pâle, ses cheveux blonds. La saloooope ! Si tu cours tu peux peut-être la rattraper !

- Ouahh, laisse tomber ! Mais appelle les flics ! C'est la deuxième qui nous fait le coup ce mois-ci !»

La mâchoire de Chik tombe dans le vide. Il tourne la tête et laisse son regard traverser la baie vitrée, qui ouvre sur une esplanade entourée d'immeubles 70's décatés.

Son corps jaillit alors sur les dalles fatiguées, pourfendant les mille bouffées de pisse et papiers gras vibrant dans le vent. Il s'élançait vers le métro...

Le visage de la fille aux cheveux roses est à quelques centimètres de celui de Chik... Tout au moins son reflet, tressautant sur la vitre du métro, mélangé aux néons et autres luminosités de la rame, des stations et des souterrains qu'ils traversent. Sa chevelure rose est encadrée par les coulures violettes d'un tag. Il a réussi à la rattraper et elle est là, sur un strapontin diagonalement opposé au sien. Il a tout le loisir de l'observer. Il observe son visage ovale, ses pommettes altières et ses lèvres roses, charnues. Un visage dont le petit nez cassé et la balafre sur la joue gauche renforce l'aspect germanique. Il imagine des yeux bleus. Deux fossettes au coin de la bouche finissent de charmer Chik. Il observe le reflet de son propre visage, son nez aquilin, ses yeux verts en amande, édifiants témoins de sa descendance vietnamienne, un visage plutôt ovale aussi et les prémices de quelques rides rieuses au coin des yeux. La trentaine naissante n'a pas encore bousculé ses airs juvéniles. Ses yeux vaquent du reflet de la fille au sien et il se dit qu'ils iraient bien ensemble tous les deux. En faisant abstraction des colorisations fantasques de la fille, leur coupe de cheveux est assez similaire, trahissant leurs tendances écolo-anarchistes. Et puis cela fait une petite éternité qu'il ne s'est enflammé ainsi, pour quelqu'un. Une inconnue, de surcroît, une vision fugitive. Une projection virtuelle... Un reflet... Il doit bien y avoir quelque chose de spécial...

Chik part à la recherche de son courage dans le fond de son ventre, tente de le rassembler. La fille... L'aborder... La peur de l'échec. Repousser... Mais apercevant sa mine introspective dans le reflet, Chik a soudainement honte de son comportement, genre chien chaud à la moutarde se jetant dans les circonvolutions de la ville à la poursuite du récipient de son désir. Non, sans doute est-ce plus que cela. Mais l'aborder ? Pour lui dire quoi, il ne la connaît pas. Salut poupée ? Non, non, il ne peut pas faire ça. Foi en la vie, se dit-il... Peut-être se retrouveront-ils dans d'autres circonstances. Leurs cheveux témoignent d'affinités partagées... Foi en la vie, tout est

possible. Confiance Chik, confiance, et il laisse la fille glisser son corps entre les portes coulissantes de la rame, disparaître dans la foule bigarrée de la station Place D'Italie. « Cheveux roses, à bientôt. », dit-il tout haut.

« De toute façon j'ai déjà vu cette fille quelque part, j'en suis sûr. »

Lui-même sort trois stations plus loin. Il recouvre son crâne du poil de chameau d'un béret afghan et enveloppe son corps dans un vaste châle himalayen, trésors ramenés d'un périple passé, avant d'émerger dans la grisaille. Une petite foule entoure un être sanguinolent à la sortie du métro, prostré sur le sol crasseux. Un Chevalier de l'Apocalypse tabassé, ses feuilles de chou éparpillées autour de lui. *Pouvoir au peuple ! Barrage aux extra-terrestres qui nous gouvernent !* Une vieille mamie appelle de son portable un improbable secours... Après s'être ému un instant, Chik continue son chemin dans le 13^{ème} vétuste, le long du Chinatown pur et dur. Murs gris et humides. Un espace vaguement vert où quelques arbustes et trois/quatre peupliers se battent en duel, surgit au coin d'un immeuble. On y trouve deux fourgons illégalement stationnés sur une pelouse pelée comme un vieux chien rongé par la gale. C'est un vieux chien rongé par la précarité qui grogne à l'approche de Chik, mais il n'y fait pas attention et jette un regard aux potagers des gens du quartier qu'il est sensé surveiller contre quelques légumes. Il contourne des plantes en pot qui se fanent dans la brise d'automne, puis il pénètre en un tour de clé dans son véhicule, qui termine son existence sur le gazon dépouillé, boueux. À peine octobre et le temps est systématiquement gris-froid-brumeux-dégueulasse ! Chik jette direct deux bûchettes dans le poêle à bois. Une lueur orange emplit l'habacle jusqu'à ce que Chik referme le couvercle et pose une bouilloire sur le haut du poêle. Il ôte alors ses chaussures de rando en fin de vie, les rangeant sagement près de la porte coulissante, à l'endroit prévu à cet effet, et s'allonge sur le futon surélevé du fond du camion, allongeant les jambes, écartant un rideau pour accueillir la lueur d'une pâle lumière. Ses aventures

de l'après-midi lui font tendre la main vers le recueil d'aphorismes de Tchouang-Tseu :

*L'autre nuit, moi, Tchouang-Tseu, j'ai rêvé que j'étais un papillon.
Je voletais ici et là, de fleur en fleur, heureux de vivre libre et
insouciant de moi-même dans la nature ensoleillée.
Soudain, je me suis réveillé, et suis redevenu moi-même, un
homme dénommé Tchouang-Tseu. Maintenant je ne sais plus si
je suis un homme qui a rêvé qu'il était papillon ou si je suis un
papillon rêvant qu'il est homme !*

Chik referme le livre et parcourt d'un œil dubitatif les accidents du papier en paille japonaise qui tapisse l'intérieur de son camion. Il se saisit alors d'un recueil de Ryôkan :

*Toute la journée à mendier ma nourriture.
De retour, je ferme le portail en branchage,
Dans le poêle je brûle des brindilles,
Elles ont encore des feuilles.
Serein je lis des poèmes de Han Shan.
Le vent souffle une pluie légère,
« sa sa », elle asperge ma hutte.
De temps à autre, étendant les deux jambes, je m'allonge.
Aucune pensée, aucun doute...*



Sept heures du mat', froid sur la ville... Humidité... Mais pas le temps de rallumer le poêle. Juste une poignée de secondes pour sauter dans son sarouel noir, enfile son sweat-capuche, sa veste en tweed, et s'adonner à quelques échauffements tai-chiesques avant de jaillir dans la brume dorée. Y a-t-il un espoir de soleil aujourd'hui ? Pas le temps de tergiverser, Chik bat l'asphalte quelques minutes jusqu'au lourd portail noir où viennent de se glisser plusieurs silhouettes assoupies. Il en converge de toutes parts, enveloppées dans leur carapace ténébreuse, leurs petits yeux clignotant dans l'aube mouillée, et Chik s'engouffre sous le porche avec deux d'entre elles en s'échangeant des « bonjour » glacés. Tous trois passent sous une pancarte calligraphiée d'idéogrammes chinois clamant « Temple de la sagesse foudroyante », puis ils traversent une cour étroite ponctuée de plantes en pot, et, tels des phalènes attirés par la lumière tiédasse que filtrent de longs carreaux, ils pénètrent dans le Hall du dojo¹. Le Hall, où une horloge annonce sentencieusement l'heure du lieu : 7h16... Un escalier en bois aboutit aux étagères où chacun dépose ses chaussures, une porte, et tout de suite à gauche, le vestiaire pour hommes. Là, les visages fermés sont silencieux, les corps raides se hâtent d'abandonner les vêtements du quotidien, s'enveloppent de robes noires, les lugubres et traditionnels kimonos des pratiquants du zen.

Mais Chik n'y délaisse que sa veste en tweed et son béret, emportant avec lui son châte pour poser ses mains. Sortant des vestiaires alors que les coups d'un maillet résonnent sur une planche en bois, il choppe un *zafu*² à sa convenance et s'apprête à pénétrer enfin le saint des saints, le lieu de l'assise des bouddhas, le dojo proprement dit, ouaaaais... Cependant il marque un temps d'arrêt et regarde les crânes rasés luisant sous les lampes avancer en rangs serrés, les pratiquants diligents se presser avec des airs soucieux

1 Littéralement : lieu de la Voie. Lieu dédié à la pratique de la méditation, le zazen.

2 Coussin rond adapté à la méditation assise.

mais déterminés vers la poutre de l'entrée, lui jetant des regards désapprouvateurs ou condescendants en passant, même les nanas qui arrivent du côté opposé. *Fuck* ! Froids, fermés. Toutes ces robes froufrouantes et sombres, ces crânes rasés qui étincellent comme des sabres au clair de lune, ces cheveux tirés à quatre épingles, ces pieds nus qui martèlent le parquet, ces regards gris qui glissent sur lui... Nausée...

« Tu ne rentres pas ? »

Un petit vieux à face de lune, un fin duvet blanc sur le crâne, se tient à ses côtés. Sa robe est délavée grise et rapiécée aux épaules, le bout de ses manches s'effilochent comme une brume. Son regard est à la fois tendre et puissant. Chik reconnaît ce vieux moine. Il l'a vu dans ce dojo chaque matin, chaque soir, chaque fois qu'il est venu, glissant tranquillement de la place où il s'assoit à droite de la salle de méditation, jusqu'au vestiaire. Tranquillement, tranquillement, comme une tortue, un éléphant, sans dire un mot...

Chik lui répond d'un hochement de tête et s'élançe vers l'entrée, enjambe la poutre, le pied gauche d'abord, le pied gauche, joint les mains au niveau du visage et se penche un peu vers l'avant en direction de l'autel où trône une statue en bronze de Manjusri, le Bodhisattva de la sagesse brandissant l'épée qui tranche les illusions. « Pas au milieu ! » lui dit sèchement, malgré l'effort d'un sourire, un gars qui surveille l'entrée. Chik s'avance en contournant l'autel par la gauche, puis va poser son coussin rond sur la moquette en laine, le salut comme il a salué le dojo en entrant, salut les autres pratiquants en pivotant sur lui-même, et il s'assoit enfin en contournant son *zafu* par la gauche, encore. « Ouaah, j'ai rien oublié... » Mais le même type de l'entrée surgit dans son dos et se penche pour lui murmurer à l'oreille en désignant son châte : « C'est bien de prendre quelque chose pour poser ses mains, mais il faudra que tu ailles à la boutique t'acheter un truc adapté. Ton étoffe blanche, surtout avec la bande colorée là, ça va pas... Noir !... Et puis ton sweat... Bon, je te parlerai après... » Chik sent son ventre se durcir, ses mains se crispent. Laisser passer, laisser passer, ne pas s'énerver... Zeeeeennn !...

Les fesses callées sur le *zafu*, les genoux plantés dans le sol,

Chik ramène son pied gauche sur sa cuisse droite, place son châte et ses mains par dessus, au niveau du nombril, main gauche sur main droite, les pouces se rejoignant pour former un œuf : mudra³ cosmique... L'agitation contenue s'apaise, la pièce devient tranquille, jusqu'à ce qu'une série de coups sur un gong fasse vibrer l'espace et l'intérieur de Chik. Quelques tintements, bruissements de robes s'ensuivent, trois nouveaux coups de cloche... Et un silence total enveloppe le dojo... Silence assourdissant émanant des quarante postures immobiles assises face aux murs. Silence lourd, fécond, matrice vibrante de tous les possibles. Silence qui envahit Chik, et alors qu'il sent la verticalité de sa colonne vertébrale peser de tout son poids sur ses reins, sur le bas de son abdomen, tandis que sa tête, légère, légère, le tire vers le haut comme une montgolfière, qu'il peut observer l'air aller et venir en lui telle une marée incommensurable, il voit la myriade de pensées émerger dans son intérieur, prendre forme comme une myriade de montagnes s'amoncelant à l'horizon, images, sons, sensations, émotions. Toute la vie du monde semble le traverser, sans pour autant affecter l'immobilité, le silence sous jacent. Silence d'où viennent toutes choses... Le champ quantique... Le vide... Voilà pourquoi Chik a fait sonner son maudit réveil à sept heures ce matin, voilà pourquoi il a fendu la fraîcheur et les brumes des rues, voilà pourquoi Chik s'astreint à toutes ces simagrées et vexations. Plonger en soi-même, toucher le fond...

Équilibre du corps, léger, léger sur le coussin. Le poids d'une flamme comme ils disent, marcher pas à pas sur le fil de l'expiration. Présence, va et vient des pensées, ne rien retenir, ne rien rejeter. Cheveux roses, belle, désir. Comment la retrouver ? Où l'ai-je déjà croisée ? Tatouages. À t-elle réellement ces tatouages ou était-ce juste le fruit de délires virtuels. Non, trop compliqué... J'pourrais m'en refaire faire un, moi aussi, un tatouage. À qui demander ?... Rastovich, mon voisin de camion ?... Squat... Concert... Il m'a dit qu'y avait un concert dans ce squat, l'Hôpital Désincarné... Le week-end

3 Langage symbolique et ritualisé des mains dans les traditions hindous et bouddhistes.

prochain... Ouais, j'vais y aller. Ethnogothisk, ethnogothisk... Oups... Corps, la colonne, l'équilibre, expiration, dojo, Présence..... Voit ces pensées qui s'élèvent dans la conscience comme des vagues sur l'océan. D'où viennent-elles ? Où vont-elles ?..... Pffff, j'avais encore attaché dix wagons à la locomotive de mes pensées... Locomo loco, locomotiiiive... d'or... Claude Nougaro. Les disques de ma maman, sniff sniff, démangeaison dans le plexus, tristesse, snifsnif... Oufff, expiration, les mains, pouces, le ventre.....

Des coups frappés sur le bois annoncent la fin de la méditation de quarante minutes, coup de cloche, doooong... Bruits et mouvements sans paroles brisent le silence et l'immobilité. Du vide émerge les phénomènes et deux rangées droites comme des murs se forment de part et d'autre de l'autel, robots en robes noires qui se figent dans l'attente. Il est temps pour Chik de tenter de se glisser derrière eux jusqu'à la poutre pour échapper aux trente minutes de cérémonies qui vont suivre. Yesss, profiter du moment où ils font entrer dans le dojo les familles sympathisantes qui ont payé pour qu'une de leurs connaissances soit citée dans la dédicace, à la fin du chant des sutras et autres salamalecs ennuyeux. Mais le gars de l'entrée lui barre la route, « Qu'est-ce que tu fais ? Retourne à ta place ! Tu peux pas sortir comme d'un moulin ! » Chik sent ses poings se crispier à nouveau, mais expire un coup, détend son front et retourne à sa place, à l'arrière, en rang, avec les simples sympathisants... Laisser passeer... Ding dong, cloches, multiples, courbettes, assis, tambours, rythmiques, et des chanteurs mécaniques égrainent d'antiques formules sino-japonaises. Chik tente de suivre les psalmodies avec un petit dépliant sous les yeux, mais ces rituels inintelligibles et étriqués l'exaspèrent et il ne peut s'empêcher de maudire la petite assemblée.

De l'autre côté du dojo, son regard s'attarde sur le vieux moine qui l'a abordé avant le zazen. Sa robe rapiécée et délavée, sa toge ocre, son air tranquille et ses yeux rieurs font un peu tache au milieu de cette rangée dure et droite, ces robes clinquantes et sombres, ces mines sérieuses, ces sourcils froncés, ces brushings impeccables ou ces crânes rasés. Les yeux du vieil homme le transpercent...

Le lieutenant de Police Malbaret regarde le sergent Poupidon enfile le bomber noir, qui luit un peu sous la poussive lumière de l'habitacle. Elle est grande le sergent Poupidon, mastoque, pas facile de gesticuler comme ça à l'arrière de la camionnette pour enfile toute cette panoplie facho. Le bomber : noir. Treillis et rangeos : noirs. Le brassard arborant une rune blanche, le O d'Occident : noir... Opération Mollusque ! Le sergent caresse son Tazer dans sa poche et couve son chef d'un regard langoureux. « J'suis prête ! » Malbaret a les yeux posés sur les fesses rebondies du sergent qui débordent du treillis. Il élève alors son regard vers son visage lorsque retentit la voix de leur conducteur.

« Ça tombe bien, on vient de me dire dans l'oreillette qu'il arrive.

- C'est sûr que c'est lui ?, demande le sergent.

- Ça fait quatre ans qu'on le connaît. Fiché, empreintes génétiques et tout le bordel. On l'a de face, de profil, on a un gars qui le suit depuis qu'il est sorti... C'est bon. Et puis si on se trompe, tant pis. Vu la dégaine qu'il a c'est quand même un de ces connards ! Ça fera l'affaire !

- Mais, pourquoi on manipule pas un ou deux de ces groupuscules pour faire le boulot ?, demande le sergent, qui décidément est un peu basse du plafond.

- Pas besoin de les manipuler. Ils sont très contents de le faire, ce boulot, même si parfois on doit donner un petit coup de pouce par-ci par-là, histoire de leur donner une direction. Mais s'il s'agit de cibler, et de faire les choses « proprement », entre guillemets, on est bien obligé de mettre la main à la pâte...»

Le lieutenant verse quelques ultimes gouttes d'huile aux jointures de son bras biomécanique et commence à mouliner du coude et du poignet. Le bras se déploie alors avant de se tordre incongruement pour aller gratter l'un des recoins impossibles de son dos, gratgrat. « Ok, moi aussi j'suis prêt ! »

Tazer ! Son corps tombe lourdement, son arcade rebondit sur

le sol et se déchire, l'abrutissant. Mille étoiles dans la nuit parisienne. Muscle tétanisé, paralysé sur le coin d'un trottoir, le long d'un mur de brique, quelque peu dissimulé par un monticule de poubelles qui croupissent sur l'asphalte. Abruti mais hurlant pourtant lorsque ses os se brisent sous l'assaut des barres métalliques. La viande est battue, battue, sans ménagement. Sa viande... Cette possibilité avait parfois effleuré son esprit comme un vent prophétique soufflant d'un olympe lointain, mais jamais il n'avait vraiment imaginé finir ainsi. 'Y a toujours une chance de s'en tirer, disait-il en ricanant à l'heure de l'apéro. Toujours moyen de faire un pied de nez au destin. Toujours... Pas prêt ! Trop jeune ! Vingt-six ans ! Tant à vivre, voir, aimer, découvrir, lutter, créer. Terminé ! « *Terminado amigo !* », lui crient ses agresseurs. Fachos. Comme d'hab'. Les salauds ! Comme dans les années 30... GUD 68... Skinheads 80's... Son corps roule sous les bottes. Il a sans doute trop généré de remous aux quatre coins de la ville. Temps de passer au tiroir-caisse, cracher au bassinnet. Les os craquent, souffles rauques, rires nerveux lâchés dans l'air d'automne. Insultes sous les réverbères : « Punk de merde ! »... La chair de son visage semble se mélanger au bitume humide, froid. Les os, la colonne, la chair... Comme si cette chair n'avait été faite que pour cela, se désagréger et retourner à la Terre... Il sent sa vie partir... Le souffle...

La sergente Poupidon ne parvient pas à contenir la nausée, va vomir ses tripes un peu plus loin, du côté des poubelles. L'image de ses enfants blottis dans leur lit, à la maison, apparaît furtivement dans son esprit.

« Lààà, c'est fini, lui susurre le lieutenant Malbaret. Pour une première fois t'as bien assuré... » Il entoure ses épaules de ses larges bras, cliclic.

Le quartier plonge dans le noir. Coupure de courant...

Les doigts de Chik parcourent avec une certaine dextérité le manche d'une dokal-basse, un instrument hybride qui réunit une basse acoustique avec une caisse de résonance en bois et peaux savamment assemblées. Doom, doom, dong dung dong... La journée a été adoucie par un brin de soleil réconfortant. La porte du camion de Chik est ouverte sur le crépuscule et l'espace vert, les potagers, où une femme d'une cinquantaine d'années s'esquinte le dos à désherber son lopin de terre. « Je lui ai dit de pas courber le dos, de plier les genoux. », se dit Chik. Mais elle a sans doute oublié. Trop préoccupée par la pousse de ses plantes... Chik pose son instrument sur son futon, collecte les dessins à l'encre et aquarelles sur papier artisanal qu'il vient de terminer pour les ranger dans une pochette. Il enfle sa veste et après avoir rassuré le chien quant à ses intentions, il va frapper à la porte du camion voisin. Rastovich, tire son visage anguleux et son crâne rasé en dehors de sa carlingue et lui balance abruptement : « T'es prêt ?! Allons-y ! », et son mètre quatre-vingt-dix jaillit hors de son fourgon, enveloppé de sa combinaison militaire et de son blouson de cuir.

C'est samedi soir, et il y a une soirée à l'Hôpital Désincarné, le squat le plus actif du Treizième. Un centre culturel incontournable s'amuse à avancer certains : expos, concerts, visionnages, conférences et ateliers. Si ce qu'il se passe dans les murs et les sous-sols du squat a plutôt tendance à attirer une clientèle chaotique, hallucinée, avide d'alternatives, les initiatives qui bourgeonnent autour de l'ancien hôpital séduisent aussi une foule grandissante dans les quartiers environnants. Oui, bien sûr, lorsque la crise commençait seulement à ravager le pays, la plupart des habitants faisaient la fine bouche, décriaient les bizarreries de ces énergumènes, leurs désobéissances systématiques. Ils espérèrent secrètement voir les policiers les expulser du lieu. Mais ils comprirent rapidement que les forces de l'ordre étaient concentrées de l'autre côté de la ville, là où les biens circulent encore facilement, et qu'il n'y avait

rien à attendre d'eux. Ils étaient pauvres maintenant... Pourtant ils avaient peur, voulaient conserver le peu qu'ils possédaient encore, et entretenaient l'espoir de retrouver le confort d'une société d'abondance. La bagnole, la télé, la machine à laver. Le supermarché. Une vie sécurisée. Sé-cu-ri-sée... Ils n'arrivaient pas à se faire à l'idée que le rêve s'était mué en cauchemar, qu'il s'agissait de se réveiller... Cependant, en voyant leurs maigres possessions se désagréger sous leurs yeux, des produits de merde que personne ne pouvait réparer, leur épargne longuement accumulée s'étioler au fil des jours, un nombre croissant d'entre eux a commencé à prendre goût à tous ces petits services alternatifs proposés avec tant de légèreté. Garder ses distances certes, mais s'ouvrir un peu à ces gens qui ont tout de même de bonnes idées. Répondre à leurs salutations sporadiques. Et ainsi, dans le désarroi ambiant, ils sont de plus en plus nombreux à se laisser aller à profiter de tout ce que les squatteurs mettent en place. Marché du troc, un peu plus loin, sur les rails d'une gare de triage désaffectée, récup, zones de gratuité... Spectacles de rue, repas de quartier. Ouvertures d'immeubles, d'appart', de maisons en désuétude. Des ateliers santé, yoga, tai-chi, arts martiaux, cuisine, peinture, jardinage bio, réparation, que sais-je... Mais ils ont le choix. Ils peuvent aussi profiter des initiatives de France Relève-Toi, leurs soupes populaires, leurs ateliers jardinage... Leur milice d'auto défense, pour la protection sans condition de la propriété privé (des blancs), aussi. Ils sont plus propres, eux... Moins exubérants, plus rassurants, malgré, ou grâce, à leur aspect martial... Et il est aussi possible de bouffer à plusieurs râteliers...

Cependant dans le squat proprement dit, tout le monde ne peut y entrer. Excepté certaines occasions, comme les expos et ateliers, qui ouvrent une partie des lieux à toutes et tous, il faut la plupart du temps montrer patte noire pour passer le portail obstrué par une barricade et pénétrer dans la cour. Certaines mauvaises langues du coin vont bon train sur ce qu'il se passe à l'intérieur, derrière les portes closes, mais des événements désagréables ont obligé les habitués du squat à filtrer les visiteurs.

Le *pass* des actifs du lieu est un corbeau perché sur une clé, le tout

en céramique dans un émail original. Il pend autour des cous, ou s'exhibe accroché à un vêtement. « C'est bon, tu peux passer... », lâche un barbu de bonne stature à Rastovich. Il stoppe cependant l'avance de Chik d'une main ferme. « Attends une seconde. T'es nouveau ? » Le barbu regarde le numéro gravé au dos de la figurine qui pend au cou de Chik et vérifie la photo qui lui correspond dans son registre. « OK, pas de problème, passe. Bonne soirée... » Pour obtenir l'une de ces figurines, il faut être chaudement recommandé par l'un des membres, comme l'a fait Rastovich pour Chik. Sinon, on peut toujours rentrer sans figurine en étant accompagné, ou en baratinant les préposés au filtrage. Et puis il y a moult recoins sombres, un petit mur à escalader, hop !, le lieu est loin d'être étanche...

Les deux garçons traversent la cour remplie de machineries récupérées, démantibulées, donnant forme à des sculptures improvisées des plus sinistres. Ils frôlent de petits groupes d'humains ombrageux buvant ou fumant en tapant la discute, avant d'atteindre l'entrée croulante du bâtiment, où une fille reluque distraitement les détenteurs de figurines.

À peine entrés, Rastovich bifurque à gauche pour rejoindre un groupe de militantEs qui s'entraînent aux arts martiaux dans la salle polyvalente, et sans attendre, il court s'exciter sur un sac de sable qui pendouille dans le fond, paf !, paf ! « Sale flic, j'veis t'défoncer ! » Coups de tibia, genoux, pieds, paaaf !

Chik esquisse un sourire malaisé et poursuit son chemin vers le bar. Il conduit son corps le long d'un large couloir, croisant des porteurs de dégaines recherchées suggérant un étrange paganisme urbain : des vêtements détournés, rapiécés, teints, sérigraphiés, agrémentés de fétiches et colifichets, trouvés fluo dans les poubelles ou vintages dans les greniers. Les murs du couloir sont les miroirs de ces êtres, explosant en tracés multicolores entremêlant fièvre, énervement, tendresse et visions. Parfois apparaît ici et là une poésie, ou une injonction à la révolution, ou bien des recommandations d'ordre purement pratique, genre « éteint les lumières en partant », ou « laisse tes *shoes* à l'entrée de la salle ! » Poésies, injonctions,

recommandations ? Chik a du mal à faire le tri, et il jubile à la lecture de ces murs, s'arrêtant parfois pour s'extasier un peu devant un mot, un animal tarabiscoté, une coulure.

La salle du bar est plus sobre, même si l'on retrouve ici et là des petits délires graphiques *trashy*... S'avancant vers un comptoir bricolé avec des palettes, Chik s'étonne des regards suspicieux qui se posent sur lui, des conversations interrompues abruptement au fur et à mesure qu'il avance. Regards arctiques entre les tresses et les dreadlocks. Bouches figées entre piercings et poils de barbes loufoques. « Paris ! 'Y a pas un endroit où les gens sont normaux ? T'accueillent chaleureusement ? Qu'est-ce que j'fous ici ?! », se dit-il en lui-même. Une pointe d'orage sur son front, Chik commande un jus de fruit psycho-actif au gingembre et autres herbes embrouillantes. *Prix libre !*, propose une pancarte suspendue au-dessus du zinc. Il jette un œil circulaire sur la salle où les conversations ont repris derrière lui. Cela ne fait que deux ou trois fois que Chik vient ici. Les habitués se demandent qui il est, il peut comprendre, mais quand même. L'atmosphère est lourde, lourde. Visiblement quelque chose ne tourne pas rond...

Rastovich essuie les gouttes de sueur qui s'évertuent à perler à son front, son souffle est encore court après s'être si bien lâché sur le sac-flic qu'un petit malin a décoré d'un CRS. Surgissant dans le bar, il détecte rapidement Chik à l'autre bout de la salle, prostré au comptoir, seul, un breuvage des plus suspects à la main. Rastovich plisse les yeux « Est-ce que j'ai bien fait de ramener ce mec ici ? Ça fait quelques semaines qu'on se côtoie. À priori il est *clean*. J'me serais pas fait avoir, quand même. Mes cicatrices n'ont pas bronché. Normalement elles me font mal quand il y a de l'indic dans l'air. Du flic... Mon intuition m'aurait pas lâché... » De loin Rastovich dévisage Chik. Sa veste en tweed, sa coupe de toto... Drôle de mélange... Un treillis extra-large, des bagouzes tibétaines : dandy himalayen *Emmaüs-style*. La flicaille est capable de tout, il faudra le tester... Rastovich rejoint Chik.

« Hey Rasta, ça va ? Tu t'es bien défoulé ? Tu veux boire quelque

chose mon ami ? Mais dis-moi, qu'est-ce qu'y se passe là. C'était pas si plombé, l'atmosphère, la dernière fois qu'on est venu... C'est débile...

- Hé mec, tu sais pas... Non, tu peux pas savoir, je suppose... Mais, tu vois, 'y a plusieurs piliers du squat qu'on n'a pas vu depuis un moment. Disparus... Et puis là, hier on en a retrouvé un, dans la rue, d'la bouillie. D'la bouillie mec !, d'la putain de bouillie !

- Oh... C'est qui ? Les Milichiens du Prophète?

- P'têt... Ou les Phalanges Bleues... Ou Occident... Ou les flics... Des gens du quartier, un témoin, a dit que c'était Occident. Mais...

- Pas les flics... Quand même... Si ?

- Hey Chik, je t'ai montré mes cicatrices, sur mes côtes, mon dos... J'peux t'dire, c'est des tordus. Et ils sont de plus en plus tordus, mec. Ils ont leurs fichiers, des données qu'ils ont accumulé depuis dix, vingt ans, photos, empreintes, gênes, ils ont qu'à piocher, hop ! Ils débarquent chez toi ! Le peuple voulait de la sécurité, vive la sécurité !, et maintenant, poum ! Moi ils m'ont prélevé tout le topo de force après une manif... J'avais peint sur un mur... Et voilà, cinq ans plus tard t'as les condés qui débarquent au p'tit matin, toctoc. Et ils m'ont interrogé à leur sauce, 'y avait eu une action quek'part. Mais finalement j'pense que c'était qu'un prétexte. Ils voulaient répandre la peur, Chik. La peur... Qu'on se tienne à carreaux... Regarde autour de toi ! C'est plus comme avant ! Ils se lâchent maintenant ! Ils ont carte blanche !

- Ouais, je sais Rasta, je sais. Moi aussi je me suis fait serré pour des peccadilles... Mais, forcément, je m'en suis plutôt bien tiré par rapport à toi...

- Ah ouais, pourquoi tu t'es fait serrer ? »

Un mouvement de foule vers les escaliers de la cave indique l'imminence des concerts, le début de la soirée. « On descend ? », fait Chik en donnant un coup de tête vers les escaliers. « Ouais, j't'ai à l'œil mec, j't'ai à l'œil... », se dit Rastovich en lui-même.

La cave est vaste et rectangulaire, et le plafond culmine à quatre mètres de hauteur, mais ce qui fut jadis une verrière, sur un côté, permet une aération abondante et offre une vue sur

le ciel étoilé. Une végétation y pousse anarchiquement et il y a même quelques jeunes arbres qui tentent une optimiste échappée vers la nuit. Un groupe de musique accorde ses instruments sur une estrade d'un mètre de haut placée au centre de la pièce. Ils entament quelques suites de notes sommaires qui se mêlent à la foule grandissante. « C'est Purple Muddle. », glisse Rastovich à Chik. C'est un groupe ethno Gothik qui évolue de l'électro-acoustique à l'acoustique au grès des coupures de courant récurrentes. « Tu vois cette coupole en bois au-dessus de la scène. C'est pour que le son rebondisse dans la salle.

- Mmmh. Une expérimentation des plus ingénieuse pour avoir une propagation du son optimale... Vraiment pas mal... On va voir ce que ça donne...»

La salle se comble rapidement et les rythmiques lourdes et lancinantes se mettent en branle, rattrapées par l'ultra-basse, la viole de gambe, bandonéon et les picotements d'une caisse claire, rappelant un genre de stepper dub des plus médiéval. Puis Heavenbore invective l'assistance avec des injonctions gutturales et enveloppantes sans concession. Les hauts des corps commencent à onduler au fil des effluves de la sombre mélodie. Sombre grotte profonde, grosse caisse métronomique, saccade frappadingue de la caisse claire, et quelques saladiers remplis de champignons magiques passent de main en main, c'est la saison. Mâchoires mâchent, sons incandescents, pupilles dilatées, la salle picote-fourmille-électrique, commence à frétiler. Lumières noires, spots orangés, l'énergie circule, tout vibre à l'unisson. Il faut bien apprendre à remplacer l'ordi et ses programmations, alors au fur et à mesure, des spectateurs rejoignent l'ensemble, qui pour faire teinter sporadiquement une cymbale tibétaine, qui pour s'époumoner judicieusement, qui pour actionner son instrument favori, percussions, en rythme. C'est All Tomorrow's Parties !... Enfin... « Ou sans doute est-ce la seule party qui puisse être, celle qui inclut tout, tout, celle qui éclabousse et emporte tout ici et maintenant... », se dit Chik alors que ses dents mâchouillent et que ses yeux explosent.

Emporté par une bouffée d'allégresse, Chik s'empare d'une dokal-

basse et se joint au concert. La transe gagne Chik et il se dit qu'il y a au moins autant de vérité dans ce concert que dans ces cérémonies endormies et routinières du dojo zen. Et les paroles d'Heavenbore, inspirées d'un répertoire bâul, approche parfois en profondeur le Sutra du Cœur... « Non, c'est vrai que les sutras chantés dans le dojo du matin sont putain de profonds... Et les onomatopées en *kanbun*⁴ scandés à vive allure, ça donnerait super en ethnopunk... »

Pendant ce temps Shin passe sa main dans sa chevelure rose, à l'arrière de son crâne. Elle entame sa traversée du couloir vers le bar, voit les têtes se tourner vers elle à son passage, des bouches s'ouvrir, des sourires se dessiner sur les visages, regards admiratifs. Des mines se renfrognent aussi. Elle ne peut pas plaire à tout le monde, c'est clair. Il est sans doute normal qu'on trouve des dissensions, des courants divergents dans chaque communauté humaine. Il faut accepter cela tout en tentant de garder son propre cap malgré tout. Laisser la place pour l'expression de chacun et garder son propre cap. Mais Shin en a un peu marre de cette atmosphère lourdingue qui plombe le squat. Autant elle peut comprendre les suspicions et les peurs qu'entraînent les menaces qui pèsent sur eux, autant elle entend faire barrage à ce qu'elle appelle les « durs à cuire », ces « jesuiszunmilitant » qui imaginent libérer les autres en assenant leur morale et leurs jugements à deux balles. Des jugements, certes, issus d'une réaction à une oppression millénaire. Karma karma, causes et effets... Mais ouais, elle en a sa claque de ces sentences glauques sans humour ni amour qui poursuivent les moindres gestes discordants. Les siens. Ceux de ses amis... Tronches tordues de ces virulents et sempiternels détracteurs le long du long couloir, « Salut grande prêtresse ! » Une secte pernicieuse, détentrice d'une religion qui ne veut pas dire son nom et qui, sous couvert d'égaliser tout ce qui bouge, patauge dans les marigots de l'égotisme et de la dualité, et s'y noie... Mais toutes ces gueules admiratives ne sont-elles pas tout autant empruntées d'illusions ? Shin se sent lasse...

4

« Langue zen » sino-japonaise antique.

Dans l'espace enfumé du bar, une menue jeune fille à dreadlocks lie de vin s'élançe vers elle, une lumière intérieure irradiant de ses joues constellées de taches de rousseur et de son sourire fin couleur de prune.

« Mauve, comment ça va ? Alors, il est bien accroché ? Shin et Mauve se prennent les mains.

- Oui, ça commence à se voir. », dit-elle en baissant les yeux.

Les deux filles sont rejointes par un grand black à crête orange : Stone... « Salut Shin, Tu viendras poser tes mains bientôt ?

- Oui, on fera ça bientôt, répond-t-elle. Je le sens très bien, ce petit être...», finit-elle par dire en souriant...

Et Shin continue son chemin vers les escaliers de la cave, descend les marches enfumées et plonge dans la foule. Purple Muddle est sur scène, accompagné par tout un tas de mélomanes plus ou moins inspirés. Ses yeux clairs, gris clairs, voguent au gré des flots de la foule, contemple la scène, les musiciens absorbés, reconnaissant les siens...

«J'aime bien vos encres. C'est un bon produit. Placés au bon endroit ça peut se vendre. Ici, par exemple... Les dessins psychédélics ne sont pas mal non plus, mais c'est plus difficile... »

La galeriste amène d'autres dessins à la lumière du jour, une silhouette calligraphique à l'encre qui boit du thé, abstraite par une tâche orangée, une joueuse de guitare submergée par un clair de lune dégoulinant... Stratégiquement la galerie est bien située. Dans le huitième... Chik a dû traverser la ville pour venir y montrer ses oeuvres, dessins à l'encre, quelques peintures roulées dans un fût de carton. Chik a été surpris par la propreté des rues, les magasins correctement garnis, la bonne tenue vestimentaire générale. L'absence de poubelles s'accumulant au coin des rues, aussi. « Des larbins sont nourris et logés sur place pour faire ce boulot. », l'avait prévenu Rastovich.

« Et les peintures ?

- Il y en a d'intéressantes, mais les dernières datent de deux ou trois ans... Il faudrait les encadrer... C'est cher... Et puis la qualité de la toile laisse à désirer... On voit pratiquement à travers... Ça, ça fait peur aux clients. À juste titre d'ailleurs. Ils veulent une toile prête à traverser les âges.

- Traverser les âges ? Pardonnez-moi, mais Pollock, ses toiles se désagrègent à vue d'œil. Et jusque récemment il les vendait encore quelques millions, chez Sotheby's et tout... Alors merde, quoi... Enfin, excusez-moi...

- Mmmh...

- Mes toiles elles peuvent durer cinquante, cent ans, je sais pas, ça dépend comment on en prend soin, et puis elles disparaîtront. Et alors ?... Est-ce une mauvaise chose, Madame ? Une toile pour une vie, grignotée petit à petit par les mites, une dentelle aux couleurs vives, un *work in progress* dans les mains du Mystère...

- - C'est bien joli ce que vous me dites, dit la galeriste en réajustant

sa veste de tailleur sur sa chemise blanche et en affichant un sourire narquois. Mais aujourd'hui les clients veulent du concret, du costaud. Ils n'ont plus confiance en l'avenir, ne peuvent se reposer sur rien, ont l'impression d'évoluer dans le vide. Et vous voulez leur proposer encore plus de vide... Héhé. Non, ça ne va pas... Vous ne comprenez pas mes clients...

- Détrompez-vous, je connais. Maniaques d'une permanence impossible... Regardez les manches de ce sweat, ce tissu grignoté par la vie. Trous, transparence, fumée, tissu contant son histoire, sa traversée du monde. N'est-il pas plus beau ainsi ? Rien n'est fini...

- Je ne veux pas vous chagriner mais vous faites un peu miteux. Et c'est exactement l'impression que mes clients ne veulent pas donner aux personnes qui leur rendent visite... Écoutez, je vais de toute façon vous prendre quelques dessins en dépôt, mais venez avec moi. Je dois justement passer chez des clients pour déposer un tableau et faire la causette. Vous comprendrez sans doute mieux ce que je veux dire...

- Ok, pourquoi pas... Mais, heu, en quoi pensez-vous pouvoir me payer ? Des billets ?

- Monsieur veut de l'or ou de l'argent, je suppose. Je verrai ce que je peux faire. Mais si vous les dépensez rapidement, les billets ça va, non ? Ou alors du fromage ? Pas de l'essence, tout de même ?... »

Alors que Chik emboîte le pas à la galeriste, un type lunettes-noires-blouson-de-sport-bleu l'agrippe violemment par le bras et lui postillonne à la tronche : « Kes tu fous là pt'it con ? Tu te serais pas trompé de quartier par hasard ? » Chik reste coi dans l'ombre de sa stature imposante jusqu'à ce que la galeriste vole à sa rescousse, « C'est bon, c'est bon, il est avec moi... »

Chik comprend un peu mieux ces rues de playmobils qu'ils traversent, ce calme en trompe l'oeil. Il remarque alors ces agents de sécurité à lunettes qui fouinent dans la foule. Il en voit escorter quelques badauds d'aspect pitoyable ailleurs, loin, de l'autre côté. Badauds inoffensifs probablement venus se remplir les yeux des lumières des vitrines, de la propreté extra-terrestre des trottoirs, en quête d'un écho à une vie révolue. RÉ-VO-LU-TION !... Un petit roublard est

parvenu à tracer ce mot en lettre rose sur un mur de pierres grises.

Le couple est parfaitement aimable, malgré une condescendance à peine dissimulée. Naturelle et automatique. Comme allant de soi. « Paternalisme » est peut-être plus approprié, se dit Chik. Chik décèle également une nervosité sous-jacente, comme si son intrusion incongrue révélait un qui vive inexorable. La peur...

« Vous voulez boire quelque chose ? », demande agacé l'homme en les invitant dans le salon. Tout est si net, si propre, agencé au millimètre. Chik a l'impression que les tableaux accrochés aux murs ont été construits avec la maison et font partie d'un ordre immuable que rien ne saurait chambouler.

« Vous vivez dans le treizième... Ça va ?... Ce n'est pas trop difficile ? Dit la femme en tripotant le collier de verroteries ethnique chic qui lui pend au cou.

- Eh bien, on se débrouille...

- On entend des choses terribles sur cette partie de la ville... C'est la jungle, non ? On parle d'agressions incessantes, de contagions, de vieilles maladies qui refont surface. La tuberculose... La peste, même... On parle de sauvages qui investissent des bâtiments entiers... Il y en a même qui occupent l'opéra... Ceci dit, je comprends qu'il n'y a plus assez d'argent pour offrir la sécurité à tous. On a déjà du mal ici...

- Oui, je vois... Mais vous devriez aller faire un tour à l'opéra. Ils organisent des expos et spectacles sympathiques, vous savez...

- Humm humm. (la galeriste se racle la gorge bruyamment).

- Je suis persuadé que vous y seriez fort bien accueillis, continue Chik tout en imaginant le couple ramener sa classe clinquante dans le squat. Il sait très bien que ça grincerait aux entournares, plus ou moins gentiment...

- Heu, je ne sais pas si vous savez de quoi vous parlez... », répond la femme en écarquillant les yeux.

Chik remarque que tout dans cet appartement répond à un code précis. Mobilier, chemise en soie au décolleté étudié, brushing et mise en plis millimétrés. L'image d'une tribu des plus étranges lui

traverse l'esprit. Une tribu urbaine arborant ces étranges sculptures capillaires embaumant la laque sur la tête, ces vêtements étroits et fades, si peu pratiques. Une tribu urbaine évoluant dans sa bulle, se reflétant elle-même, déconnectée de la réalité de la populace et de tout environnement naturel digne de ce nom. La nature est un espace vert, un champ de blé dans la Beauce, un tableau de chasse, un champ d'arbres dans les landes, un jardin entourant un pavillon de banlieue, une ferme, des haricots surgelés... Ses pensées dérapent vers la tribu de squatteurs qu'il fréquente dans son coin de Paris, les fringues récupérées, piercings, cheveux colorés... L'environnement *trashy* de rigueur... Les drogues... Il pense à la tribu zen aussi. Cheveux ras, vêtements amples aux couleurs incertaines... L'encens, le zazen...

« Vous savez, ce n'est pas si facile d'être riche... », finit par conclure la charmante maîtresse de maison en s'extirpant du canapé, yeux écarquillés, glaçons tintant contre le cristal de son verre de scotch. Elle écarquille, écarquille les yeux en fixant Chik, jusqu'à ce que l'un d'eux s'éjecte de son orbite, glop !, et aille rouler sur la moquette blanc crème. La femme le rattrape d'un doigté délicat et le remet à sa place en souriant.

Chik n'est pas fâché de retrouver l'Autre Côté. Il étouffait sec dans les beaux quartiers, même si ce passage éclair a réveillé en lui une nostalgie un peu dérangeante. Finalement il comprend ces familles déboussolées qui viennent s'abreuver d'images, là-bas, se remplir la tête du monde d'avant, et même, parfois, déposer des grigris votifs devant la porte des magasins auxquels ils n'ont plus accès... « Enfin, tout est sacrément en train de se casser la gueule, se dit-il. Ça va finir par exploser cette ville. Et violemment... » Il soupire...

Approchant en métro du treizième, fin de journée immobile écrasée par un couvercle gris, Chik réalise qu'au dojo il est presque l'heure du zazen du soir. « Je vais aller y faire un petit tour, ça ne me fera pas de mal. Et au moins le soir on évite la demi-heure de cérémonies... »

Approchant la porte du temple, Chik remarque une agitation anormale, genre groupe d'humains gesticulant dans la grisaille. Chik avance. Une petite boule de tweed se fait éjecter d'une masse noire, hurlante. Masse noire, les vêtements de labeur caractéristiques des moines japonais, et la petite boule éclate dans le caniveau, libérant la tête du vieux moine aux yeux rieurs, pop ! « Voilà, vieux con ! », lui crie un crâne rasé en lui balançant un gros sac plastique à la gueule, mais c'est pas fini et une harpie des faubourgs lui saute dessus toutes griffes dehors « Fini de foutre ta merde ! ». Chik se lance en avant et s'interpose, intercepte la furie en vol, l'interloque. Elle foudroie Chik de ses yeux fous et s'élançait vers lui, lui plante son dentier dans l'avant-bras, aaargl, jusqu'au sang. Heureusement les crânes luisants la retiennent et la ramènent à la raison. « C'est bon, c'est bon, lui font-ils, il a compris. Rentrons. » Et la clique noire s'enfonce dans la pénombre de la porte cochère, passe sous les calligraphies du temple, et laisse le portail en fer se refermer sur eux.

« Eh bien, il ne me reste plus qu'à te remercier. Comment t'appelles-tu ?, dit le vieux moine en époussetant son vêtement avec ses mains, un sourire toujours collé à la tronche.

- Chik. Ah ! Mon bras ! Cette débile me l'a quasiment arraché !

- Chik ? Haha ! Tiens, aide-moi à porter ce sac jusque chez moi, s'il te plaît. Je vais t'appeler Eka !... D'accord ?... Tu connais Eka ?... Il y avait Bodhidharma qui faisait zazen face au mur de sa grotte depuis neuf ans, tu vois. C'était au sixième siècle, dans la grotte de Shaolin. Et pour attirer son attention et se faire accepter comme disciple, on dit qu'Eka s'est coupé le bras et l'a placé devant lui. 'Faut comprendre... Eka voulait absolument être instruit mais Bodhidharma n'arrêtait pas de l'envoyer chier ! Mais le bras c'est aussi un symbole pour le karma⁵, l'action du corps, de la parole, de l'esprit, et les conséquences que cela entraîne. Eka a tranché son karma, donc... Tu comprends ? »

Et hop, voilà le jeune et le vieux déambulant bras dessus bras dessous, en tweed, dans les rues de désespoir d'un treizième

5 Action, mais aussi loi de causalité, causes et effets, conditionnement.

croulant, zigzaguant entre les sacs poubelles, balançant leurs guiboles tordues et vampiriques à travers les détritres, autour des mendiants avinés, des clodos chancelants.

« C'est marrant, depuis le temps qu'on se voit, que nos regards se croisent, on n'a encore jamais pris le temps de parler... Ça se passe bien pour toi au Dojo ?, demande le vieil homme.

- Eh bien, pas si mal. Enfin, je suis pas fan de tout le trip cérémonies et tout... Et puis... J'sais pas... (Chik grimace) Mais qu'est-ce qu'ils vous voulaient là, les épouvantails ? C'est grave quand même...

- Héhé. Oui, c'est un peu choquant... Mais on peut un peu les comprendre. Personne ne veut rester avec une épine dans son pied... J'étais un disciple d'Hosoï. Tu sais, l'un des premiers maîtres japonais à avoir introduit le zen en Europe. L'actuel président du dojo aussi... Mais, c'était il y a bien longtemps tout ça... »

Chik et le vieil homme avançaient silencieusement dans le chien-loup. Régulièrement ils se lancent des coups d'œil appuyés et perçants.

« Je vous ai reconnu tout de suite, vous savez !, finit par balancer Chik. Je vous ai repéré parmi les épouvantails ! Je sais que vous êtes différent... Je pourrais... On pourrait pratiquer ensemble... Non ?... »

Le vieux le regarde d'un air rieur, puis il s'esclaffe comme une casserole.

« Hahaha ! Comment pourrais-je te refuser puisque tu t'es pratiquement fait arracher le bras pour moi. C'est ça ? Eka ?... » Tous deux s'arrêtent devant un cinéma fermé, une porte qui s'ouvre sur l'un des côtés. Comme répondant à son rire, une grand-mère hilare offrant sa dentition aux vents du soir tape sur l'épaule du vieux bonze en passant sur le trottoir. Il lui tapote l'épaule à son tour et leurs rires s'entremêlent dans la nuit naissante...

« Tu vois, j'habite ici... Là j'ai à faire, mais rends moi visite bientôt. Je vais réfléchir un peu à ton sujet... (Le petit vieux clignote des yeux.) Je suis souvent chez moi le matin ou vers dix-sept heures. J'occupe la salle de projection numéro trois... Tu passeras ?

- Heu ouais, bien sûr...

- Mais, s'il te plaît, continue à aller au dojo... D'accord ? Continue à y aller...

- Heu, ouais, si vous le dites... Mais, au fait, comment je peux vous appeler ?
- Appelle-moi Schnock, Eka.»

Eka. Avoir un nouveau nom semble terriblement romantique à Chik et il l'adopte sur le champ. Lorsqu'Eka parvient à son camion, Rastovich est là, les mains à plat sur la terre humide, à faire des pompes sur la pelouse pelée. Rastovich pompe, pompe, soulève son corps sans aucune concession à la faiblesse, aux défaillances de l'esprit. Pompe, pompe, pour gonfler ses muscles, durcir son ventre, que battes, matraques et tonfas se brisent sur son corps d'acier, qu'il se gausse de fachos et flics aux mines dépitées. Il voit Eka avancer sur le chemin, son front dégouline d'une sueur qui lui brûle les yeux, Eka grandit dans son champ de vision. Bientôt, dès qu'il pourra, il va le tester. Il saura à qui il a à faire. Et bordel, si c'est un putain de flic...



«Eka... C'est quoi ce délire de changer de nom en plein milieu de l'histoire ? J't'ai à l'œil, mec, j't'ai à l'œil ! Non pas que je te trouve antipathique, au contraire, mais c'est une question de survie. La survie du groupe. »

Rastovich a invité Eka à se joindre à eux. Il lui a divulgué un maximum d'infos, ce qu'il n'aurait jamais dû faire. Ils sont neuf à s'engouffrer à l'arrière d'un fourgon garé au coin d'une rue anonyme du treizième. Plus deux à l'avant. Deux à l'avant pour conduire le komando-cyclope. Car il s'agit bien de jouer les Ulysse nocturbulants et d'enfoncer des pieux dans les mille yeux cyclopéens de Moloch. Il fut un temps où le dispositif de surveillance était sensé protéger la population. Sécurité, sécurité. Mais depuis quelques années les choses ont mal tourné en Europe, en France, à Paris. Quel esprit méphitique utilise cet enchevêtrement d'espions mécaniques aujourd'hui ? Quelle autorité, quelle organisation crépusculaire ? Quelles sont ses fins ? Qui, de ce côté-ci de la ville, reste aveugle à l'injustice, aux vices d'une police complice, à l'inexorable montée de la violence étatique. Qui ne sent la nécessité de s'affranchir, d'échapper à l'œil scrutateur afin de s'organiser librement. Ne plus être un pion, une variable d'ajustement. Prendre les choses en mains !

Le fourgon se gare dans une ruelle proche des Halles et les neuf saboteurs se scindent en trois groupes de trois, chauffeurs toujours aux manettes, allongés sur la banquette. Les caméras ont été repérées préalablement et courtes échelles, pinces, acide, plusieurs rues sont nettoyées rapidement, six minutes à tout casser, surtout ne pas traîner, tout ce petit monde se retrouve au fourgon pour une nouvelle destination.

Changement de quartier, vers le sixième, alors qu'une petite pluie fine et glacée se met à envelopper la ville, recouvrant les trottoirs d'un miroir vibrant sous les gouttelettes, brouillant le reflet des

réverbères, des halos orangés. Halos orangés pourfendus sans vergogne par les sombres profils du komando-cyclope sautillant dans les flaques.

« J't'ai à l'œil, mec, j't'ai à l'œil ! Si on se fait serrer, j'verrai bien, je saurai !... Ah, s'ils m'attrapent ils vont me faire mal, les cognes. Je sens les menottes. Les coups froids du métal sur la chair. Les échardes brûlantes sous les ongles. J'tai à l'œil, mec ! »

Après avoir fait la courte échelle à ses compagnons à plusieurs reprises, tandis que Rastovich guette le moindre mouvement suspect, les bruits de moteurs, le passage des rares voitures, c'est au tour d'Eka d'escalader les gouttières et les enseignes pour saboter les prunelles maléfiques. Rastovich, plisse les yeux, tente d'écarter la pluie qui brouille sa vue. Il tire son visage émacié, raviné par des années de défonce, à travers la nuit. Il veut voir. Eka... Fait-il semblant ? Semblant de savoir, de ne pas savoir ? Lance-t-il des messages, des informations à l'insu de toutes et tous ? Porte-t-il un micro ? Le détecteur que lui a prêté le squat n'a rien repéré... Il peut le voir traîner, comme ça de loin, cafouiller un peu sur la machine, les pieds sur les épaules de leur acolyte. Il a pas l'air très pro le dandy des montagnes. Cherche-t-il à gagner du temps pour voir la flicaille débouler ? Mais malgré les sabotages laborieux d'Eka, le commando se retrouve sans encombre à l'arrière du fourgon. « De toute façon Shin ou unE autre des sorcièrEs saura bien faire la part des choses. Quand le moment sera venu... Shin, la fille aux cheveux roses... »

« Hé, Eka !, interpelle l'un des saboteurs. On m'a dit de te proposer de participer à... heu... une sorte de soirée dans quelques temps, à l'Hôpital. Ce sera pour 20h vendredi dans deux semaines... C'est à propos des disparitions... »

La mâchoire de Rastovich se décrispe subitement pour sombrer dans le vide. Eka invité à la soirée de vendredi ? Il zyeute son collègue de squattage de jardin publique avec stupéfaction.

« Les ééégoïstes !... » Les saccades sonores émergent du silence, résonnent sur les murs écrus du dojo, abruptes et froides, comme des blocs de pierre. « Ceux qui ne veulent pas suivre... Abandonner leur ego et s'harmoniser avec les autres... »

Eka devrait laisser les mots le traverser, mais il n'y parvient pas. Il devrait observer ces paroles comme on observe des nuages évoluer dans le ciel. Le reflet d'un nuage passant sur l'eau d'un étang n'est pas sensé troubler l'eau de l'étang. Ça ne marche pas... Les blocs de paroles viennent s'encaster en lui comme une avalanche dans un goulet. Ce qu'il ressent c'est qu'elles sont proférées pour faire passer la pilule de l'éviction de Schnock... Genre lavons les cerveaux... « Éééégoïste !... » C'est ça l'enseignement du jour ? Eka sent ses muscles se crispier sur son zafu, son ventre, pression au niveau du foie. Il sent la colère caracoler, les pensées éclater en lui comme une sarabande de pétards. Il se projette : se lever, aller confronter le minable, le « maître » qui déblatère ses acerbes sentences depuis la chaise en bois où il est assis en zazen, à l'autre bout du dojo ! Se lever, lui filer une paire de claques ! Se lever, prendre ses cliques et ses claques et quitter ce cloaque pour toujours ! Il projette... Les pensées éclatent en lui, son corps reste immobile. Im-mo-bile... Tout cet orage, ce feu d'artifice des émotions, sensations, réflexions, ce cinéma de la colère, prend place sur l'écran immobile de la posture du corps... L'étang. Inaltéré... Eka s'en rend un peu compte dans la tourmente intérieure, entre deux inspirations...

Kimonos clinquants synthétiques, coton, soie, les reflets de matières sophistiquées, transparences des drapés. Toges bouddhistes traditionnelles en coton, lin ou laine, gris, noire, ou brun cassé. Ceintures japonaises torsadées, joliesjolies, noires, ocres ou violettes, serrant les tailles. Brushings impeccables, crânes rasés. Marcher la tête haute, droit comme un i, la mine affectée de la compassion option sourire figé, ou impénétrable, intransigeant, concentré, jamais sourire, cool, calme, sauver le monde, discipliné.

Parfait, être parfait... Bouddhiste parfait. Par-fait ! Eka quitte les vestiaires en trombe, suffoquant, dévale les escaliers, retrouve avec bonheur les détritux, l'air vicié de la rue. « Ééégoïste !... »

Les gonds de la porte couinent lorsqu'Eka la pousse sur un couloir poussiéreux... Il s'enfonce dans l'ombre puis aboutit dans ce qui fut jadis le hall d'entrée du cinéma. Le Palace... Il y a peu de lumière mais, montant quelques escaliers, longeant un large couloir, il parvient à trouver la salle trois. Une bonne partie des sièges ont été enlevés et ceux qui restent sont en mauvais état, souvent déchirés, éclaboussés de peinture. Devant l'écran blanc, il y a une scène occupée par des mannequins sans bras et plus ou moins habillés, aux corps de bakélite traversés par des tracés de peinture à la bombe. Des ouvertures dans la toiture laissent passer des raies de lumières qui révèlent avec franchise des morceaux d'une tapisserie sombre recouverte ça et là de graffitis aux couleurs pétantes. Le regard d'Eka suit la pente des fauteuils jusqu'à l'orifice de la salle de projection. Il réalise qu'il lui faut sortir pour trouver l'escalier dérobé qui y aboutit.

« Entre ! », entend-il après avoir frappé à la porte... Il pénètre dans une petite pièce peinte à la chaux d'une couleur sombre, terre de sienne cramée, quelque chose comme ça. L'unique lumière provenant du dehors descend comme une poutre depuis une lucarne au plafond. Plafond blanc. Elle est entrouverte. Tout un mur n'est qu'étagères encombrées de livres. Sur le côté opposé, un autel supporte un petit bol à encens et une statue de bouddha en pierre assis dans la posture de l'éveil : le zazen. Un tangkha⁶ de bonne taille est suspendu au-dessus de la statue. Il y en a un décalé sur le côté aussi. Le premier est une figure monstrueuse chevauchant une mule et entourée de flammes. Le fond de la pièce est principalement occupé par un futon replié sur lui-même pour former un canapé d'aspect confortable. Il est recouvert d'un tissu imprimé en teinture végétale du Rajasthan.

6 Peinture rituelle tibétaine encadrée de tissus et que l'on peut rouler pour se déplacer. Particulièrement adapté aux tribus nomades des hauts plateaux himalayens.

Dans un coin, un poêle, dans un autre, une paire de plaques de gaz chapeauté par une sorte de hotte. La cuisine probablement... Il y a une table basse en bois au centre de la pièce, entourée de trois ou quatre *zafu*, l'ensemble reposant sur un tapis à formes géométriques blanches, marrons, brunes, rouges, qui parachève la fragrance résolument orientale de la petite chambre. Ou même carrément hippie. C'est l'évidence qui finit par s'imposer à Eka à la lecture des titres des bouquins comprimés sur les étagères : Kerouac, Ginsberg, Snyder, l'Asie dans tous les sens, Inde, Chine, Japon, et même les asiatiques passés par Behring pendant la dernière glaciation pour devenir Haïdas, Navajos, Apaches, Cheyennes ou autre. Philosophie, ethnologie, psychologie. Sciences en tout genre et tout un éventail d'ouvrages sur l'écologie : architecture, agriculture, biodiversité... L'ancre du moine zen fait l'effet d'une petite grotte hippie à Eka. Une petite grotte hippie, boîte à couleurs, boîte à merveilles et mille mystères sertie dans le gris de la ville... Eka ôte délicatement ses chaussures avant de mettre les pieds sur le tapis.

« Assis-toi. », dit doucement le Schnock. Eka obtempère, se pose en tailleur sur l'un des *zafu*.

« Superbe, votre piaule, Monsieur.

- Haha. Merci. Et j'ai installé une salle de bain assez sommaire dans les toilettes d'un des paliers. Les plus proches d'ici, en fait... Comme tu l'as peut-être remarqué, je ne suis pas le seul à occuper les lieux. Il y a une bande de saltimbanques du troisième millénaire plus ou moins versés dans l'art vivant, la musique, les graphes. Les installations farfelues, aussi... C'est plutôt burlesque dans l'ensemble. On s'entend très bien et je me mêle parfois à eux lorsqu'ils font une débauche. Mais si je veux m'y soustraire, c'est bien isolé, et aussi ils savent respecter mes attentes de silence. Il y en a même qui viennent faire zazen avec moi, de temps en temps ! (Le moine glousse). Et d'une manière générale leur démente relative parvient à repousser les bandes énervées qui quadrillent le quartier... Tu veux un thé ?

- Un thé ? Oh oui, volontiers... Mais là c'est fini, j'y refous plus les pieds !

- De quoi parles-tu ?, fait le Schnock en esquissant un sourire.

- Du dojo ! Toute cette hypocrisie, ces soi-disant moines... Je comprends pas...

- Haha ! Je vois, je vois... C'est bien... Sois dérangé... Et observe... Mais essaye de ne pas juger... On devient bonze pour transmettre ce qui nous a été transmis à ceux que ça intéresse. C'est tout. C'est simplement une aide, pour transmettre, pour réaliser... Normalement... Ça peut aussi devenir une prison.

- Exactement, monsieur Schnock !

- Oui... L'illusion de l'égo peut se nourrir de n'importe quoi... Mais à la fin c'est quoi l'égo ? Qu'est-on ? Qu'est-ce que Chik, qu'est-ce que Eka, Schnock ? C'est pour répondre à cette question qu'on pratique... Tu as entendu cette phrase du Sutra du Diamant : *Lorsque l'esprit ne se pose sur rien, le véritable esprit apparaît ?*

- Oui... Je pense que j'ai déjà expérimenté ça... J'ai l'image d'un roc... D'une montagne..., dit Eka en levant les yeux vers la lucarne. Schnock sourit.

- Continue à pratiquer zazen. Et, tu verras... Comme disait maître Unmon, si dans dix ans tu n'es pas éveillé, tu peux me couper la tête et t'en servir de lavabo !... » Il éclate de rire...

Eka sourit à son tour et se détend un peu devant l'affabilité de Schnock. Et puis une douce alchimie prend place à chaque fois qu'il porte son thé à ses lèvres. Mais il se renfrogne à nouveau et son regard plonge vers le tapis.

« Se poser sur rien, ok, mais on ne peut pas tout laisser passer... Ils vous ont quand même jeté comme un malpropre...

- Et ton thé, il est bon ? » Dit le vieil homme en amenant sa tasse à ses lèvres. Lèvres dessinant un fin sourire. Sourire fendait légèrement sa face de lune. Lune bordée du liseré argenté de ses cheveux.

« Mmh... en tout cas, j'ai plus envie d'y foutre les pieds.

- Au contraire Eka, tu vas y retourner. Je pratique zazen ici tous les jours. Je pourrais te dire de venir pratiquer avec moi. Tu m'aiderais beaucoup si tu venais. Mais, s'il te plaît, continue à aller au dojo. Vas-y tous les matins de la semaine ! Et, tiens (il se lève et sort un kimono délavé et usé d'un coffre), tu mettras ça pour t'asseoir dans le dojo. »

Eka saisit le vêtement avec réticence. Schnock pose ses yeux un

moment sur Eka, immobile comme un hibou empaillé. Il secoue la tête de gauche à droite en soupirant. Puis il prélève une petite pochette en tissu brun qui reposait au côté de la statue du Bouddha, sur l'autel. Il en extirpe un bout de tissu plié en quatre. Il tapote trois fois son front avec, puis le déploie. Ça ressemble à un petit sac rectangulaire, un patchwork de morceaux de tissus d'une couleur terrienne indéfinissable cousus ensemble par des points plus clairs. Il enfile la grande anse au cou d'Eka de sorte que le rectangle repose à plat sur son ventre. Eka a vu des gens en porter au dojo.

« Tu porteras ça également. C'est ce qu'on appelle un *rakusu*⁷. Tu vois les toges bouddhistes traditionnelles que nous autres moines et nonnes portons pendant le zazen ? Eh bien il en s'agit d'une mini version. Une toge de voyage en quelques sortes... »

Eka la retourne et découvre les griffes noires et sauvages d'une calligraphie peintes sur une pièce de soie blanche. « J'y ai calligraphié que je remettais ce *rakusu* que j'ai cousu de mes mains, à toi, Eka. Et il y a aussi un petit koân qui t'est particulièrement destiné : *Fu ni...* Non-deux... »

Eka ausculte la pièce en écarquillant les yeux, les fines coutures dont les points assemblés forment une ligne. Il sent qu'il tient le récipient de quelques puissantes et antiques énergies entre ses mains. Le récipient d'une très longue histoire. Il trouve cela beaucoup plus romantique et intéressant que l'uniforme noir que vient de lui remettre Schnock. Il a une pensée fugitive pour la pipe sacrée des indiens des plaines...

Les deux hommes terminent leur breuvage silencieusement, en s'auscultant par intermittence, puis Schnock finit par se relever pour porter les tasses vides à une bassine proche du poêle.

« Bon Eka, je suis désolé mais j'ai des choses à faire... Mais reviens quand tu veux. Et va au dojo comme je t'ai dit. »

Eka se lève à son tour sans broncher. « Je ne comprends pas

7 Cette pièce de tissu est généralement donnée lors d'une ordination bouddhiste zen, lorsque le pratiquant prend refuge dans les trois trésors, Bouddha, Dharma et Sangha (nature essentielle éveillée, enseignement, communauté).

pourquoi vous tenez tant à ce que je retourne là-bas... » Il jette un œil au second tangkha, il a du mal à partir... Au centre de la peinture, une femme posée sur un lotus et entourée de flammes dévoile dans une posture des plus yogique son sexe épilé, ses seins. Elle porte une guirlande de crânes autour du cou. Elle a un troisième œil sur le front et tient un couperet dans une main et un bol dans l'autre. « C'est Sukhasiddhi. Regarde de l'autre côté, il y a une petite explication inscrite sur l'envers. » Eka retourne la pièce de tissus avec précautions.

Brandissant un couperet et parée d'une guirlande de crânes, prenant ainsi pour ornement ce qui est normalement rejeté, Sukhasiddhi pourfend l'espoir et la crainte, l'attachement et l'aversion, pour s'unir à toute forme d'existence. Son couperet tranche les racines des illusions, tandis qu'elle lève dans un geste d'offrande une coupe crânienne contenant le nectar de vacuité, de la nature impermanente, illusoire, mais éveillée, de toute forme de vie...⁸

Eka reste bouche bée face à la figure féminine, ses dents de tigresse chevauchant ses lèvres pulpeuses... « Ne rien saisir, ne rien rejeter... », ajoute le Schnock tout doucement.

De retour dans son camion Eka nourrit les braises du poêle d'une bûchette, puis, après avoir délaissé ses chaussures à côté de la porte coulissante, il s'allonge sur le futon, étend les jambes vers la chaleur du feu et amène à lui un recueil des poèmes d'Ikkyu, ce moine cinglé du Japon médiéval :

*Ils ont le crâne rasé et portent une robe de moine,
Mais en vérité ce sont d'immoraux traîtres.
Leur air grandiloquent oppresse continuellement les autres
Et finit par les effrayer.
Ils sont des professionnels*

8 Tiré de la Galerie Céleste de Romio ShRestha.

*Dans l'étude des règles anciennes.
Leur orgueil évolue de travers
Et ils devraient en avoir honte.*

Eka ricane avec entendement.

Le riff épais d'une guitare, genre quatre pauvres notes revenant en boucle, boucle, boucle, emplît le long corridor quasiment vide qui mène au bar. Les notes ricochent sur les couleurs du couloir, sur les peaux d'Eka et Rastovich, s'insinuent dans leur ventre, le long de leur colonne vertébrale, dans le labyrinthe de leurs neurones. *We are the sunshine, we are the sunshine...*, ritournelle hypnotique à rendre barge un raver sur le retour, crachée encore et encore par les enceintes disséminées au hasard du squat. Ça met dans l'ambiance... Eka se souvient *Pleasure Avalanche* des *Birthday Party*, *here it comes, here it comes...*, mais Rastovich lui signale qu'il s'agit d'un morceau inspiré de *White Hills*, *...leave this world behind...* « Je sais... Je disais juste que ça me faisait penser à *Pleasure Avalanche*... » Eka est nerveux, pour d'insondables raisons. Peut-être une intuition. Mais, ils suivent tout de même les sons, rejoignant des petits groupes qui convergent également vers la cave, en vagues insatiables, engloutissant l'espace des escaliers, puis se déversant dans la salle où le sol est recouvert d'un patchwork de tapis et reliquats de moquettes saupoudrés de coussins.

Se déversant dans la salle la marée se disloque et se dissémine harmonieusement, chacun s'asseyant sur les tapis ou s'affalant sur les coussins. Des saladiers de champis circulent à nouveau dans l'assistance et certains en prélèvent une petite poignée au passage. Pas Eka qui veut avant tout savoir de quoi il retourne, pourquoi ils sont là. L'estrade qui était au centre a été poussée à une extrémité du sous-sol et une bassiste, un guitariste et un batteur s'excitent sur leurs instruments à dix mille lieues de tout ce qu'il se passe autour d'eux. D'ailleurs personne ne leur prête attention. Il y a ceux qui auscultent leur tambour et leur maillet, ceux qui auscultent leur hochet, ceux qui conversent doucement dans leur coin, ceux qui s'enveloppent dans l'immobilité impérieuse de la méditation. Eka observe. Les musicos continuent à distiller leurs mantras inquiétants...

Mais c'est une aiguille qui perce le cœur d'Eka lorsqu'il

aperçoit la chevelure blonde et rose qu'il a poursuivi quelques semaines plus tôt entrer dans la cave, accompagnée d'un black à cheveux orange et d'une fille. Son souvenir continuait à lui rendre visite par intermittence, mais sans l'emporter trop loin. Il s'agissait plutôt d'effluves passagères, légères comme des brumes, comme la réminiscence d'un rêve au contour indistinct. Il allonge son visage dans la pénombre rougeoyante et reconnaît les traits d'ange cabossé de la saboteuse de vacances virtuelles. Il l'avait donc croisée ici... Le garçon et la fille qui l'accompagnent se dirigent vers le centre de la pièce, là où se situait l'estrade lors de la soirée précédente, tandis qu'elle rejoint les musicos toujours concentrés sur les quatre notes opiacées qui commencent à émousser les patiences... Elle leur parle. Les instruments grincent, finissent par se taire, ça se débat, ça gueule un petit coup, puis c'est le silence, ou plutôt c'est le bruit des amplis qu'on débranche, des instruments qu'on range sans trop de précaution.

Il y a une cinquantaine de personnes dans la salle, beaucoup moins que ce qu'elle supporte habituellement, lorsqu'on ne peut que se tenir debout et se frotter les uns aux autres tellement il y a de monde. La fille aux cheveux roses et ses deux accompagnateurEs passent d'un groupe à l'autre, d'une personne à l'autre pour chuchoter quelques directives. Eka les observe, observe surtout la fille aux cheveux roses. Il la voit se relever, scanner les ombres, son regard se figer sur lui. Oui, lui ! Eka sombre dans la confusion, et son rythme cardiaque s'emporte dangereusement lorsque le mètre soixante-dix de la fille pourfend la foule et s'avance vers lui. Ça la fait rire la fille, de voir Eka se liquéfier sur place lorsqu'elle s'accroupit à son niveau, quel est ce rêve ? Son petit nez amoché, cicatrice sur la joue, dents blanche, le sourire, une incisive cassée, mignon mignon... *Looooove!*...

« Salut... C'est Eka, c'est ça ? Moi c'est Shin... Rasta m'a dit que tu étais versé dans la méditation. Méditation hardcore... Tu sais pourquoi t'es là ?

- On m'a parlé d'une sorte de rituel...

- Tu vois, le mec, la fille là-bas et moi, on va se placer au centre et

chacun notre tour on va faire un voyage chamanique. On va essayer de voir ce qu'il se passe autour des disparitions... Des agressions qui ont eu lieu récemment... On va tenter d'identifier le danger... Donc on a demandé à du monde de venir, plutôt des personnes sensibles à l'invisible je suppose, pour nous aider dans ce voyage. Déjà ça concerne toutes les personnes ici présentes (dans son esprit Shin déplore l'absence des « durs à cuire »), et puis chacun va participer, certains en tapant leur tambour ou en agitant leur hochet en rythme. D'autres en méditant, en étant présents, attentifs. On a besoin que l'intention de chacun nous porte. C'est comme un feu. Plus il y a de bûches, plus le feu est puissant... Tu vois ce que je veux dire ?...

- Tout à fait. On dit la même chose pour la pratique dans le dojo. Plus on est nombreux... » Shin observe Eka, sans cligner d'un cil, sans un mot, longuement. Eka observe Shin en retour.

« On se parle après, d'accord ? » Eka ne risque pas d'essayer de se barrer discrètement avant la fin, comme pour les cérémonies matinales du dojo. Pas avant d'avoir bu de nouveau au calice de ces yeux gris, bleus, transparents, pupilles fantasmagiques où *germe l'ouragan...* Sourire blanc... Dent cassée... Ca-ssée...

Stone, le black à cheveux orange, et Shin entament avec leur tambour un rythme rapide que chacun se met à suivre. Les trois échangent leur rôle tour à tour, s'allongeant une demi-heure, puis s'asseyant entre chaque voyage pour retranscrire leur expérience sur du papier, donnant un peu de répit aux batteurs de tambours. Les tambours... Fil d'Ariane des voyageurs dans l'autre monde. Le monde de derrière les yeux. L'autre côté de la vie. Comme disait Céline.

Pendant ce temps Eka est assis en zazen, tentant de laisser passer ce qui se présente dans son esprit, de revenir à sa présence parmi les autres dans la cave, mais il est parcouru par de vibrantes images à son insu, des paysages, des entités, empruntes d'impénétrables significations. C'est quoi ce boxon ? Eka se sent happé par l'envers des yeux, l'autre côté des yeux, tente de les ouvrir, mais l'appel est trop fort, le rythme des tambours... Parfois des émotions brûlantes lui remontent à la gorge, et il ne peut retenir les larmes

qui jaillissent de la fente de ses paupières. D'où cela vient-il ? Est-ce que ça lui appartient ? Ce chaos... Les larmes roulent sur ses joues, plongent dans le vide, se muent en petites taches sombres sur le tapis, retournant au vide, comme ces saynètes apparaissant et disparaissant dans son esprit. Sans queue ni tête. Incontrôlables... Meeerde... Eka lâche l'affaire, se laisse traverser. Puis revient encore et encore à son corps, à sa présence, au rituel, aux tambours, encore et encore, encore et encore, encore et encore... Traversé... L'œil du cyclone se présente à lui à travers la verticalité de sa colonne, posée fermement sur son bas-ventre, ses reins. Équilibre. L'image de la colonne verticale s'ancre dans son esprit, se mue en une montagne. Une montagne culminant au-dessus d'une mer d'orage secouée par mille foudres apocalyptiques. Dans un mouvement contradictoire, Eka semble à la fois s'identifier complètement à cette montagne et la montagne le dépasser, l'englober. S'identifiant à la montagne, Eka a l'impression d'avoir trouvé sa juste place et de soutenir, de pacifier les voyageurs, les batteurs de tambours, les agitateurs de hochets, les méditants. C'est tout un flip, toute une tempête de délires, de bourrasques destructrices, qu'il a l'impression de canaliser en étant cette montagne. D'où cela vient-il, cela lui appartient-il ? Peu importe ! Il laisse les nuages glisser autour de lui, se fluidifier, s'éclaircir... Il est la Montagne...

Bientôt, la fatigue aidant, Eka se laisse de nouveau avaler, s'abîme dans les images, et il sombre dans une somnolence hallucinée.

Stone finit par se relever. Stone au corps élané d'androgynisme... Une vague de silence gagne la salle en une ondulation excentrique. Eka ouvre les yeux. Au centre du cercle les trois voyageurs échangent intensément entre eux jusqu'à ce que Stone se lève et se mette à haranguer l'assistance. Il paraît ému, fébrile. « Il semblerait que des éléments soient venus de manière récurrentes dans nos voyages, mais on aimerait en discuter un peu plus longuement, recouper certaines visions. On fera un compte rendu pendant une AG prochaine. Et venez nombreux, pas comme la dernière fois... Faites passer le mot... Jusque-là on cherchait à nous faire peur, mais là ça devient un peu plus grave. Il faut qu'on

s'organise. Et jusqu'à l'AG soyez sur vos garde. Tâchez de ne pas traîner tout seul... À bientôt... »

Shin traverse la foule pour rejoindre Eka qui tente de s'extirper d'un état cotonneux qui pourrait être agréable s'il ne se sentait dans le devoir de faire bonne figure devant la fille aux cheveux roses. Mais à son approche, Eka réalise qu'elle n'est guère plus vaillante.

« Eka, ça s'est bien passé ?

- Vraiment étrange, mais ouais, je suppose que ça a été. On pourra peut-être en parler...

- Oui, on en parlera. Mais... Pas tout de suite... J'suis pas trop en état, là. Tu viendras pour l'AG ?

- Bien sûr Shin, je viendrai, je serai là... »

Quelle est cette familiarité si naturelle ? Que lui veut-elle ?

« C'est peut-être lui, se dit Shin. Ça pourrait être lui... » Mais elle ravale ces espoirs malvenus, source de continuel tourments. Elle regagne rapidement ses amis et quitte la salle promptement. Eka souffle un moment, tente de retrouver la fermeté du sol. Il a l'impression de sortir d'une nuit de défonce dans un club. Les conversations distordues et inintelligibles continuent à le saouler et il abandonne Rastovich à la cave, remonte les escaliers suivi par une fille massive dont la chevelure blonde dépasse d'un foulard noir à tête de mort. Elle l'interpelle :

« Tu connais cette Shin ?

- Pardon ?, lui demande Eka toujours abasourdi.

- La fille aux cheveux roses, tu la connais ?

- Non, non... À peine... Un peu... »

La sergente Poupidon réalise que son approche a été quelque peu abrupte pour ce milieu de militants à suspicion automatique, et le gars a l'air passablement enivré. Une proie facile, sans doute, mais ce minable ne fait pas partie des priorités. En tout cas elle ne l'a pas vu dans les fichiers. Elle lâche l'affaire.

« Non, heu... Elle a perdu un truc... Je me demandais où elle était parti. Pour lui rendre... » Eka lui jette un regard incrédule, glacé, et la laisse en plan. Il continue son chemin. Retrouver la nuit. Le jardin. Le camion...



Dans le vestiaire pour homme, Eka rechigne un instant à ôter son treillis camouflé-jungle et son pull pour enfiler le sombre kimono offert par Schnock. Mais finalement... il le fait. Pourquoi pas après tout... Peu importe. Rien à battre ! C'est par contre avec un sentiment plus respectueux qu'il appose le *rakusu* à son ventre, après l'avoir porté à son front puis suspendu à son cou.

Toujours est-il qu'alors que les planches craquent sous ses pas qui le mènent à la salle de méditation, puis enjambant la poutre de l'entrée avant de glisser jusqu'à une place adéquate sur un coin de moquette en laine, il ressent un apaisant pouvoir d'invisibilité, silhouette indistincte traversant l'espace silencieusement. Est-il encore Chik/Eka dans cet accoutrement anonyme ? Ou bien qui ? Quoi ?

Zazen...

Lorsque vient la cérémonie, suivant les recommandations de Schnock, il ne cherche pas à se faufiler subrepticement vers la sortie dans l'ombre des autres kimonos. Il fait comme les autres et s'assoit après les prosternations pour chanter les soutras, avec les tripes, tout au long de l'expiration, selon les conseils de Schnock, énergie du ventre !, en tentant de suivre les textes le long de la feuille de papier qu'il a tiré de sa manche. Au bout du troisième soutra, commençant à saturer des baragouinages, il s'échauffe un peu : « Un soutra pour faire un peu de musique à l'unisson, balancer l'énergie du zazen tous ensemble dans l'espace, c'est cool, mais là... Tous les jours la même enfilade redondante... Morbleu de morbleu !... » Il parvient cependant à laisser passer l'exaspération qui l'assaille.

Bonno Mujin seigan Dan...

« Je suis en train de psalmodier des paroles de libération, quand même... »

Puis la plupart des pratiquants grimpe l'escalier en bois

jusqu'au réfectoire du deuxième étage, et ils ânonnent un nouveau soutra avant d'avalier la soupe de riz rituelle et les légumes qui l'accompagnent. Enfin, chacun retrouve ses vêtements civils, avant de s'attabler à la longue table du petit dej' que ponctuent thé, tartines et café. Tout au long de cette routine, Eka parvient à faire bonne figure. Abandonnant ses répulsions habituelles, il tente de s'ouvrir. Il badigeonne avec concentration sa tartine d'une couche de margarine, confiote, le thé, miam-slurp !, et observe l'animation qui prend place autour de la table, les conversations polies. Il se laisse même charmer par les traits d'une jeune femme à quelques sièges de lui. Mais relégué tout au bout de la petite assemblée et délaissé à son breuvage tiédasse, un peu abasourdi par son réveil matinal, Eka finit par se laisser dériver vers le rivage d'un monde intérieur où il fait bien plus chaud :

La silhouette noire d'un immeuble en perdition, éventré, se détache en contre-jour sur un crépuscule rouge, orange et violacé. L'une des béances au premier étage de l'immeuble forme une grotte qui s'ouvre sur la rue dévastée. Eka est là, accroupi dans cet orifice, les mains suspendues au-dessus des flammes d'un petit feu préhistorique qui illumine tragiquement sa face et son torse. Torse-poil sauf pour les colliers qui cascadenent et cliquètent à son cou comme un torrent impétueux, les tatouages qui couvrent ses pectoraux, et le *rakusu* de Schnock, rapiécé et agrémenté d'os inquiétants, de plumes et autres fétiches post-urbains inattendus. Ses yeux sont mi-clos et dominent une pilosité éparsse qui rappelle à Chik/Eka la barbiche aperçue il y a quelques années au coin d'une montagne himalayenne, sur le visage d'un jeune saddhu. De longs cheveux noirs, dont une partie est retenue par un chignon au sommet de son crâne, s'écoulent le long de son corps émacié. Yeux mi-clos donc, sauf pour celui dessiné sauvagement au charbon au milieu de son front qui s'ouvre en grand sur le vaste cosmos. Comme pour avaler tout, tout, tout...

Sur ses genoux pliés, un skateboard... Le regard d'Eka-saddhu semble pénétrer le secret des flammes qui dansent sous ses mains...

De la pénombre de la grotte surgit Shin, la fille aux cheveux roses, à demi nue elle aussi. Ses petits seins vibrent comme deux flans à la vanille. Elle le rejoint, s'accroupit à son niveau et sonde les flammes à ses côtés.

Après quelques minutes passées ainsi en silence, Eka s'élève soudainement, s'éjecte de la grotte en glissant son skate sous ses pieds en plein vol, et atterrit dans la rue, roulant-cent-à-l'heure sur les trottoirs de chaos, une voirie de cauchemar, pourfendant l'air violacé, sautant par-dessus les trous et les blocs de bétons qui ponctuent l'asphalte, dérapant sur les surfaces obliques, s'enfonçant dans la nuit qui dégouline de partout, ouaaaaais.

Des bribes de conversation lui parviennent alors, troublant son fantasme : « Michou, le président du dojo... Premier ministre... Entrevue fondamentale... S'adapter à une situation difficile... Photos... Articles de presse... » Eka retrouve son breuvage quasiment froid.

Une fois son petit déjeuner englouti, son bol lavé à l'évier de la cuisine, Eka finit par quitter le réfectoire en lançant un inaudible « au revoir » avant de descendre jusqu'au rez-de-chaussée où plusieurs personnes forment une queue devant un temple votif encombré par plusieurs statues, broderies et chandeliers. Eka clignote des mirettes devant cet assemblage de merveilles ésotériques. Une installation des plus réussies... Un moine à la tenue orthodoxe et soignée surveille la file. Parfois, répondant à une question timide, il explique avec assurance la symbolique de l'autel, les gestes à accomplir, pointe du doigt une grosse tirelire en bois sculpté susceptible d'accueillir une avalanche de dons. « Tous les matins il y a une cérémonie à laquelle vous pouvez participer. Certaines sont dédiées aux morts, d'autres aux malades... Nous transposons les mérites de notre pratique vers eux. » Quelques visiteurs acquiescent en ouvrant grand leurs yeux. D'autres tentent d'étouffer le ricanement goguenard qui veut s'échapper de leurs lèvres.

Dans le hall, alors qu'Eka s'apprête à quitter les Lieux, il s'appesantit

sur des photos accrochées à l'un des panneaux d'affichage, accompagnant une poignée d'articles « Le gouvernement cherche l'appui des religieux » : On voit le premier ministre entouré des représentants des diverses religions du pays. Sur une autre photo, le président du Dojo serre la main du ministre en se courbant respectueusement. Eka ressent à nouveau du dégoût à leur vue, le rictus hypocrite et malsain du chef du gouvernement, mais son sentiment est moins intense que lorsqu'il les a découverts la semaine précédente. Rongé par la rage il s'était alors précipité chez Schnock où il avait arraché ses groles de sept lieues, les balançant sur le sol de la petite piaule en maugréant, avant de mettre les pieds sur le tapis. Toute la scène remonte à sa conscience :

« Tu veux un thé ? », lui demanda le vieux moine en plissant les yeux.

« Ouais, ouais, un thé..., lui répondit Eka en s'asseyant sur l'un des zafu.

- C'est quoi le problème ?

- Le dojo !, le dojo Schnock !, j'y refous plus les pieds ! Ce matin, bam !, dans le hall d'entrée, sur le tableau d'affichage, deux belles photos !

- Dis-moi stop...

- Une clique d'épouvantails autour du premier Sinistre. Une autre photo avec le président du dojo serrant la main du Sinistre en faisant une jolie petite courbette, mais !, héééé ! »

Alors qu'Eka déblatèrait sa diatribe, Schnock continuait à verser le thé dans sa tasse, jusqu'à ce que ça lui dégouline sur les genoux, chaud, chaud !

« Attention ! Attention ! », lui gueula alors Schnock aux oreilles.

Eka se leva pour aller chercher un torchon posé sur un jerrican à côté de la gazinière, dans l'idée d'essuyer le thé répandu sur la table.

« Humm ! Désolé Schnock, je me suis laissé emporter, s'excusa Eka en épongeant le liquide.

- Bah, tu sais, je comprends que tu sois choqué par ces photos, avoue alors Schnock (Il s'était mis à éternuer à ce moment-là, se

souvent Eka, une quinte de toux rauque et graveleuse. Le vieux s'était retourné pour cracher dans un mouchoir, kofkofkof.) Mais, c'est ça le bouddhisme de base... Tu te laisses emporter et tu actualises l'enfer dans ta propre vie. À quelle distance le paradis se trouve-t-il de l'enfer?... Non-deux !... J'ai mis ces idéogrammes sur ton *rakusu*... Comprends-le... Sois la Montagne... La Montagne ne juge pas !... » Schnock écarquilla les yeux et les posa sur Eka à ce moment là, comme un point d'exclamation sur l'instant.

Eka quitte le hall du dojo avec une envie irrésistible de passer chez Schnock. Voir s'il est toujours fâché. Jeter un œil au tangkha de Palden Lhamo aussi, comme lui a suggéré le moine avant qu'il ne le vire de son appart à coups de pieds au cul. La suite de la scène émerge à nouveau de quelque coin tarabiscoté de son cerveau. De quelques connexions neuronales à l'arrière goût amer : « Mais ne t'en fais pas. Tu marches tout à fait sur le chemin, Eka. Il n'y a pas de problème ! (Le moine punctua sa phrase d'un rire sonore). Si tu regardes bien, en tant qu'êtres humains, on est tous emportés par des forces contradictoires. Vois, utilise-les, mais ne te laisses pas emporter ! Observe Palden Lhamo (a-t-il dit à ce moment-là en tendant son doigt boudiné vers le tangkha pendant au-dessus de la statue du Bouddha)... Étudie ce tangkha ! »

Eka jeta un œil distrait au tangkha depuis son *zafu*. Figure monstrueuse déballant sa dentition acérée, sa tronche boursouflée, sur un fond de flammes orangées. Du pur punk-rock !

« Et continue zazen !, conclut le moine.

- Bien sûr Schnock !... Et je vais pouvoir venir m'asseoir avec vous maintenant...

- Mais non idiot... Tu vas continuer à aller au dojo tous les matins, comme je t'ai dit...

- Quoi ?! Là-bas ?... Chez ces connards ??! »

Tout à coup, Paf !, Schnock repoussa la table de son pied griffu et s'épancha à travers la pièce dans une explosion de ténèbres et de flammes, « Crétin ! débile ! trou du cul ! », vociféra sa bouche béante pleine de langues pourpres et de canines acérées. Le troisième œil s'ouvrant au milieu de son front projeta un rayon-fluo-incandescent

qui repoussa Eka vers la porte et ses chaussures, l'éclatant par terre, cinq cents milles étincelles et entités démoniaques propulsées dans l'espace, schbiing ! « Si tu cesses d'aller au dojo, pas la peine de refoutre les pieds ici, feignasse ! Tire au flanc ! » Schnock repoussa la guirlande de crânes qui pendait à son cou et saisit une série de casseroles qu'il balança avec dextérité sur la tête d'Eka bing bam boum !, l'obligeant à s'échapper en tourbillonnant 1000-à-l'heure par la porte. Clac bing bam ! Bruit des casseroles rebondissant sur la porte.

La porte du cinéma couine sur ses gonds et Eka s'engage dans le couloir poussiéreux, puis le sombre escalier. Eka, un peu angoissé à l'idée de retrouver Schnock, tâtant la bosse apparue au coin de sa tête suite aux jets de casseroles, est surpris par le couple en perruque qui surgit soudainement du noir. Tricorne, redingote et robe à soufflets, attifés style XVIIIème, poudrés, poudrés, s'embrassant à la porte d'une salle. Ils tournent la tête et regardent Eka passer. La fille est un garçon, le garçon est une fille. Eka passe. Ils s'embrassent à pleine bouche, se barbouillant de fard et de rouge à lèvres en s'enfonçant à nouveau dans une noirceur sépulcrale... Arrivant à l'antre du vieux dragon, Eka frappe à sa porte, mais aucune réponse, aucun bruit ne lui parvient de l'intérieur. Alors Il laisse un mot coincé dans la rainure avant de traverser à nouveaux les couloirs pleins de nuit vers la sortie. Passant devant la porte où le couple s'embrassait plus tôt, Eka glisse sa tête dans l'embrasure donnant sur la salle deux. La salle est vide, dans un état assez similaire à la salle trois. Un pigeon effrayé par son arrivée s'envole en roucoulant vers une brèche qui laisse passer un bout de jour. Eka le suit du regard puis poursuit son chemin et sort dans la rue.

Un groupe de citoyens s'est rassemblé autour de la téléche d'un café, débordant sur le trottoir. Eka se mêle avec peu de conviction à la masse des corps pour voir de quoi il s'agit. Intervention du Premier Sinistre. Agitateurs qui empêchent les réformes gouvernementales nécessaires, se serrer la ceinture, faire des efforts et travailler plus pour sortir de l'ornière. Travailler, travailler, produire, produire. Payer

dettes créanciers, relancer l'économie. Nouvelles technologies ! Le ciel est bleu, les mouches pètent. Sabotache !, sabotache !, éradiquer l'épidémie, pain et travail, pays au pas, produire produire, travailler travailler... Eka reprend sa route...

De retour au camion, Rastovich a profité de la timide apparition d'un soleil d'hiver pour rameuter quelques militantEs sur leur espace vert. Il leur a remis des bâtons entourés de mousse et les coups fusent dans l'air frais et les feuilles mortes. Entre deux glissades sur la terre boueuse et l'herbe humide, résonnent rires et quolibets contre les murs des immeubles. Ça a l'air fun... Rastovich gueule : « Non mais imaginez une tonfa qui vous arrive sur la gueule, vous croyez que vous serez en train de rigoler ? C'est la tonfa qui va vous fendre la gueule ! Allez un peu de sérieux. Et bordel de merde !, cognez quoi, cognez comme si vous y étiez ! » Et le voilà qui s'emporte et s'excite à la Bruce Lee sur son partenaire. « Cognez ! Cognez juste, les gars-les filles ! Cognez ! » Malgré les vitupérations de Rastovich, Eka se joint au jeu. Lui aussi il a envie de cogner !



Lorsque Schnock retrouve son logis alors que le jour touche à sa fin, il y découvre le petit mot d'Eka : « À bientôt Dragon ! » Les lèvres de Schnock esquissent un sourire, mais, une fois la porte refermée sur lui, le vieux moine ne peut retenir une nouvelle de ses quintes de toux furieuses et rauques. Il porte la main à sa poitrine, doigts crispés. Ça brûle, arrache, décape l'intérieur. Le vieux moine contourne la table en chancelant et se laisse choir sur le futon plié, comme un gros sac de nœuds souffreteux. Un miroir posé au coin de la pièce lui renvoie la vision d'un visage gris, fendillé par les mille crevasses d'une vie bien remplie. Traits figés par la peur. Est-ce bien lui, ce masque terrifié ? Ses yeux s'écarquillent et se fixent sur les ombres. Frissons, grelotte, dents qui claquent, sueurs froides... Quelle mouise ! Il vient à peine de pêcher un joli poisson dans la grande rivière de la Vie... Combien de temps lui reste-t-il ?!... Il porte une main à sa poitrine à nouveau, une autre à son visage. Il se recroqueville et s'emmêle dans les plis de sa putain de teinture du Rajasthan, grelotte, grelotte. La mort... Il sursaute et grelotte encore, et, entre deux soubresauts, il sent un liquide chaud envahir son entrejambe, sssss... La fuite intempestive finit par se tarir, Schnock tente de se calmer... Ne pas se laisser emporter par ce tourbillon ! Tout ce qui naît doit mourir de toute façon... Il entrouvre deux des doigts qui lui couvrent les yeux et son regard pétrifié s'enfonce dans les ombres des objets de sa piaule, sombre négatif du réel ordinaire. Ombre de sa table basse sur laquelle il écrit, calligraphie, mange ou boit du thé. Le noir... Son regard transperce, sombre dans les ombres, sonde les ondes, les étincelles qui crépitent, dans le noir, dans les objets, dans la pièce. Rivière de vie, sans cesse mouvante... le Vide...

Ses mains, ses bras se détendent et s'affaissent. Peu à peu il retrouve l'évidence de son corps, de ce qui l'entoure, de ce qui est. Schnock se relève. Son regard se raffermi et il fixe des yeux le couperet de Sukhasiddhi. Alors il porte son index droit à son front et

le pose entre ses deux yeux... Il appuie... Il expire...

Pierres et arbres ne s'emprisonnent pas d'eux-mêmes dans les mailles de l'existant et du non existant, du vide et de la forme et autres concepts. C'est avec l'esprit des pierres et des arbres que l'on produit la pensée d'éveil, la pratique et la réalisation, parce que l'esprit est pierres et arbres. La force de l'esprit des pierres et des arbres fait que l'éveil s'actualise maintenant en pensant au-delà de la pensée.

Eka referme le petit livre dépouillé regroupant quelques textes de Dôgen, maître japonais du XIIIème siècle. Par quelque accident incommensurable, ces lignes sont parvenues jusqu'à son petit camion pourrissant sur une pelouse pelée du cœur de Paris... Mais il est presque vingt heures. Eka jette un œil aux braises de son poêle et se met en route pour l'Hôpital Désincarné.

« Ah, c'est ça les anarchistes ?... Mais pour qui vous vous prenez ?... »

- Désolé camarade. C'est vrai qu'on n'a aucune preuve tangible, mais on préfère ne pas prendre de risque... Peut-être que tu pourras récupérer ton *pass* plus tard, mais pour l'instant casse-toi s'il te plaît. Et pas la peine de te ramener avant qu'on t'ait fait signe... »

La sergente Poupidon se demande ce qui a bien pu la trahir. Manqué de finesse ? Au début peut-être, mais elle pensait s'être amélioré au fil des jours à fréquenter ce squat de merde. Elle arrache le petit corbeau pendant à son cou et le balance dédaigneusement sur le pupitre.

« Carrez-vous le où je pense, votre *pass*... Je vais aller chez France Relève-Toi et je les aiderai à vous mettre sur la gueule ! », et elle s'éloigne de l'entrée de l'Hôpital, s'en retourne à la nuit, presse ses pas vers la camionnette stationnée à quelques pâtés de maisons, le lieutenant Malbaret. Opération Mollusque ! C'était peut-être pas terrible de s'emporter ainsi en partant. Elle va se faire engueuler. Et puis il y avait une réunion particulièrement importante ce soir.

Mais d'autres collègues seront certainement dans la place. En tout cas elle ne fait pas attention aux silhouettes qu'elle croise sur son chemin nocturne, maudites coupures de courant, elle ne reconnaît pas Eka qui, enroulé dans son châle en poil de yak, avance posément, tentant de mettre de la conscience dans ses pas et de ne pas être emporté par l'excitation, les perspectives de la soirée. Mais... Shin est-elle ?... Puis-je me permettre ?...

« Si on s'appuie sur ce qu'on a vu pendant les voyages, on est à peu près certains que la menace vient de la préfecture de police. Donc de l'état, s'époumone Stone perché sur l'estrade qui a été replacée au centre de la cave. (Shin et l'autre fille sont à ses côtés.) On a tous vu des galons, un galonné, genre préfet avec la casquette et tout. De toute façon c'est pas illogique... Au contraire... On peut pas faire grand chose contre l'État, enfin, pas directement n'est-ce pas ? Mais on peut essayer de s'organiser pour qu'ils nous fassent le moindre mal. Je sais qu'il y a de moins en moins de phones portables parmi nous, mais ce qu'on peut préconiser c'est de ne pas sortir de manière trop isolé, surtout la nuit. De sortir par groupe de trois et qu'au moins une personne ait un portable. On va mettre en place une permanence au squat. Si vous repérez des activités cheulou, vous appelez en communiquant votre position et on tentera d'envoyer du monde...

- Non, mais vous êtes sûr que c'est les flics. Parce que là c'est quand même radical et sauvage, ces attaques.

- Visiblement, nous devenons un peu trop gênants, dit Shin en se levant. Si les événements n'étaient si funestes ce serait satisfaisant. Pourtant notre but n'est même pas d'être gênants, on fait juste ce qu'on a à faire, en adéquation avec la situation. C'est vrai que... certaines de nos « actions »... Mais pour le reste nous sommes peut-être tellement à propos qu'on en est devenu dangereux. De toute façon la situation, économique, sociale, leur échappe totalement.

- Tu parles, on fait plutôt figure d'épouvantail, et on justifie les serrages de vis sécuritaires. Suffit de voir les reportages qu'ils passent sur nous à la télé... Heureusement qu'y a les coupures de courant... Et de moins en moins de télés...

- Le fait est que nous bénéficions maintenant d'un certain soutien, d'une certaine sympathie dans le quartier. Et même au-delà. Ce squat est ouvertement non-violent, nous le revendiquons et ce n'est pas si facile de nous attaquer directement. Pour l'instant il s'agit pour eux de nous miner, nous discréditer, d'instiller la peur... Là j'ai envie de dire que si nous ne sommes pas dans une logique de violence, du moins envers les personnes (des ricanements résonnent dans la salle), on ne va pas pour autant se laisser écraser... On peut maîtriser un adversaire sans recours à la haine. Je pense à l'Aïkido... Mais quoi qu'il en soit, on ne va pas se laisser écraser, comme Pedro qu'on a retrouvé l'autre jour en bouillie dans la rue... (Shin porte les mains à ses yeux)... La défense est légitime... (Shin semble émue)... Toutes les suggestions concernant notre défense sont les bienvenues... »

Shin se rassoit et donne la parole à Rastovich qui agitait son bras depuis quelques minutes. Il se lève brusquement et éructe :

« Et les indics, les infiltrés. Sans vouloir vous offenser camarades, il y en a parmi nous ! Ici, maintenant ! Qu'est-ce qu'on en fait bordel de merde ?! »

L'autre fille assise sur l'estrade se lève et lui jette : « Qu'est-ce que tu crois Rasta. On s'est penché sur la question, en voyageant, entre autre, et on pense en avoir identifié quelques-uns. Ils ne mettront plus les pieds ici. Et pour les autres, eh ben... on fait attention, comme d'hab'. Mais ne cédez pas à la peur... Sinon, ils gagnent... » Rastovich se rassoit à demi satisfait...

Alors que l'assemblée se soulève au fur et à mesure pour quitter la salle et rejoindre le bar, Stone reprend la parole et tente de dominer de sa voix le brouhaha qui enfle dans la cave :

« Hé, les copains et copines, je voudrais attirer votre attention sur les camarades de Sainte-Hermine-Des-Forêts qui vont bientôt avoir besoin de notre soutien. Évictions musclées et ratiboisage de la zone devraient commencer incessamment. On parle du printemps... Alors tenez-vous prêts... Comme disait Shin, on ne va pas les laisser faire ce qu'ils veulent avec cette Terre. Nous aménager à leur sauce... *'Ya basta* ! Cette Terre, elle ne leur appartient pas plus qu'à

nous, mais eux la détruisent pour leur propre profit ! Cette Terre doit pouvoir faire vivre tout le monde équitablement, même les lynx et les ours... Enfin 'voyez ce que je veux dire...

- Ouais, ouais, c'est bon. », meuglent quelques-uns.

Et l'assemblée finit de s'ébranler et le brouhaha, interrompu momentanément, d'envahir la salle.

Shin, saute de l'estrade et, fendant les conversations des uns et des autres, se dirige directement vers Eka. Eka resté immobile qui semblait n'attendre que cela. Cheveux roses, Doc Marteen's, jeans serrés et ourlés, veste en jean, *skinhead-70's-style*, Shin approche, approche jusqu'à combler son fragile cosmos, « Tu viens ? ». Shin passe devant lui et tous deux montent les escaliers jusqu'au bar, puis empruntent un nouvel escalier dont l'accès est fermé par une porte sur laquelle des totems d'épouvante peinturlurés sont sensés repousser les intrus. Premier étage, la longue galerie des ateliers, et au bout un autre escalier, deux, trois, quatre étages, c'est le dernier avant le toit, la terrasse, le jardin potager, les ruches, les panneaux solaires... Shin conduit Eka jusqu'au fond d'un couloir, jusqu'à une porte sur la gauche, où une chouette dessinée aux traits noirs chevauche des gribouillis colorés, des coulures et des tâches de peinture fluo. Ils pénètrent dans la pièce. Une pièce de trente mètres carrée, dotée d'une mezzanine, dont le capharnaüm ethnogothique rappelle à Eka l'ermitage baba-bouddhiste du Schnock, dans un autre style. Violet, rouge, marron, ocre, noir et blanc prédominant... Eka se sent instantanément bien dans cette antre, il n'a guère de mal à rapprocher l'atmosphère de la pièce à la musique qui se joue régulièrement dans les sous-sols de l'immeuble, comme si les volutes musicales montaient jusqu'ici, dans l'ultime perchoir du squat, pour s'y matérialiser.

Sous la mezzanine où Eka devine un lit, il y a un futon plié en trois, comme chez le Schnock, idéal pour recevoir du monde. Devant le futon, une petite table, et sur le côté, devant une étagère pleine de bouquins, une congrégation d'instruments hétéroclites allant de la dokal-basse à la cithare en passant par des percussions et un violon alto. À l'autre bout de la pièce, un métier à tisser. Eka s'en approche.

« Tu tisses ?

- Ouais. On est plusieurs à tisser ici. On reçoit de la laine, du chanvre, du lin, de la soie, de fermes communautaires d'un peu partout. On forme un réseau assez autosuffisant, finalement. On échange plein de trucs. Paris est un beau champ de récup où les poubelles donnent des fruits abondants, alors nous aussi on peut faire de bonnes récoltes et apporter aux autres (Shin sourit)... En tout cas les châles qu'on fait ici ont un franc succès et c'est vraiment facile de les échanger... Je peux voir le tien ? »

Eka s'empare du châle qu'il a plié et suspendu à son épaule et lui tend... Shin passe la main sur la trame à motif diamant, admire les géométries aux tonalités chatoyantes d'une des bandes décoratives qui traversent le châle aux extrémités.

« Couleurs végétales, poil de yak, motifs d'inspiration tibétaine mais fait par des transfuges Kinnauris dans la vallée de Kullu...

- Oups, un peu compliqué ton histoire... Mais je vois de quoi tu veux parler... C'est par là-bas que j'ai commencé à tisser, entre deux bouffées de charasse...»

Eka et Shin échangent un sourire complice. Shin saisit son violon et donne un coup de menton vers la dokal-basse. « Tu joues de ça, il me semble... » Shin se lance dans un flot de gammes planantes, entêtantes, et, confondu par sa virtuosité, Eka s'y immisce petit à petit. Les sons s'entrelacent et se fondent, se répondent les uns les autres. Le temps s'accroche et se suspend au flux des notes, et comme dans une profonde et jouissive méditation, l'instant est pleinement vécu et partagé.

Lorsque tous deux s'arrêtent, ils s'échangent un nouveau sourire. Deux amants rassasiés. Ils s'embrassent. Eka peut enfin sentir cette cascade de cheveux blonds, roses, presque transparents, sous sa main, et Shin la cascade de cheveux noirs d'Eka. Les yeux pétillant dans la pénombre, la dent cassée sous la langue. Les doigts électriques, les étincelles dans la bouche, la salive parfumée. Tout cela sonne si juste. Shin repousse les doutes, repousse l'Histoire, se laisse porter.

« Tu peux me parler de ce voyage que t'as fait l'autre jour,

demande Eka lorsque Shin se lève pour faire un thé.

- J'étais dans ma grotte et la Dame Blanche, la chouette quoi, est venue me chercher. Je suis montée sur son dos, on a traversé une pluie ténébreuse, survolé des montagnes d'abord recouvertes de végétations, puis pierreuses, froides, noires, verglacées, de plus en plus sombres, abruptes, hautes. Une saloperie de muraille, à la fin... Dans la paroi de cette muraille on a trouvé un orifice, une grotte, et on y est entrées. Les murs étaient comme recouverts de goudron mais on a continué et au fur et à mesure ils se sont mués en couloir, un putain de couloir de luxe, avec des moulures et une jolie moquette bordeaux, tu vois le genre... Au bout du couloir, une porte aux clenches dorées. Dans la pièce, il y avait un gars, un galonné avec une casquette de préfet sur le crâne... C'était sombre dans la pièce, son visage était blanc, ses mains blanches, phosphorescentes, diffusaient une lumière spectrale et tiraient des plans et des plans sur son bureau. Il tournicotait et tournicotait ses feuilles et tirait et tirait ses plans avec une obsession morbide. Et de l'ombre de la pièce a commencé à émerger une masse de silhouettes noires, floues, mastoques-cagoules-garde à vous... Les pieds pataugeant dans des flaques de sang... Ça s'est arrêté là... Enfin, je tournais en rond dans la pièce alors j'ai demandé à la chouette de me ramener dans ma grotte... J'aurais dû me pencher sur les plans, quand j'y repense, mais ça avait l'air tellement compliqué et embrouillé... Parfois ça me faisait penser à un mollusque frétilant.

- Ouaaah... Effectivement on peut en tirer des conclusions. Mais comment savoir si c'est pas illusoire, si c'est pas une projection de ta part ?

- Ben, il y a les recoupements avec les voyages des autres. Et puis, il faut prendre ça comme des pistes, des indications. Parfois le voyage est hyper précis et tu sens que tu vois quelque chose. À la fin c'est vraiment un ressenti intérieur. Mais en général, mes voyages se sont avérés assez visionnaires. (Shin ramène la théière sur la table, avec deux tasses ébréchées.)

- Et où t'as appris ça ?

- Mmmh, c'est une longue histoire... Disons que le chamanisme, j'ai appris sur le tas. Je pourrais t'apprendre à toi aussi, si tu veux, lui dit-

elle en lui caressant la joue (Eka apprécie ce geste tendre, qui tranche avec la dégaine de p'tit mec cabossé de Shin). Après cela dépend de l'ouverture, de la capacité d'abandon de chacun... Mais sinon ça a commencé avec mes parents impliqués avec la communauté d'Osho en Inde, dans les années 80. Chez Osho il y avait une femme mi indienne mi occidentale qui passait de temps en temps. C'était une bâule. Tu sais ce que c'est ?

- Les ménestrels mystiques du Bengale, c'est ça ?

- Qui vivent de leurs chants. Des chants de connaissance inspirés de l'Hindouisme, du Bouddhisme, du Soufisme, du Tantrisme. Mais ils refusent églises, temples et mosquées. Et bien sûr le système des castes. Des punks, quoi, (Shin se laisse aller à un gloussement)... Normalement ils vont de village en village, ou de foire en foire, et les gens leur donnent des sous, à manger. Ils appellent ça la collecte du miel. Maintenant ils font des disques aussi, des concerts. Mais ils vivent simplement, se parent d'arc en ciel et célèbrent tous les aspects de la vie, sans discrimination, sans dualité.

- Oui, ils ressemblent à quelques sages fous du zen, genre Ikkyu ou Ryôkan, ou le tibétain Drukpa Kunley.

- Ah ouais ? J'imaginai le zen comme un truc super sérieux et desséché. Il faudra absolument que tu me parles de tout ça... Tu sais, je pense que j'ai particulièrement senti ta présence l'autre soir, pendant le voyage... Comme si... Toujours est-il que pour les bâuls, le seul temple qui vaille est leur corps et le vaste monde. Et les échanges entre hommes et femmes ne sont pas à prendre à la légère. Ça fait entièrement partie de leur pratique. (Shin tourne la tête vers Eka sur ces mots, la tasse aux lèvres, et ne peut réprimer un petit sourire espiègle. Auquel Eka ne peut s'empêcher de répondre.)

- Et donc cette femme était une bâule...

- Cette femme est une bâule et, alors que je gambade à huit ans dans les allées de l'Ashram, elle commence à s'intéresser à moi. Il faut dire que j'étais très précoce, très douée pour la musique. Je suppose que c'était difficile de ne pas me remarquer. J'étais assez introvertie aussi, prompte à la contemplation et à la rêverie... Donc elle m'a prise sous son aile, m'a instruite... Les chants et leurs profondes significations. La méditation, tout ça... Plein de trucs

yogiques dont j'ai même pas le droit de parler aussi... Mais... (Shin marque une pause et semble chercher ses mots. Son sourire s'efface de son visage)... elle voit en moi un avatar, une réincarnation d'une poétesse mystique du Sikkhim...

- Ouh làà... Et toi, t'en penses quoi?... (Eka tente de ne pas être trop brusque, il a senti dans l'hésitation de Shin qu'il marchait sur des œufs.)

- Moi, j'essaie de vivre avec ça depuis mes dix ans... Je serais promise à de grands desseins patati patata... Et toi Eka, t'en penses quoi ?!, répond Shin en fronçant légèrement les sourcils, les yeux brillotant dans la pénombre.

- Heu... Je dois dire que j'ai ressenti quelque chose de particulier te concernant, en te découvrant les premières fois... J'essaie d'être ouvert à tout, même le plus improbable. Le magique... Enfin tout est assez magique, non ? (Shin approuve en hochant discrètement la tête.) Mais Osho, ta femme bâule... T'as pas l'impression d'être instrumentalisée ou...

- En fait, j'ai confiance en elle, et je me sens très libre. Elle ne m'a jamais dicté ce que j'avais à faire. Elle m'a appris à chanter, elle m'a appris des yogas tantriques, des choses secrètes, comme je te disais, qui ne se divulguent que de maître à disciple... Elle m'a accompagnée, comme une mère, en m'enseignant essentiellement par l'exemple, mais... Mais je conduis ma vie comme je l'entends... Sauf... (Le visage de Shin se décompose au fur et à mesure qu'elle butte sur ses mots.) enfin... Bon, laisse tomber ! »

Craaac. Eka baisse le regard vers le tapis et contemple les œufs cassés qui libèrent une substance visqueuse, glissante, à ses pieds...

« Tu sais, moi-même j'ai une relation assez forte avec un moine zen... Je comprends tout à fait ce que tu veux dire, pas de soucis... »

- Oui... » Shin repose sa tasse de thé sur la table. Son regard semble se perdre quelques instants dans le vide devant elle... Elle se lève brusquement.

« Bon, c'était sympa... On essaie de se revoir bientôt... Pour faire un peu de musique ou autre... D'accord ? » Shin conduit Eka à sa porte. Eka comprenant qu'il doit laisser aller, laisser venir. Être là. L'un des sens du mot patience. Ça fait partie des six *paramita*, les six vertus

du bodhisattva, après tout... Shin lui octroie une petite bise sur les lèvres, un clin d'œil. Clin d'œil de sa balafre aussi, un peu plus bas sur sa joue, clin d'œil de son nez, de sa dent cassée. Petits clins d'œil tristes et vaporeux.

Eka longe les couloirs dans le noir, descend les escaliers, traverse le bar où il évite de justesse Rastovich, qui braille et gesticule devant quelques aficionados attroupés autour de lui, la cour, la rue, stupéfié par la tournure de la soirée...



Lorsqu'elle quitte son perchoir, Shin est encore chagrinée par sa soirée avec Eka. Pourtant elle sentait que... ça pouvait être possible... Mais, non, une fois encore elle a été emportée par la rivière de l'Histoire... Pourtant, pourtant... Elle ira voir Dipika, dans sa somptueuse baraque du 14^{ème}... Peut-être que...

Rendez-vous avec Mauve. Une séance d'écoute, de pacification par les mains. Elle longe le couloir, descend d'un étage, croise l'un des permanents du squat occupé à raser les murs hagard, fantôme hanté par quelque terrifiante perspective, moule à la dérive en quête d'un rocher salvateur.

« Shin, je crois qu'on devrait former quelques gars et filles... Pour surveiller les alentours... S'assurer des nouveaux venus. Jeter un œil aux personnes un peu louches, aussi... Qu'est-ce que t'en penses ? - Créer une police ?!... »

Shin pourrait fondre en sanglot sur place, mais elle préfère continuer son chemin, hébétée... Elle parvient à la porte de la chambre de Mauve sans plus d'encombre. Porte sur laquelle siègent royalement un lynx et un ours et des nuages orageux aux multiples couleurs.

« Salut nuage ! Comment ça va ? Salut Stone.

- Salut Shin, bizbiz... Alors, comment ça s'est passé avec ton cinglé zen ? » Shin roule des yeux vers Stone, penché sur ses tartines au-dessus d'une table basse. Visiblement elle n'a pas envie de s'épancher sur ses déboires amoureux...

« Au fait Stone, ça va mieux ?... Par rapport... heu... au préfet...

- Ouais, t'en fais pas. Ça m'a remué mais c'est dans l'ordre des choses. T'en fais pas. Mais t'es la seule à savoir avec Mauve... C'est mieux si t'en parles pas... »

Shin le couve d'un regard inquiet, puis se retourne vers Mauve.

« Bon, on s'y met ? », dit-elle doucement...

Mauve s'exécute sur le champ et s'allonge sur son matelas. Shin commence par plonger ses mains dans la jungle bordeaux des dreadlocks de Mauve pour les apposer à son crâne. Puis son ventre

légèrement bombé. Ça bouillonne dans la matrice. Une alchimie peu commune s'est mise en branle depuis la dernière fois et de nombreuses images traversent Shin. C'est assez apocalyptique... Des terres goudronnées qui se craquèlent, des immeubles qui se fendent et s'effondrent, toute une sauvagerie végétale qui reprend ses droits sur une urbanité croulante. La première fois qu'elle avait posé les mains, seule la silhouette d'un bébé idéalement formé lui était apparue. Mais alors que ses mains voyaient l'intérieur, un vent singulier s'était levé en Mauve. Ou en elle... Difficile de faire la part des choses tant les frontières factices s'effacent facilement sous les mains. Séparations ultimement illusoires. Le vent intérieur s'était mis à souffler, rafraîchissant ou rajeunissant plantes, arbres, humains, montagnes, tout ce qu'il caressait. Shin est un peu perturbée par ses visions aujourd'hui. Elle ne veut pas effrayer Mauve. Globalement son ressenti est positif, mais... perturbant... Elle espère ne pas avoir émis d'intention informulée...

« Mauve, il se passe beaucoup de chose là-dedans. Enfin, je suppose que c'est normal... La vie en formation... Tout cela me semble en bonne voie. Comment tu te sens ?

- Difficile à dire... On m'a beaucoup parlé de la grossesse... J'ai vraiment l'impression d'être habitée par une force étrangère... Surtout depuis ton dernier passage... Tu m'avais parlé d'une sorte de vent régénérant. Mais je sens que maintenant quelque chose de plus sombre et sauvage m'a investi... » Stone semble approuver les paroles de sa compagne en laissant échapper un gloussement depuis son coin, suivi d'un raclement de gorge.

Shin ne rajoute rien et préfère caresser la tête de Mauve... Elle se rappelle la force, la présence monolithique qu'elle a sentie durant le voyage sur les disparitions, dans la cave. Avec le recul elle pense qu'elle aurait pu prendre appui sur elle pour explorer les plans que manipulait le préfet sur son bureau. La possibilité d'une plongée limpide et constructive dans les arcanes de ces papiers manipulés compulsivement par le spectre galonné. Mais elle n'était pas habituée à côtoyer cette présence lors de ses voyages. Elle l'avait trouvée puissante et réconfortante, mais l'avait zappée. Cependant,

comment pouvait-elle imaginer qu'il s'agissait d'Eka. N'est-elle pas en train de s'illusionner elle-même ? De faire une fixette inappropriée ?

« Bon, tout va très bien il me semble. On fera une petite séance dans quelques semaines. À moins que tu n'en ressenties le besoin avant... »

De retour dans sa pièce Shin s'installe à son bureau, une simple planche posée sur une paire de tréteaux. Elle pose sur son nez une paire de fines lunettes et elle amène à elle une petite pochette d'un tissu brodé. Des fétiches et pendentifs s'y livrent une bataille incertaine. Un bout de papier griffonné aussi. Qu'elle tournicote entre ses doigts. Un poème, une prophétie...

Les mains au niveau du nombril, le tranchant des mains contre le bas de l'abdomen, quatre centimètres en dessous du nombril. Les mains fourmillent. Comme traversées par une rivière affamée.

Une rivière qui coule, coule, incessamment... Tel est l'univers, telle est la Vie.

Ah solitude, solitude... Shin... J'ai cru que... Suis vraiment trop débile-coincé-puant... Colonne droite, les mains, qu'est-ce c'est que ce film... La trentaine entamée, 'faut dire... Et deux vrais potes à Paname. Le Schnock et ce malade de Rastovich... C'est pitoyable !... Enfin, ça ne fait pas si longtemps que je suis là... D'un autre côté je suis un homme de la Voie... Ryôkan, Ikkyu, Han Shan... Ils en ont parcouru des chemins solitaires... Peut-être moins Ikkyu... Mais Ryôkan... Il en a mis du temps avant de tomber amoureux vers soixante-dix balais ! De cette fabuleuse nonne-poétesse Teishin. C'était déjà un Bouddha vivant alors... Alors est-ce judicieux de... Shin... Ne va-t-elle pas m'écarter de la Voie ?... Non elle a l'air tellement... Il y a une évidence indéniable... Et puis elle EST la Voie ! La Vie... Je dois... Il faut... Aaaah solitude... Solitude mensongère... Je sais que c'est une illusion, mais... Quelle lourdeur... Oh morbleu de morbleu. Dojo ! Mes mains... expiration, bascule du bassin, colonne vertébrale droite, relâcher les épaules.

Au sortir du dojo, deux armoires à glace de moines à tête d'obus coincent Eka près des étagères à *zafu* :

« D'où tu sors ce *rakusu* ? T'as pris les vœux de bodhisattva⁹ ?

- Eh bien, quelqu'un me l'a donné..., répond Eka, désinvolte.

- Qui ? Le Schnock ?

- Ouaaais.

- C'est bien ce qu'on pensait... Suis nous ! Le président voudrait te

9 Littéralement, « être sur le chemin de l'éveil. » Aussi première prise de vœux dans le bouddhisme zen.

voir !, disent les deux obus de concert.

- Hé, les copains, j'suis désolé mais j'ai pas le temps. Il faut que je passe voir le Schnock, justement. »

Mais les têtes d'obus ne sont guère impressionnées par son air goguenard et ils saisissent Eka à chaque bras, le soulèvent du sol et le triment au-dessus du parquet, zouf ! Les pieds d'Eka pataugent dans la semoule de l'invisible en tentant de retoucher le parquet, les marches des escaliers, ils montent, jusqu'à l'un des bureaux qui longent le réfectoire.

Le président est encore en kimono, chic et soyeux, celui des moines avec ses longues manches qui pendent au bras comme les ailes d'un goéland mazouté.

« C'est bien le Schnock qui lui a donné. », déclarent les têtes d'obus en reposant Eka sur le sol. Ils sortent et s'éloignent dans le réfectoire pour papoter un peu, tout en gardant un œil sur l'intérieur du bureau.

« Salut... Chik... C'est ça ?

- Eka.

- Eka ?

- Eka...

- Je peux voir ton *rakusu* ? » Eka le lui tend et le président l'inspecte tout en parlant.

« Ça va... Eka ? Que penses-tu du dojo ?

- Le dojo ? Eh bien je viens, je m'assois, j'essaie de laisser passer les pensées, je me prosterne et chante pendant les cérémonies puis je m'en vais... (Le président replie délicatement le *rakusu* et le lui rend.)

- Donc le Schnock t'a donné ce nom, et ce *rakusu*. C'est un peu ridicule, vous faites vraiment la paire tous les deux. On essaie d'être tolérants, mais les excentricités n'ont pas trop leur place ici. Tu le sais, n'est-ce pas ?

- Je suppose que c'est pour ça que je revêts le kimono et le *rakusu*. Je m'adapte.

- Je ne sais pas ce que te dit Schnock, mais Schnock souille l'image du bouddhisme, et du bouddhisme zen en particulier. Tu ne vois pas ? La religion a plus que jamais un rôle à jouer dans la société. Tout le

monde n'est pas capable de regarder à l'intérieur et de dépasser ses pulsions, trancher son karma. Il faut un ordre. Il faut un ordre pour l'extérieur, et il faut un ordre pour l'intérieur. À mon sens Schnock ne cherche qu'à saper tout le travail de respectabilité que nous faisons ici. Schnock est un égoïste. Il ne pense pas à tous ces gens qui ont besoin d'un cadre. Qui ont besoin d'avoir quelque chose à vénérer. Les enfants ont besoin d'un cadre. Et c'est exactement ce que nous voulons que ce dojo, et le bouddhisme, soient. Un cadre irréfutable. Le modèle d'une aspiration à la pureté...

- ...

- Tu ne dis rien ?

- Ça ne me semble pas très zen tout ça... (Le président le reluque avec dégoût mais contient sa colère.)

- Tu es jeune, peut-être un jour comprendras-tu ce qu'est la véritable compassion. Ce n'est certainement pas l'anarchie.

- Et Han Shan, Ikkyu, Ryôkan, Hakuin, Bassui ?...

- Tu crois que je n'aime pas Ryôkan ? » Le président se dirige vers des étagères où sont comprimés tout un tas de bouquins sur le Bouddhisme, le Taoïsme, l'Hindouisme, l'Asie, et tire d'une des rangées un recueil de Ryôkan, Le Moine Fou Est de Retour. « Tu vois, moi aussi j'aime Ryôkan. », dit-il en brandissant le livre et en l'agitant quelques secondes sous le nez d'Eka. Puis il retourne le mettre à sa place. Mais la rangée s'est subrepticement refermée dans son dos et il peine à lui retrouver une place. Ici, là ? Il écarte deux livres, pousse en plissant le front et force les poèmes de Ryokan dans une rangée. « Bon... Eka... Je ne sais pas ce que tu veux, en venant pratiquer ici. Ou ce que veut Schnock... Ne reviens pas tant que ton état d'esprit n'a pas changé. D'accord ? Le peuple n'a pas besoin de singes dégingandés qui se roulent dans les caniveaux en se prétendant moines. Tout le monde ne peut être Ryôkan. Bonjour à Schnock. »

« Et les deux têtes d'obus m'ont refait traverser le dojo, genre coussins d'air jusqu'au portail et m'ont balancé dans le caniveau... »

Eka est en train d'admirer les détails du tangkha de Sukhasiddhi. Sukhasiddhi qui *pourfend l'espoir et la crainte, l'attachement et*

l'aversion, pour s'unir à toute forme d'existence. La fumée d'un encens s'enroule autour de lui avant de gonfler dans la pièce pour révéler la poutre lumineuse fusant de la lucarne.

« C'est vrai ? Hahaha, je me demandais quand est-ce que ça allait arriver... (Face de lune hilare du vieux moine.)

- Ça vous fait rire ? Vous ne m'auriez pas utilisé par hasard ? Pour des raisons qui me sont opaques... Mais, genre, les faire chier encore un petit coup ?

- T'utiliser ? Pour de si bas desseins ? Pas du tout ! Pour qui me prends-tu ! Kof (Schnock se laisse aller à une nouvelle de ses quintes de toux.) Bon c'est vrai, l'idée de les emmerder encore un peu ne me déplaisait pas (le vieux moine glousse). C'est pour leur bien. Mais je t'ai surtout demandé d'y aller pour que tu parviennes à trouver la Montagne en toi. La Montagne qui te permette d'être nuage et eau. L'eau qui est toujours à propos, qui ne coince pas, qui s'adapte à toutes les formes. Je vois bien que tu ne peux supporter qu'on t'impose quoi que ce soit... Comment peut-on parler de liberté si on n'est pas assez libre pour suivre quelques règles ?... Tu comprends ? Peu importe les formes pour les formes, cérémonies joliesjolies... Les formes doivent être là pour libérer, kofkof kofkofkof... C'est à travers la forme qu'on comprend la non-forme. À la fin, il ne faut pas faire de séparation, tout est cérémonie. Non-deux. Tu comprends ? »

Eka écarquille les yeux, et, ne trouvant rien à répondre il passe à l'auscultation de l'autre tangkha... Palden Lhamo...

Acceptant avec extase tout ce que nous refoulons habituellement, Palden Lhamo traverse une mer de sang à dos de mulet dans un univers de ténèbres enflammées. C'est la forme tibétaine de la déesse Kali, la tueuse des démons. L'expression féroce de cette déesse qui s'orne de crânes, ne doit pas nous inspirer la crainte car son énergie ébranle notre auto-complaisance et nous propulse sur la Voie.

« Rahula, le fils du Bouddha historique a passé presque toute sa vie dans le cadre protégé de la communauté bouddhique. Pourtant, vois-tu, malgré cet environnement, malgré son papa, cela

n'a pas fait de lui un éveillé ! Être ancré dans une tradition, quelle qu'elle soit, est important. Pour la transmission. Même si ce n'est qu'un doigt qui montre la Lune. Mais il faut qu'elle laisse place à l'accident, à la possibilité du désastre, à l'intuition, à la créativité... (Schnock s'assoit et commence à servir le thé.) Mais bien sûr il en faut pour tout le monde, pour tous les goûts. Si certains se sentent rassurés avec une belle structure hiérarchisée et tout un tas de règles... Il faut souvent en passer par là, aussi... Il faut une structure, une forme, mais au final ne pas en être prisonnier, l'important étant bien sûr l'expérience que l'on a de notre nature profonde... Ceci dit, sur ce coup tu t'en es bien sorti... Tu es allé jusqu'au bout de ce que je t'avais demandé, malgré tes réticences, tes conditionnements. Tu es parvenu à les dépasser... De toutes façons, lorsqu'on retrouve l'instant, tous nos conditionnements tombent dans un puits sans fond. À partir de là on peut vraiment créer... Bon, comme tu ne peux plus aller au dojo, maintenant tu peux venir faire zazen ici, avec moi...

- Sept heures et demie ? Tous les matins ?

- On va dire huit heures... Il fait tellement froid en ce moment, kofkof.

- Vous allez bien ?

- Eh bien, à part les poumons ça va pas mal... J'ai une vieille amie du zen qui passe de temps en temps et s'occupe de moi. Mais, si tu peux me ramener quelques légumes. Et des bûchettes...

- Je ferai de mon mieux Schnock... Et... Je me demandais... Je pourrais amener quelqu'un de temps en temps avec moi ? (Eka se dit que... Peut-être que... Shin...)

- Bien sûr... Tant qu'il ou elle ne fout pas le boxon pendant zazen... Tiens Eka, amène cette boîte en bois posée sur l'autel et vient t'asseoir avec moi. (Schnock saisit la boîte que lui tend Eka et en sort une boule noirâtre.) C'est un mélange d'opium et de hashich que cette fameuse vieille copine m'a ramené d'Inde. Imagine où il a séjourné pour parvenir jusqu'à nous, glousse Schnock. Et roulons un petit joint de cette substance. Cela sierra merveilleusement à ce Darjeeling vert et à ta dégainé résolument himalayenne. (Eka ôte son châle et son béret en acquiesçant et s'asseyant jovialement) Il

faut tout de même fêter ton éviction du dojo dignement.» finit par dire Schnock en s'esclaffant, avant de sombrer dans une nouvelle quinte de toux, kofkofkof !

Shin s'émeut quelque peu lorsqu'elle parvient à l'espace vert qui accueille les camions d'Eka et Rasta. En fait son regard ne s'attarde que sur celui d'Eka, la cheminée du poêle fumant sur le noir de la nuit, les lueurs orangées émanant des vitres : une petite misère irradiant une chaleur réconfortante dans ce soir d'hiver. Soir d'hiver, coupures de courant, nuit venteuse et mouillée d'un noir d'encre qu'elle a décidé d'affronter. De même que les dangers indistincts du moment. De même que ses doutes. Elle les a confrontés lors d'un voyage mais s'est trouvée trop pétrie d'intentions, trop tourmentée, pour croire vraiment en ses visions. Alors ces doutes, il ne lui reste plus qu'à les confronter dans ce que la plupart appelle la réalité. Réalité physique. Deux corps insaisissables tentant de saisir l'Instant. C'est peut-être ce qu'ils vont faire ce soir. La pluie bat son visage, un chien jappe dans le camion de Rastovich, la face cadavérique de Rastovich apparaît et disparaît à l'une des vitres, elle gagne la porte du camion d'Eka.

Eka s'exerce à la dokal-basse pendant que l'encre de ses derniers dessins sèche sur le futon. Il semblerait que les décideurs de l'Autre Côté apprécient ses dessins japonisants de saltimbanques mystiques et d'ermites sauvages. Ils en redemandent à sa galeriste. Ils aiment accrocher à leurs murs ces personnages exprimant la quête intérieure et la simplicité volontaire. Peut-être s'agit-il d'attiser en eux une flamme vacillante, mais néanmoins présente, se dit Eka en parcourant ses cordes. Il sait aussi que certains débarquent dans les squats pour faire provision de subversion en achetant des œuvres *punk-street-trash*, histoire de les exposer aux regards complaisants de leurs connaissances : « J'ai les moyens d'être *punk-street-trash* ma chère. Et puis, je suis un peu complice de cette misère créatrice, n'est-ce pas... Encore un peu de champagne ? » Eka ! Tu veux mordre la main qui te nourrit ?! Doiiiing !! Meeerde, corde cassée ! Toc toc toc...

À l'ouverture de la porte coulissante, le vent du dehors souffle

l'obscurité et la pluie sur son visage. Un bonheur indicible aussi. Envolée colère briseuse de corde ! Le visage de Shin est là ruisselant de tempête, sa dent cassée, ses yeux brillant comme deux icebergs dans une nuit titanesque. Les deux visages mouillés s'embrassent, s'entremêlent, enfin retrouvés. C'est comme une évidence, comme une évidence, Shin monte et danse, avec Eka, porte claquée, la chaleur, la nuit mouillée, le poêle à bois qui tressaille, palsambleu !, les dessins, Eka les écarte d'une main, les pousse vers la cloison, tandis que l'autre main tâtonne les étendues vallonnées de Shin, musclée, peau, Eka se souvient de sa vision d'elle chez Bobo-Virtuality, Shin qui s'empare d'Eka, le plaque contre la paroi, la paille japonaise, en tirant ses mèches, mordant ses lèvres, sa peau d'asiate. Les lèvres, ça s'apaise un peu dans la carlingue cahotante, les lèvres et les langues se goûtent, s'explorent, se reconnaissent, les yeux, le vert-brun, le gris-bleu. La forêt et l'ouragan, la montagne et l'océan. Il y a un terrain d'entente. Eka, cela fait si longtemps, si longtemps qu'il n'a pas... S'abandonner à ce corps, s'abandonner à cette chair, cette éclosion d'Amour. Ce puits d'évidence, ce puits d'évidence. Puits mouillé contre lequel le sexe d'Eka, dur comme un bâton d'éveil, butte puis s'enfonce en un concert d'étincelles, qui ruissellent, du bout de la queue jusqu'aux extrémités du corps tout entier. Ça circule-étincelles d'un corps à l'autre, transpirant, haletant, et l'un et l'autre s'évanouissent dans l'Instant. Chair contre chair, chair dans la chair. C'est quoi la chair ? Halètements et transpirations dans la carlingue du fourgon. Petits cris étouffés dans la couette du futon.

« Je ne sais pas si tu sais qu'une femme baùle est sensée gérer les vellétés sexuelles de son compagnon. » La voix narquoise de Shin ondule dans les ombres dansantes du camion. Les rougeurs du poêle, la flamme d'une bougie.

« C'est la gardienne de son énergie pendant l'acte amoureux. Pour qu'il puisse mener à bien ses ascèses. Elle sait quand il est judicieux de faire quoi. Comment le faire... Enseignements secrets, cher ami...»

Les deux corps nus se collent l'un à l'autre et rigolent. Eka parcourt d'un doigt le nez cassé, la balafre de Shin, souvenirs malencontreux

offerts par des BACqueux à une fin de manif. Eka parcourt des doigts les tatouages recouvrant le dos de Shin, ses bras, ce kaléidoscope vivant qu'il avait deviné quelques semaines plus tôt dans les scintillements fallacieux d'une mer virtuelle. Un Mandala orne l'entièreté de son dos, jusqu'aux épaules. Un enchevêtrement de triangles rouges et blancs en occupe le centre. Rouge des menstruations, blanc du liquide séminal, le shri yantra, un graphisme mystique parlant d'interpénétration des contraires... Non-deux...

« Et qu'en est-il de l'énergie de la femme bâule ?, demande Eka.

- S'il y a de la bienveillance, de l'attention, de la jouissance, on en gagne, de l'énergie. De toute façon on apprend à faire l'amour et cela devient une véritable pratique spirituelle. Être présent, exploser l'univers. » Les yeux de Shin irradient une intensité particulière dans la pénombre. Parfois Eka a l'impression de se regarder dans un miroir, mais à l'envers. Shin caresse à son tour sa peau olive, son bras tatoué d'un bouddha entremêlé à une foultitude d'animaux.

« C'est ça le terrible secret que t'avais du mal à dévoiler l'autre soir ? (Shin se décolle d'Eka et roule sur son dos...)

- Non... Ce... que j'avais du mal à... cracher, l'autre soir, c'est... C'est plutôt au sujet de cette histoire d'incarnation... (Les œufs, les œufs, pense Eka. Fait gaffe ! Shin soupire.) Je suis sensée me mettre avec une personne en particulier... Un parèdre¹⁰... Pour que les choses soient à leur place et... Comment dire... Que les choses puissent se mettre en branle de manière optimum...

- Keeeeskeu c'est que ces conneries ??!

- Arrête, tu sais pas de quoi tu parles ! Je te vois venir. Tu te dis, oh comment ils lui ont lavé le cerveau, oh toutes les fables à la con qu'ils lui ont foutu dans le crâne. T'es pas le premier Eka ! »

Shin se soulève brutalement les larmes aux yeux. Craaaac ! Eka jette un œil à ses pieds nus sur le futon, les coquilles brisées, la substance visqueuse.

« Tous les mecs c'est la même chose ! On fait l'amour, et quand ça

10 Compagne ou compagnon au cours des incarnations successives d'une « divinité ».

se passe bien, hop, ils veulent te saisir et te mettre dans leur poche. Mais merde ! Cette histoire c'est important pour moi. Enfin, je suis pas conne ! Avec Dipika je suis complètement libre ! Elle n'a fait que me donner donner donner !... Et tout ce qu'on a vécu ensemble, tout ce qu'elle m'a fait vivre, toutes les portes qu'elle a ouvertes en moi, et ce chemin, ce chemin qui s'ouvre devant moi. Je le vois aussi clairement que dans une nuit de pleine lune. Je ne vois vraiment pas pourquoi elle m'aurait bassinée avec un conte de fée à la con ! (Shin se recroqueville et se couvre les yeux... Eka la prend par ses épaules aux mille couleurs et la serre contre lui, lui caresse la nuque.)

- *Tout beau, tout beau, belle enfant du druide...*

- Mais en même temps, bordel, qu'est-ce qu'elle me fait chier cette histoire. Cette putain d'histoire de connard de parèdre de merde !...

- Ok, ok Shin, ça va... C'est pas si grave. Au fond tout ça c'est qu'une étincelle dans la nuit, des bulles qui dans le rien naissent et claquent... Peut-être que si tu la lâchais cette histoire, tu pourrais y voir plus clair... Ça a l'air vraiment lourd, lourd, lourd à porter cette histoire. Tu peux peut-être la poser, et vivre les choses au fur et à mesure. Et quand il arrivera, il arrivera... Ce parèdre...

- Mais c'est ce que j'essaie de faire.

- Comment tu vas le rencontrer ? On va te l'apporter sur un plateau d'argent ?

- Pas tout fait... Mais... Comment dire... On me l'indiquera... Il y a cette prophétie...

- Oh... C'est quoi ?...

- Je te la lirai un de ces jours. Enfin non, j'ai pas le droit... Mais, tu comprends... On peut pas s'attacher l'un à l'autre, quoi. On ne peut que vivre dans le moment, tu comprends ?...

- Oui Shin. Sèche tes larmes, sèche tes larmes. De toute façon c'est exactement ça le zen. Les choses telles qu'elles sont ici et maintenant... Finalement cette malédiction va peut-être nous aider à avoir une super pratique ? À ne pas s'empêtrer dans les illusions. À vivre le Réel...

- Oui, finalement... Mais tu sais très bien que c'est pas facile. Dans un trip comme ça, tu ne peux te projeter avec l'autre dans l'avenir...

C'est l'aveuglette... Tout ce que je peux dire c'est, n'essaye pas de me mettre dans ta poche, sinon basta ! D'accord ? Maintenant, s'il te plaît, n'en parlons plus... »



7h50, toctoc. « Entre ! » Eka enfile son kimono et son *rakusu*, s'assoit sur son *zafu*, zazen une heure. Silence, pas bouger, jusqu'au tintement de la cloche ding ding, entre deux quintes de toux, kofkofkof. Le Sutra du Coeur retentit alors dans l'ancre du Schnock, puis celui-ci offre à Eka une tasse de thé bien méritée.

Les nouveaux espaces que lui ouvre la pratique avec Schnock galvanisent Eka, et c'est d'un pas léger qu'il pourfend les matins d'hiver, imperturbable face aux détritiques qui s'évertuent à se prendre dans ses pas, imperturbable face aux stigmates d'une misère qui s'épanche. Il a un soleil fermement chevillé au cœur.

C'est peut-être cette bonne humeur qui pousse le souvenir de la soirée de la veille à émerger en lui. Retrouver Shin dans son perchoir de chouette. Retrouver Shin digne et froide assise sur son canapé sous la mezzanine. Voir ses doigts précis courir sur le manche de la cithare, les tatouages de ses avant-bras tenter de furtives reconnaissances depuis les manches de sa chemise pourpre. Eka est resté droit et digne lui aussi. Il l'a accompagné avec la *dokal-basse*, et puis, et puis, ça a fait comme les fois précédentes. Ils ont fondu l'un sur l'autre. Mais ce fut plus posé, plus conscient, plus habité, cette fois-ci, comme si une force souterraine avait décidé de se mettre en branle, le long des corps, le long des souffles. Shin s'est totalement ouverte sous ses mains et lui sous les siennes. Et les pensées se sont mises à glisser, glisser dans son esprit comme de l'eau sur du beurre. Glisse glisse, glisser vers l'Instant... La Vie...

Ouais, elle sait y faire Shin, elle connaît la magie des bâuls, les mystères des échanges amoureux célestes, genre corps de lotus enlacés sur des *tangkhas* multicolores, yin yang, Kundalini, tout le bastringue.

« Salut Rastovich ! T'es près pour Sainte-Hermine-Des-Forêts ?, élabousse-t-il en passant à côté du camion de son ami.
- J'me prépare mec, j'me prépare ! Tu vas voir !», wouf wouf !

Eka entre dans son camion, l'ouvre en grand pour qu'il profite lui aussi du soleil qui a décidé de bénir cette journée. Il se prend dans les couleurs vaporeuses des motifs du tissu indien projetés à travers le camion, et... Eka s'effondre sur le futon, pris de vertiges, soudainement conscient qu'il est en train de sombrer dans l'amour éperdu d'une femme qui attend quelqu'un d'autre. Il va souffrir... Il le sait... Et il en a rien à foutre...

Attendre quelqu'un d'autre, une tasse de thé Oolong à la main. Shin tripote le bout de papier chiffonné entre ses doigts fermes. Le bout de papier prophétique qu'elle conserve dans la poche en tissu pleine de pendentifs. L'image d'Eka s'incrute en elle. Elle le revoit évoluer noblement dans les couloirs du squat, serein, secret, et pourtant présent dans sa gestuelle délicate. Des gestes qui sauvent avait-elle pensé cette première fois. Puis le voir défoncé, transpirant, la gueule tordue, s'offrant totalement sur la scène de la cave, son dokal-basse dans les mains. Les histoires que Rastovich avait racontées sur lui. Ses dessins, ses longues méditations dans son camion.

Shin lit et relit le poème, celui qui traîne dans sa vie comme un caillou dans une botte depuis plus de vingt ans. Cette ritournelle de malheur. Parfois elle a réussi à tomber un peu amoureuse, mais alors le doute incontournable l'a taraudée sans relâche. Un enfer... Une malédiction... Oui, il faut qu'elle lâche ce truc. Et advienne que pourra...

Shin écrit : *Mon chemin : Amour et Conscience.*

Et que tout se passe pour le mieux, pour moi et pour tout le monde...

Bodhisattvas. Avalokitesvara aux mille bras pour la compassion, Manjusri et son épée trancheuse d'illusions pour la sagesse.

7h50, toctoc. « Entre ! » Eka enfile son kimono et son *rakusu*, s'assoit sur son *zafu*, zazen une heure. Silence, pas bouger, jusqu'au tintement de la cloche ding ding, entre deux quintes de toux, kofkofkof. Le Sutra du Coeur retentit alors dans l'ancre du Schnock, puis celui-ci offre à Eka l'habituelle tasse de thé.

7h50, toctoc. « Entre ! » Eka enfile son kimono et son *rakusu*, s'assoit sur son *zafu*, zazen une heure. Silence, pas bouger, jusqu'au tintement de la cloche ding ding, entre deux quintes de toux, kofkofkof. Sutra du Coeur, puis petit thé.

7h50, toctoc. « Entre ! » Enfile kimono, *rakusu*, assis *zafu*, zazen une heure, silence, pas bouger...
Eka fatigué, baille, s'endort, s'affaisse sur son *zafu*. Bruissement d'un kimono se déployant dans la pièce, ombre expressionniste glissant sur les murs et le mobilier, jusqu'à son dos. Un bâton touche délicatement l'épaule d'Eka et alors Eka présente son trapèze droit, pafpaf !, puis le gauche, pafpaf ! le bâton s'abat puissamment à la base de son cou, sur le muscle, l'enfonçant dans la Terre, le soulevant vers le ciel. Ré-vei-llé... Bruissement du tissu glissant sur le silence... Silence... « Soit présent à ta fatigue, ne te laisse pas emporter par elle. Il n'y a pas de temps à perdre dans le dojo. », mugit une voix qui résonne comme un lit de pierres au fond d'un torrent.
Ding ding, Sutra du Coeur, puis petit thé.

7h50, toctoc. « Entre ! » Enfile son kimono et son *rakusu*, s'assoit sur son *zafu*, zazen une heure, silence, pas bouger, kofkofkof, ding ding, puis petit thé.
« Qu'en est-il de votre toux Schnock. C'est inquiétant. Vous êtes allé

voir un médecin ?

- Je suis allé au dispensaire, Eka. Ils m'ont prescrit des antibiotiques. J'ai mis du temps à réunir l'argent, des gens m'ont aidé. Tout ça pour me rendre compte qu'ils étaient inefficaces. Il y a de sacrés bactéries qui circulent ces temps-ci. Fais attention à toi. Un homme ou une femme de la Voie ne doit pas se mettre en danger inutilement... Mais comme tu vois, cette maladie ne touche pratiquement que les vieux, les enfants et les pauvres qui ne peuvent se nourrir correctement...

- Si je peux faire quoi que ce soit Schnock, s'il vous plaît n'hésitez pas... J'ai... Mon amie, Shin, qui est venue l'autre jour...

- Mmmh, elle est très bien cette fille...

- Elle fait des choses avec ses mains...

- J'espère pour toi Eka, j'espère pour toi...», caquette Schnock, hilare...

8h02, toctoc. La porte s'ouvre, bong !, violent coup de casserole sur la tronche ! « C'est à cette heure-là que t'arrives ?! La prochaine fois, comme au dojo, la porte sera fermée ! » Eka passe une main sur son crâne endolori, pas de sang, heureusement. Il serre les mâchoires, les poings, et l'un d'eux s'envole-fusée-de-l'espace vers la bouille ronde du moine, style Mission Apollo vers la Lune en 69. Schnock pivote sur le côté, jambes fléchies, s'empare du bras et envoie Eka pirouetter dans la pièce, propulsé-tourbillon dans les airs, hop !, atterrit sur son *zafu*, plof !... Zazen une heure, silence, pas bouger, kofkofkof, ding ding, Sutra du Cœur, puis petit thé.

Kofkof. Le vieux Schnock a du mal à s'arrêter de tousser ce matin, il se retourne quelques fois pour cracher dans son mouchoir, qu'il inspecte avant de le refermer. Peut-être sont-ce les stimulations du matin. Eka se sent un peu coupable. Le coup de poing au royaume des dieux courroucés, il n'aurait pas dû...

« Tu te lèves, tu viens, tu fais zazen, à l'heure. À l'heure !... Eka, plie-toi à cette discipline quotidienne sans rien en attendre, et tu verras, la montagne va apparaître, s'établir en toi, au-delà de toi même, de ta volonté, à ton insu... »

7h50, toctoc. « Entre ! » Enfile kimono, rakusu, assis zafu, zazen une heure, silence, pas bouger, kofkofkof, ding ding, Sutra du Cœur,

Gate gate paragate
Parasamgate
Bodhi swahaa

7h50, toctoc... 7h52, toctoc... 7h54, Eka inquiet s'emporte bambambam !, sur la porte... Clong !, répond la porte, suivi d'un bruit de casserole rebondissant sur le sol. « C'est bon, j'suis pas en retard Schnock, tu vas pas me refaire le coup de la casserole ! », se dit Eka en lui-même. Des meuglements étouffés parviennent à ses oreilles, immédiatement tempérés par un gazouillis cristallin, une voix chantante et agréable accompagnant le chuintement de pieds nus sur un tapis. Une femme, belle, d'une cinquantaine d'années, enveloppée jusqu'au-dessus des seins dans les poissons oranges d'un paréo, entrouvre la porte. Elle sourit. Elle chuchote.

« Bonjour Eka, enchantée. Heu... Schnock n'est pas en état de te recevoir ce matin... Il y avait une petite fête au cinéma hier soir et...

- Dis-lui de nous lâcher la grappe, de revenir demain !, lance une petite voix acerbe depuis le fond de la pièce.

- Bon, désolée, au revoir Eka. À une prochaine fois, peut-être... »

Eka redescend les escaliers, rebrousse chemin vers la sortie, tirant violemment une porte donnant sur un couloir, shootant dans un carton abandonné sur son chemin. « Il me prend la tête la semaine dernière et... » L'impression que le vieux moine se fout de sa gueule. Eka imagine sa face de Lune pouffant de rire, le visage enfoncé dans le paréo couvert de poissons et les parfums de la jolie femme. Ouais... Eka soupire, sent l'entrain guerrier qui commençait à l'habiter se briser en mille morceaux.

Il n'y avait pas tellement prêté attention lors de son premier

passage dans les couloirs, mais, se dirigeant vers le hall d'entrée, il remarque le foutoir envahissant effectivement le cinéma. Une douce mélodie s'échappe de l'une des salles et, en y jetant un œil, il peut voir quelques corps gisant ici et là, quelques silhouettes dansant mollement au milieu de la salle... Eka a un mouvement de recul lorsque les ombres projetés des corps dansants sursautent surréalistiquement sur les murs, suggérant des créatures mi-anges mi-bêtes à la recherche d'une issue de secours. « C'est par là, c'est par là ! », s'écrie Eka en tendant un doigt vers un lampion de couleur verte...

Après être passée au marché du troc avec quelques châles, Shin a pris l'un des rares métros qui circulent jusqu'à Alésia. Bondé, bondé... Elle arpente des petites rues où se succèdent les pavillons d'allure bourgeoise du début du vingtième siècle. C'est un peu plus propre que dans le treizième. La population est moins dense par ici, les quartiers un peu plus riches, peut-être, mieux organisés, sans doute. Elle remarque cependant, avec un certain soulagement, que plusieurs maisons sont squattées.

Shin avance d'un pas assuré dans ces rues embaumant le printemps. Elle a mûrement ressassé la situation durant ces mois passés, elle se sent forte, elle a pris une décision. À moins que... Non... C'est sûr... Mais, cheminant, elle apprécie moyennement le sentiment sous-jacent qui la tenaille. Un sentiment d'insécurité sournoise. L'impression d'être épiée depuis sa sortie de l'Hôpital Désincarné. Elle serre le téléphone portable qu'on lui a prêté dans sa main, main dans la poche, prête à dégainer l'appareil salvateur. Mais elle est si loin du treizième. Peut-être des suppôts du squattage vivant ici lui viendraient-ils en aide... Confiance, confiance. Il fait jour, plein jour. Soleil d'avril, à peine quinze heures. Ne pas s'affoler...

Lorsqu'elle atteint le portail en fer forgé, son cœur se serre dans sa poitrine. Une collection fragmentée de moments partagés avec Dipika la submerge. Troublée... Heureuse de se retrouver ici, cela fait six mois qu'elles ne se sont pas vues, et peur de ce que sa bouche va devoir articuler, à l'intérieur, dans la maison. Non, aie confiance Shin, tu sais, tu sais !, ce que tu as à faire.

Shin sonne, puis pousse le portail et traverse la courette pleine de gravillons qui précède une jolie petite maison d'un étage, genre bungalow Art Nouveau. Un environnement aux antipodes de celui qu'elle côtoie quotidiennement. Elle n'entre pas par la porte principale mais pénètre une véranda attenante, dont l'intérieur est principalement agencé avec des bacs de plantes à hauteur de taille. Parmi les salades et légumes, les herbes aromatiques, les poiriers, la

vigne qui escalade les murs jusqu'au toit de verre, une exubérance de fleurs frémit sous la brise printanière qui s'engouffre avec Shin. Une merveille insoupçonnée en ces temps tourmentés. Shin parcourt rapidement l'allée principale qui aboutit, après quelques marches, à une porte donnant sur une cuisine carrelée. Elle la traverse sans plus s'attarder. Elle sait où aller...

La maison est souvent occupée par une myriade de bâuls, mais cette fois-ci Dipika est seule, rentrant d'un long périple à pied dans le sud de l'Europe. Dipika. Une épaisse stature de soixante années dont l'énergie tranquille impose le respect. Ses dreadlocks grisonnantes sont colorées par les fils et les perles qui y sont attachées. Une dégaine librement indienne, savante rencontre entre underground beatnik et tradition. Dhoti en bas, veste et kurta en haut. Shin et Dipika se prennent dans les bras et se serrent fort l'une l'autre dans le petit salon qui fait suite à la cuisine. La pièce est sombre, les persiennes ont été tirées sur une surprenante déco au cachet britannique : les canapés jaunes à fleurs vertes et roses, les murs tapissés jaunes pâles agrémentés d'une frise verte. Le parquet apparent surmonté de tapis persans. Des coussins, des instruments de musique, *of course*. Une table basse, une cheminée. C'est classe, simple, chaleureux et confortable.

Shin et Dipika se regardent longuement, se sentent, se reconnaissent.

« Que veux-tu me dire Shin ?

- Ça me fait tellement plaisir de te revoir...

- Tu as rencontré quelqu'un ?, lui dit-elle en caressant sa joue.

- Ah mais t'es chiant, on n'a même pas le temps de tourner autour du pot avec toi !, lâche Shin avec un petit éclat de rire. Pourquoi tu ne me raconterais pas ton voyage avec Arup, Achille et Parvathi... Dans le sud... Pour tout l'hiver... À jouer de la musique, répandre Amour et Conscience et butiner le miel ?...

- Si tu veux on peut commencer par ça, mais ton esprit sera ailleurs, fixé sur ce qui te préoccupe, répond Dipika en riant à son tour.

- Tu sais tout ? Et alors, qu'en pense Dipika... (Shin ne contrôle pas la

situation et elle se renfroge un peu.)

- Mais que veux-tu que je te dise ? Tu fais ce que tu as à faire... Mais ne te perds pas, ne te fais pas embarquer dans de nouvelles illusions. Tu vois ce que je veux dire... (Shin peut sentir les frustrations accumulées depuis vingt ans, des graines semées dans la conscience et prêtes à germer, prendre forme, pousser. Des petites dents acérées qui lui mordillent le plexus, le ventre.)

- Mais putain, tu vois pas que ça m'empêche de vivre, cette histoire, ça m'empêche d'être !

- Ce n'est pas l'Histoire... L'Histoire dont tu parles tu n'y peux rien. Ce qui t'empêche d'être, Shin, c'est l'idée que tu t'en fais...

- Blablabla... Alors à ce moment-là, je fais ma vie avec Eka et on n'en parle plus.

- Eka ? C'est joli... Et tu renoncerais à ton statut de *tulku*, de grande âme réincarnée ?

- Tu me l'as dit toi-même. Les qualités, l'énergie qui se sont assemblées en moi, qui me constituent, c'est cela qui fait de moi une incarnation de Tenzin Gyälmo, pas une âme qui se baladerait de corps en corps et s'enfuirait si j'étais pas sage. Alors cette énergie elle sera toujours là, je n'ai qu'à faire ce que j'ai à faire !

- C'est peut-être un peu plus compliqué que ça. Bien sûr Shin, tu es ce que tu es ici et maintenant... Mais il y a des graines qu'il faut arroser pour qu'elles germent et donnent de belles plantes, qui donneront de bons fruits... Les fruits, Shin... Faire fructifier... Donner et recevoir, recevoir et donner... La Vie t'a transmis, je t'ai transmis, maintenant c'est à toi de transmettre. Regarde le monde. Ce n'est pas le moment d'être égoïste.

- Mais avec Eka on se nourrit énormément l'un l'autre. Il y a une complétude !... On fait de la musique... L'autre jour on était ensemble. Il dessinait. Je filais ou j'écrivais des chansons, des poèmes... J'avais l'impression d'être enfin rentrée chez moi...

- Fais ce que tu sens comme juste Shin, mais je ne voudrais pas que tu gâches ton temps. Que tu sois déçue... Ou qu'il vous arrive du mal ni à l'un, ni à l'autre. Ton Eka... Je te conseille d'attendre les signes décisifs. Tu verras, tu sauras... Tu ne peux tourner le dos au destin. Ça nous dépasse, c'est comme une marée qui emporte tout.

J'ai vu Tenzin Gyalmo en toi, j'ai vu les signes, j'ai vu la prophétie...
De toutes façons, tu sauras, ne t'en fais pas... »

Dipika veut prendre Shin dans ses bras mais celle-ci sursaute et s'échappe, comme un animal blessé. Ce n'est pas les mots qu'elle voulait entendre. Elle ne sait pas ce qu'elle voulait entendre. Elle n'a rien entendu. Tout le poids de l'Histoire, tout le congère des frustrations accumulées, c'est un volcan en irruption, un magma en fusion dans son ascension irrésistible le long de sa gorge, brûlante, douloureuse, poussant les larmes, inondant les prunelles, l'ouragan des yeux... Shin repousse violemment Dipika, tournoie sur elle-même et quitte le salon en martelant le parquet, les carreaux de la cuisine, pourfendant la jungle de la véranda, exploser, exploser, cet orage qui gronde, les mille furies courroucées aux dents longues et aux ongles aiguisés-rasoir, tombe à genoux, dans les graviers de la cour. Le soleil du printemps. Le gazouillement des oiseaux...

Avril, c'est le printemps. Temps des amours, chant des oiseaux, fleurs et bourgeons. Les semailles. Temps du béton...

Les travaux préliminaires de l'aménagement du complexe de loisirs de Sainte-Hermine-Des-Forêts, dénomination mélodieuse perfidement retenue par les promoteurs de béton, s'apprêtent à commencer, là-bas, sur les marches du Massif Central, à quelques kilomètres de Clermont. Il s'agit de détruire les dernières habitations, les dernières fermes encore debout sur la zone. La ZAP. Zone à Aménagement Post-crise. Zone À Privatiser. Puis ils s'attaqueront aux collines, aux arbres, aux zones humides, aux hermines crêtés... Pour goudronner, une piste d'envol !, un jacuzzi géant !, bétonner, parkings et bâtiments. Autoroutes sécurisés. Asphalter... Zone À Protéger !

Les deux milles hectares de terrain sont encore occupés par d'irréductibles fermiers, des habitants ordinaires, des écolos anarchistes, des citoyens vigilants, des squatteurs en colère. Zapistes crêtés... Pour tous et pour chacun, il s'agit bien d'empêcher ces travaux. Venant d'horizons différents, ils ont décidé de dire stop. Stop à la machine. Stop à la folie ! *Ya basta* ! C'est fini ! « Mais les papiers sont signés de longue date, les plans tirés à quatre épingles, les machines vrombissent, prêtes à s'élancer sur la Forêt... 'Y a des emplois à la clé, l'économie à relancer. La piscine bubulonante et l'aéroport survivront à la fin des énergies fossiles, vous verrez. On a des nouvelles technologies dans nos cartons. Hydrogène, uranium... Vous verrez... Laissez nous vous aménager.» Il y a trop d'enjeux sur le fil du rasoir pour les politicienEs et les polichinelles de l'industrie, pour les carrières incestueuses, pour une vision inepte du progrès qui veut toujours plus, toujours plus vite, toujours plus loin. Jamais ici, jamais maintenant... Progrès-Titanic. Progrès fallacieux, qui a oublié l'homme et sa place dans l'univers. Qui a oublié Amour et Conscience... Tout le monde

le voit, le paquebot va sombrer et les paroles prophétiques du chef Seattle dansent dans les esprits...

Nous savons au moins ceci : la terre n'appartient pas à l'homme ; l'homme appartient à la terre. Cela, nous le savons. Toutes choses se tiennent comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses se tiennent. Tout ce qui arrive à la terre, arrive aux fils de la terre.

Ce n'est pas l'homme qui a tissé la trame de la vie : il en est seulement un fil. Tout ce qu'il fait à la trame, il le fait à lui-même.

... Contaminez votre lit, et vous suffoquerez une nuit dans vos propres détrit.

Le chef Seattle avait-il raison ? Ce destin funeste est-il en train de poindre ? Toujours est-il qu'en ce mois d'avril, il s'agit bel et bien d'étouffer des milliers d'hectares de vie, de terres soufflantes et vibrantes, où poussent légumes et céréales, arbres tordus, champignons magiques ou pas, plantes sauvages et médicinales, où évoluent plus ou moins harmonieusement fermiers et squatteurs en quête d'une existence alternative, où cohabitent salamandres, grenouilles et crapauds glissant visqueusement au bord des mares, lapins, chevreuils, sangliers, renards, volatiles multiples et mammifères variés, sous des tonnes de béton.

À l'Hôpital Désincarné, ils sont pas d'accord.

Et dans le jardin qui accueille les camions d'Eka et Rastovich non plus...

Eka observe le visage de Schnock avec circonspection. Va-t-il ou ne va-t-il pas ? Le contour d'un troisième œil se laisse deviner par intermittence au front du moine, sa bouche se déforme, s'entrouvre un peu, dissimulant rangées de crocs et langues pourpres, mais elle se referme finalement et se stabilise dans un équilibre fragile en des

lèvres tout à fait humaines. Pas de chapelet de crânes en vue et les flammèches qui faisaient une timide apparition autour de son corps ont finalement décidé de s'éclipser.

« Donc tu vas aller enfile ta petite panoplie d'anarchiste.

- Vous m'avez bien refourgué une panoplie du zen...

- Oui, c'est vrai... Elle est sensée te libérer, mais... Ne te laisse pas emprisonner alors, hein ?, dit le vieux en éclatant de rire... Eka, tu sais que je ne suis pas au mieux de ma forme... Je n'en ai peut-être plus pour très longtemps, kofkofkof... Pourquoi veux-tu partir par monts et par vaux pour sauver la Terre ? Toi qui est fan de Ryôkan tu devrais connaître cette stance :

*Alors que certains sacrifient leur vie
Pour délivrer le monde,
Caché dans ma hutte en herbes
Je cultive l'oisiveté*

- Je ne cours pas après cette confrontation, mais elle est sur mon chemin, et je n'ai que l'impression de faire ce que j'ai à faire. Je sais pas, j'ai l'impression que les oiseaux, les arbres et les crapauds m'appellent...

- Mouais... Si ce n'est pas une fuite du Réel... (Eka sourit, sensible à l'approbation du moine.) Et il faut que tu fasses ta propre expérience, que tu suives ton propre chemin. Mais ne te laisse pas abuser, et surtout, n'oublie pas de revenir !... (quelques flammèches s'évaporent dans la pièce.) C'est important !... Et si tu y vas, vas-y sans haine et sans colère, sans rien attendre de ton action, comme l'a dit Krishna dans la Gîta... Vas-y. Mais vas-y avec un œil éveillé. Tu comprends ?... Non-deux !... »

Eka quitte le cinéma réconforté par la conversation avec son... Maître ? Mais avant de partir, le vieux Schnock lui a tout de même calligraphié trois fois l'idéogramme « attention » sur une feuille de papier de riz. Eka l'a délicatement pliée et rangée dans sa besace. Maintenant direction camion, puis squat ! Il y a un concert ce soir pour fêter leur départ. Quatre camions bien remplis. Ils seront

sept dans celui de Rastovich. Mauve et Stone seront de la partie, avec Shin et lui. Alors ils vont jouer tous ensemble ce soir...

Les petits agités qui en ont envie se succèdent sur l'estrade de la cave. Purple Muddle joue son Aube Pourpre, le Comité Invisible s'acharne sur une reprise des Bérus, *Les Bûcherons marchent sur la forêt/ les Bûcherons sont de plus en plus laids/ avec leur barbe longue de quatre mètres/ et leur hache qui fendent les chênes!*, puis les Nuages Bleus improvisent une ethnogothique tripante, pas si éloignée des Purple Muddle, Shin au violon alto et à la cithare, Eka parcourant sa dokal-basse, Mauve enceinte jusqu'aux dents s'escrimant-bandonéon, Stone impérieux aux percus en compagnie de Rasta, et tous ces autres qui s'en mêlent, cloches, tambours, cymbales takatak. Ça joue, ça frappe, ça se hasarde, ça spéculé, ça reprend *stars in my eyes, stars in my face* des Cocteau Twins, des sons Bauhaus, des mots de Tagore, Han Shan, Kabir... Tous en mouvement sur l'estrade, au bas de l'estrade, partout autour, unifiés dans les vibrations orageuses, dans les ondes sombres. C'est trop juste, trop pur, se dit Shin incrédule et émerveillée, les voir habités comme ils sont, à leur place... Tout est à sa place...

Liiisten... Écoutez le son de vos poitrines qui s'entrechoquent lorsque vous vous retrouvez, *stars in your eyes, stars in your face*. Les deux corps s'attirent violemment comme pour se fondre l'un dans l'autre, une fois pour toutes... Et si Shin voit apparaître le noir rocher de la prophétie dans l'océan de la conscience, elle prend grand soin de le contourner, de revenir à ce qui prend place dans son perchoir...

Et si, et si vous étiez déjà ensemble. Et si, et si vous n'aviez jamais été séparés ?

Eka dépose une perle d'eau sur un téton de Shin, une perle d'eau sur un autre téton, mamelle, nombril, plus bas dans les effluves, le petit bouton magique. Ma-gique...

« Comment se battre et rester libre, agir et rester libre, être amoureux et rester libre ? Voir et ne rien attendre ! En dernier lieu, il n'y a que la

Conscience, *Petit Scarabée*, que la Conscience... »

Et Eka laisse ainsi passer le noir rocher d'un désir de pureté, le noir rocher du désir de celui qui veut être sans désir. Le rocher noir qui brise l'élan... La Vie...

Shin a décidé de mener la danse et Eka s'abandonne. Mais... Shin... Shin sensée préserver sa substance, son énergie, à la veille d'une bataille... Shin le retient sous elle, l'emmène loin, loin en elle... jusqu'au bout... Rouleboule sur le dos, Eka au-dessus d'elle, maintenu en elle par la force de ses jambes, longues et blanches... Elle s'abreuve *des étoiles dans ses yeux, des étoiles sur son visage*...

C'est le printemps...

*S'il est merveilleux de faire pousser
Des lotus dans le feu,
Il est plus merveilleux encore de rester
Présent au cœur même du plaisir.
(Sutra de Vimalakirti)*



Mâchoire serrée et yeux fiévreux, Rastovich tourne la clef de contact avec nervosité. Depuis le temps qu'il attend ce moment. Quatre cents kilomètres le séparent de l'affrontement auquel il se prépare depuis des mois. Le moteur ronchonne un peu mais son camion finit tout de même par s'ébranler vers la Montagne. Quatre heures du mat'. Mauve, Stone, Shin et Eka s'entremêlent sur le matelas de Rastovich dans l'espoir de terminer convenablement leur nuit. Quatre heures du mat'. Il s'agit de déjouer les contrôles policiers qui surveillent les mouvements autour de Paris. Impossible pour le petit convoi d'emprunter les grands axes routiers qui les mèneraient confortablement et rapidement en dehors de l'agglomération. Le filtrage y est trop systématique. Tout comme sur les autoroutes. Alors les quatre camions se faufilent dans les méandres labyrinthiques de la banlieue. Et puis quatre heures, c'est pas une heure pour une personne normalement constituée. Ça veut rien dire quatre heures. C'est dodo, quatre heures. Ils ont fait courir le bruit qu'ils ne partiraient qu'au petit matin, vers sept heures. Seuls les militantEs comblant les quatre véhicules ont été tenus dans le secret. Et c'est enveloppés dans la longue redingote spectrale du secret qu'ils traversent sans encombre les cerceaux de béton, de pierres et d'acier qui enserrant Paris.

Lorsqu'une mer rougeoyante se répand à travers le ciel du petit matin, le quatuor endormi émerge peu à peu, s'ébroue de son enchevêtrement pour voir l'urbanité grise de la capitale en finir de s'effiloche devant leurs yeux. Ils atteignent bientôt les étendues semi-arides où poussaient jadis les céréales de la nation. À force d'être trop pressurisés, retournés, traités-pétrochimiques et tout et tout, les sols se sont mis à suffoquer. Sols ultra-compacts, sans vers de terre ni micro-organismes pour les faire respirer, sans apport organique suffisant pour renouveler leurs forces... Terres exsangues que quelques coopératives éparses tentent de réhabiliter en plantant des arbres et en les nourrissant des déchets végétaux des

villes, comme un bébé au biberon. Les quatre têtes à hauteur des vitres de l'arrière du camion regardent défilier le saisissant spectacle où des touffes sporadiques se battent en duel dans la poussière.

« Quel gâchis, laisse échapper Mauve en soupirant.

- Ce que je me demande c'est ce que vont faire les industriels une fois que leurs terres auront été ranimées. Ils se sont investis à fond dans la culture hors-sol, mais avec le pétrole et tout le reste, les coûts sont énormes, et ça m'étonnerait qu'ils acceptent de laisser leurs terres aux coopératives si elles se remettent à produire... », poursuit Stone.

- Inutile de te dire qu'on sera nombreux à pas les laisser remettre leurs pattes sur la campagne... Et d'ici là, il peut se passer beaucoup de choses... », conclut Shin énigmatiquement.

Eka, Mauve et Stone la regarde comme la détentrice de quelques mystérieux oracles. C'est de toute façon ainsi que la regarde une bonne partie des habitants de L'Hôpital Désincarné. Shin, détentrice privilégiée des mystères bâuls et chamaniques. Elle n'a de cesse de tenter d'échapper à cette image en se portant régulièrement volontaire pour les tâches les plus ingrates de la communauté, genre tri des déchets et toilettes sèches. Mais cela ne fait qu'alimenter son aura. Et énerver les « durs à cuire ».

Essayant d'économiser le carburant, les camions roulent à 70 à l'heure sur des petites routes de campagnes. Entre deux chansons et braillages militants lancés par Rastovich et ses compagnons du siège avant, ça bulle à l'arrière, ça refait le monde, ça improvise un peu de musique... Ça dort. Stone à cheveux orange dans les bras de Mauve à cheveux bordeaux. Eka à cheveux noirs côte à côte avec Shin à cheveux roses.

« Au fait, t'as pensé quoi de Schnock lorsque tu lui as fait un soin l'autre jour, lui demande Eka.

- J'ai vu une montagne puissante mais abîmée. La montagne était pleine de grottes remplies de choses à la fois fantasques et mystérieuses, belles et simples, tandis que quelques-unes étaient assez répugnantes avec des parois comme recouvertes d'une couche de goudron visqueuse. J'ai tenté de vider celles-là, de les

nettoyer, mais à chaque fois c'est comme si la pâte toxique suintait, remontait à la surface. Pfff, c'était épuisant...

- Oh. Tu penses que c'était sa maladie ?

- C'est possible... En tout cas j'ai rien pu faire... Ça m'a troublée cette montagne. Et j'étais tellement triste à la fin...

- Ah ouais... Pourquoi ?

- Je sais pas... La prophétie entre autre...

- Oh... T'as vu Dipika à ce propos ? (Eka sent qu'il s'est passé quelque chose l'autre jour. S'étonne que Shin ne lui ai rien dit.)

- Ouais...

- Et alors ?

- Alors j'ai décidé de renoncer à être la réincarnation de la fameuse poétesse du Sikkhim Tenzin Gyalmo et de suivre mon propre chemin... De poursuivre mon chemin de poétesse punk à deux balles. (Le regard de Shin s'élançait et se perd dans le paysage.)

- Oh... Et... ça va ?...

- Ben le ciel ne m'est pas tombé sur la tête pour l'instant. J'avance pas à pas, et on verra... (Shin regarde Eka dans les yeux.)

- Je te trouve étrangement paisible... Mais j'ai l'impression du calme précédant une tempête.

- Eka, je sais pas comment dire, mais je continue à faire ce que j'ai toujours fait. Mon esprit n'a pas changé... J'ai pas l'impression de trahir qui que ce soit, ou quoi que ce soit... Tu vois ? Pour le reste on verra... On verra... »

Shin se colle à Eka front contre front et caresse ses mèches de cheveux. Et Eka caresse les mèches de Shin.

« Ouais... Je pense que tout va très bien se passer Shin... »

L'après-midi touche à sa fin lorsque le convoi atteint un corps de ferme perdu dans la cambrousse auvergnate. Il a parfois fallu jouer à cache-cache avec un hélicoptère qui fouinait sur l'azur, chercher précipitamment le couvert des arbres. La cour dans laquelle ils pénètrent fourmille d'activité et ils sont dirigés militairement vers un hangar qui abrite déjà bon nombre de véhicules. Il s'agit de ne pas les laisser à portée d'yeux jumelés et indiscrets. Une foule chamarrée suintant la révolte s'active autour des camions et des bâtiments où la plupart des pièces ont été transformées en dortoir. Montagnes de légumes à éplucher, vieux matelas pouilleux et couvertures crasseuses à transbahuter, ça ressemble à un Bollywood de série Z sur la guerre du Vietnam.

Deux jeunes filles aux crêtes guerrières s'amènent au-devant des nouveaux arrivants.

« Vous venez d'où ? »

- Hôpital-Désincarné-*squat*, Paname la panade !

- Ah, la fille aux cheveux roses. Je crois qu'on s'est déjà croisées, dit l'une d'elle à Shin.

- Exact. » Et elles se serrent bien fort l'une l'autre.

« 'Y a pas mal de matelas un peu partout et sinon 'y a les foins et la paille de c'te grange. C'est là qu'on va faire l'AG dans une petite demi-heure, fait l'autre en pointant du doigt une imposante construction en bois et toiture de tôle fermée par de lourdes bâches graphées. Enfin, posez-vous là où vous pouvez. Amour, Anarchie, Autogestion... »

Après quelques échanges de regards et de moues expressives, la petite troupe décide d'aller s'affaler direct dans la paille en attendant l'AG.

« Nous sommes à quatre kilomètres de la ZAP, des premières maisons et cabanes menacées. Comme vous pouvez l'imaginer, le périmètre est déjà plus ou moins bouclé, quadrillé par les forces

capitalo-répressives. Il y a une trentaine d'opposants sur un site barricadé et une cinquantaine sur un autre. Et des petits groupes de guérilla autonomes par-ci par-là, dans les arbres ou ailleurs. Inutile de vous dire qu'on ne peut pas se ramener là-bas la bouche en cœur avec nos dégaines, nos masques à gaz et tout le bastringue. Si on veut grossir les rangs des copains-copines il va falloir traverser la gadoue, les champs et les bois en espérant ne pas se faire choper. Enfin, on va faire c'qu'y faut pour pas se faire choper. On a plusieurs chemins possibles. Si vous êtes d'accord, on propose qu'un groupe de trois bons voyageurs nous trouve le meilleur chemin et le meilleur horaire pour passer les lignes. (Des mains se lèvent en masse et s'ébrouent silencieusement dans l'air en signe d'approbation.) On passera en un seul gros bloc, et si on tombe sur une patrouille, ça m'étonnerait qu'ils osent intervenir contre plus de cinquante militantEs déterminéEs... Sinon, ceux qui préfèrent harceler la répression en groupes autonomes, libre à eux de s'organiser à leur convenance. »

Le petit barbu trapu à dreadlocks ayant fini d'haranguer ses auditeurs, il opère un petit saut inattendu et dervichesque qui soulève sa jupe maculée de boue, l'accompagnant d'un *ya basta !* puissant. Puis, très posément, il demande si parmi les guerrierEs assembléEs présentement, se trouvent trois voyageurs particulièrement reconnus pour la pertinence de leurs visions. De nombreux yeux parisiens se tournent vers Shin et, poussée par ses compagnons, elle rejoint le barbu en même temps que deux autres militantes.

La foule se disperse et nombreux sont ceux qui réapparaissent un tambour ou un hochet à la main. Eka se pose dans un coin et s'assoit en zazen, bien décidé à soutenir et accompagner la divination à sa manière. « Les voyageurs ne feront leur compte-rendu qu'à nos guides ! Allez, hophophop, c'est parti ! », crie le barbu en claquant dans ses mains. Le même procédé que dans la cave de l'Hôpital se met en Branle. Tambours. Tomtomtom !

Quand vient le tour de Shin, elle a à peine le temps de fermer les yeux qu'en une aspiration, zouf, elle se retrouve sur le dos de la chouette-Dame-Blanche, ses mains enfoncées dans le duvet du

cou. Un bocage nocturne comme éclairé par une lune souterraine se dessine sous elle. Elle a la présence d'esprit de regarder son poignet où se forme sous ses yeux une montre nébuleuse : 2h45, semble-t-elle indiquer. Tomtomtom !, le rythme frapadingue des tambours la guide, et puis, et puis, cette présence, cette force d'outre monde, celle-là même qu'elle a senti lors de sa divination parisienne sur les disparitions. Elle lève les yeux et voit le profil noir d'une montagne se détachant sombrement sur la nuit, deux yeux transparents la regardant, veillant sur elle. Elle pense à Schnock, son ressenti lors du soin qu'elle lui a prodigué la semaine précédente. Elle s'émeut un instant mais parvient à revenir à l'objet de son périple chamanique. Alors le voyage se déroule avec une étrange facilité et le chemin à suivre lui apparaît clairement, comme un tracé vert et phosphorescent traversant le paysage. C'est ça ! Survolant La Cagette, le terrain barricadé qu'ils sont sensés rejoindre pendant la nuit, elle se sent cependant bousculée par un vertige, une nausée. En bas, sous elle, les opposants sont disposés comme des petits soldats en plastique, des jouets, et ça ricane fort autour d'elle, des bouches tordues dans la pénombre. Ça ricane fort fort fort, des rires gras de flics et politiciens, d'entrepreneurs entreprenants, bouches tordues dans la pénombre... Shin ouvre les yeux...

«Vous êtes vraiment à fond dans le regard intérieur, à l'Hôpital Désincarné. », susurre l'une des filles à crête en plissant les yeux. Elle est blottie dans les bras de sa copine, crêtée elle aussi, et sa voix est pratiquement recouverte par le crépitement des flammes d'un bûcher improvisé à proximité de la ferme, à la lisière d'un bois. Une fois les voyages menés à leur terme, le soleil a décliné rapidement et la fraîcheur a envahi la campagne. Les flammes projettent une luminosité dansante et orangée sur les troncs et les ramures des arbres.

Shin relève la tête et les regarde un instant.

«Chacun fait ce qu'il veut à l'Hôpital, lui répond Shin assez sèchement. Autogestion, quoi!... C'est vrai qu'on est quelques-unEs à s'intéresser aux bâuls... » Shin a du mal à balayer le sentiment de culpabilité qui danse devant elle. « 'Y a pas tellement plus anar que les bâuls ou

les chamanes, point de vue pratique intérieure, continue Shin sur un ton agacé. Pas de dogmes, juste des sentiers d'expérimentation du monde... Ça plonge ses racines dans la préhistoire, avant les religions... Et puis dans un monde cynique, violent, égoïste, tout ce que tu veux, qu'y a-t-il de plus punk, de plus révolutionnaire, que l'Amour sans frontières que chantent les baûls?...

- Oui, enfin tu sais, ça peut mal tourner... Guru, tout ça...

- On parle sans arrêt d'être libre, libre, libre. Mais s'il n'y a pas de liberté intérieure... Enfin il ne s'agit même pas de ça... C'est juste se connaître soi-même... Voir... Ça me semble tellement essentiel... Mais je suis d'accord il faut rester vigilants... Et à la fin, que chacunE fasse comme ilLE veut... »

Les deux filles acquiescent en un hochement de tête dubitatif.

« Un jour, deux moines zen s'arrêtent devant un drapeau qui ondoie dans le vent, commence à raconter Eka, comme pour briser le silence inconfortable qui plane maintenant au-dessus des flammes. L'un d'eux dit *Tiens, le drapeau bouge*. Alors son pote lui dit : *C'est pas le drapeau, c'est le vent qui bouge*. Et ils commencent à s'engueuler *drapeau ! vent ! drapeau ! vent ! drapeau ! vent !*, genre ils vont se foutre sur la gueule... Sur ces entrefaites la nonne Myôshin se pointe et dit : *Ce n'est ni le drapeau ni le vent. C'est votre esprit qui bouge*. »

Tout le petit monde assemblé autour du feu, Rastovich en tête, jette à Eka un regard rond « C'est quoi le rapport ? » Et tous s'esclaffent à l'unisson. Un éclat de rire qui finit par se perdre dans la nuit et les feuillages, chacun emportant cette petite énigme avec lui.

Mauve et quelques autres distribuent des couvertures de survie. Les opposants en vadrouille dans la campagne devront s'en recouvrir vivement à l'approche d'un hélicoptère et de son œil infrarouge. Elle embrasse Stone et ses amiEs. Elle va attendre leur retour à la ferme. 2h45, La colonne hirsute mais déterminée s'ébranle et prend la direction du petit bois.

Ça fait un bout de temps qu'Eka et ses compagnons parisiens n'ont pas mis les pieds en dehors des environnements maladivement planifiés par les humains. On s'imagine qu'on connaît, qu'on a tout vu, mais lorsque la nuit est tombée lourdement sur la terre et que

les constellations et leurs cortèges de mythes entament leur lente traversée du ciel, que l'on pousse son corps vers la silhouette déchirée d'une futaie et qu'on s'enfonce dans ses ténèbres, son silence, alors tout est neuf, tout est neuf à nouveau. Pénétrer le corps sauvage, la caverne aux secrets. Pousser la porte du grenier. Nouveauté fidèle, omniprésente... L'enfant découvrant le monde. L'instant suspendu, vécu pleinement, sens aux aguets, plus de sujet, plus d'objet. Eka regarde la forêt, la forêt regarde Eka. La petite troupe d'anarchistes entre dans la transe, s'enfonce dans la jungle.

Eka évolue sur le petit chemin qui s'offre à ses sens au fur et à mesure qu'il avance, discernant les fesses de son prédécesseur qui valsent devant lui mêlées aux ombres bizarres, tordues, torturées, aux mille lueurs des myriades de feuilles des arbres et des buissons. Ils avancent ainsi, en file indienne, prenant une branche cinglante dans la tronche par-ci, trébuchant sur d'étonnantes racines par-là, dérapant sur la terre humide.

L'excitation et la joie initiale laisse peu à peu place au silence, à une concentration plus soutenue. L'invisible se fait plus pressant. Passée une certaine heure, les arbres commencent à parler un autre langage, leur présence se fait plus forte. Présence sombre, profonde, puits sans fond prêt à prendre le destin des hommes en main. Qui est-on pour penser pouvoir braver la forêt dans son manteau nocturne ? C'est vrai, c'est pas grand-chose un être humain dans une forêt la nuit. On ressent plus directement la possibilité têtue de la mort. Elle est peut-être là, au coin du buisson, tapie, à nous attendre. On se sent fragiles comme ces branches et ces feuilles qui craquent et crissent sèchement sous les pas. « La forêt, c'est le diable ! » Qui aurait pu penser que cette diatribe moyenâgeuse résonnerait encore un peu dans ces jeunes cœurs... Parfois la longue colonne débouche sur un bout de route et sent soudainement cette surface dure et granuleuse, synthétique, surprendre leurs pieds, avant qu'ils ne regagnent la mollesse des herbes d'un fossé, puis de la forêt.

Plusieurs pauses sont nécessaires sur le chemin qui les mène aux Cagettes. Lorsqu'ils s'assoient sur un bord de chemin ou dans une clairière, rires, quolibets et échanges d'impressions fusent dans

le noir.

« Ça doit coûter un max de fermer ce périmètre. Rien que l'hélico et son carburant...

- On n'est pas sûr de pouvoir empêcher leur bétonnage, mais on est bien décidé à leur faire perdre un maximum de fric et d'énergie! Peut-être qu'ils s'essouffleront...», lui répond une voix non identifiée.

À chaque fois, la marche reprend avant que les corps ne s'engourdissent. Les chaussures de randonnée éclaboussées de boue se remettent à marteler la terre, reprennent leur rythme lent, lourd, intense. D'où viennent ces musiques aux profondes vibrations qui font danser les tribus de par le monde ? Le progrès a voulu en finir avec l'humain primitif, primordial, et il y est presque parvenu en détruisant, contrôlant et forgeant les environnements. Et voilà ce primitif qui ressurgit furtivement au détour d'un bois oublié, d'une poubelle, d'un terrain vague, d'une enceinte de *sound system*. Shin, Eka et les autres comprennent. Ils le savaient déjà. Ils sentent les arbres, les cailloux, les oiseaux, les renards, les tritons crêtés accompagnant leurs pas...

Il est plus de quatre heures lorsque les avaleurs de nuit déboulent sur un sentier caillouteux, puis un autre, jusqu'à une ferme bocagère aux accès fermés par un entremêlement de ferrailles à la hauteur inquiétante, matériaux divers, empilés, empilés, sur des pneus, des meubles. Un type les interpelle depuis son hamac pendouillant dans ce méli-mélo.

« C'est qui ?

- C'est nous !

- Ha ha ha... Très drôle bande de capitalo-bouseux ! »

Le gars se redresse plus franchement et sous les nouvelles pressions qu'il impose à son hamac, le voilà qui tourneboule bing bang boum, dans la ferraille, bling !...

« Meeerde !... Bon, il doit rester quelques places dans le dortoir au-dessus du garde-manger, dans la maison, après les caravanes, tout ça. Sinon c'est « belle étoile » dans la paille ou le hamac, démerdez-vous, et bonne nuit ! »

Dans le grenier, les stries lumineuses des lampes torches virevoltent dans le noir. Sous ces lumières, des corps se meuvent et ondulent sur les matelas défraîchis couvrant toute la surface du grenier. Shin, Eka, Stone, Rasta, les crêteuses guerrières, tout ce petit monde se compresse comme il peut pour une fin de nuit des plus sommaires. Les promesses des journées mouvementées à venir...



Les parisiens se réveillent dans le branle-bas de combat général. Parcourant la ferme en quête du petit déjeuner, ils décèlent au-delà des voix pâteuses et des visages fatigués une tension expectative qui abreuve la matinée d'énergie. Yeux plissés, mouvements saccadés des corps, paroles fébriles lâchées dans la cuisine délabrée, au milieu des chants des bouilloires à thé, à café... Il faut préciser qu'à travers la brume orangée de ce matin d'avril, les oreilles des opposants perçoivent déjà les aboiements voraces des chiens policiers. Les mollets anarchistes les redoutent particulièrement et tous les trucs pour leur échapper sont échangés entre deux tartines du pain complet ZAPien. Difficiles à avaler, ces tartines, devant l'imminence du clash. La brume, l'ennemi invisible, les aboiements qui approchent. Ça aboie dans les têtes, ça aboie dans les ventres et finalement ça aboie aussi dans les bouches :

« Putain ! 'Pouvez pas cleaner vos tasses après le café ?!!

- Cleaner, cleaner. À la fin de la matinée elles seront en miette tes putains de tasses !

- C'est pas le problème. Tu salopes une tasse, tu cleanes après ! C'est ça l'anarchie... »

La première phase de la défense sera gandhienne. Des volontaires s'installent dans des hamacs sur les barricades et se ligotent avec des menottes à la ferraille. Il faudra d'abord les déloger pour accéder au bocage. Tous se sont munis de masques à gaz, histoire de ne pas avoir à détaier dès la première grenade lancée. À l'abri des barricades, le gros des opposants auscultera la disposition d'esprit des forces de l'ordre. À priori il s'agit de résistance non-violente et des brigades festives multicolores se sont composés et détonent parmi les treillis et les accoutrements noirs du Black Block. Aussi, il y a à portée de main de longues tiges de bambous de trois à quatre mètres prêtes à hérissier la barricade et les buissons pour empêcher les incursions policières. Et puis il y a tous ces commandos disséminés dans les talus et les forêts qui tenteront d'approcher les

machines, bulldozers, pelleteuses, dans le but de les saboter et altérer durablement leur pouvoir de nuisance. Accompagnant l'attente, tel le moustique exaspérant l'aspirant au sommeil, un hélicoptère tournoie avec insistance autour de la ferme. Les repréailles ne se font pas attendre et des fumigènes roses sont allumés pour épaissir la brume et l'empêcher d'en savoir trop.

Rastovich ramène son crâne rasé, sa salopette militaire, sa veste en cuir, sa mine concentrée, auprès d'Eka. Un masque à gaz est attaché à son cou et le petit corbeau en céramique de l'Hôpital Désincarné pendule impudemment en dessous, sur sa clé, comme sur une balançoire, insouciant aux dangers qui fusent dans l'air.

« Eka... Tu... Tu t'occupes de mon chien s'il m'arrive quoi que ce soit... D'accord ?

- Bien sûr... Mais... c'est bon... Tranquille Rasta... » Le plexus d'Eka se contracte en percevant la tempête bouillonnant dans son regard. Eka repousse l'inquiétude, focalise son attention sur la situation qui mijote sous ses yeux.

Les aboiements sont à portée de pupilles maintenant et, alors que la brume commence à se dissiper sous le soleil du matin, de sombres silhouettes robocopiques, casqués-protections-matraques-boucliers, commencent à apparaître, avançant prudemment sur le sentier, jusqu'à s'immobiliser à quelques mètres de la barricade et du bocage. À peine les mises en garde et sommations réglementaires sont-elles bafouillées inintelligiblement dans un mégaphone qu'une pluie de grenades lacrymos s'abat sur la zone de résistance. Voilà donc un avant-goût des dispositions de la meute bleue. Les opposants mal protégés par leur foulard et leurs lunettes de natation foireuses se contorsionnent déjà à la recherche d'un peu de Maalox à asperger sur leur visage et dans leurs yeux brûlés. Heureusement, la majorité jouit de la protection de ses masques à gaz. Ils sont parvenus à les enfler précipitamment aux premières grenades. Alors ils se tiennent immobiles, comme un mur de silence et de fierté, de force immuable, attendant la suite des événements. Mais les cailloux frétilent dans quelques poches et certains ont déjà

commencé à répondre aux gaz par quelques jets d'œufs colorés ou pourris, qui éclatent multicolores ou pestilentiels sur les lignes d'uniformes.

La meute bleue avance, avance. De ses rangs psychédélisés par les œufs colorés, s'échappe un commando matrak-tazer-scie-circulaire totalement déterminé. Objectif : atteindre les ligotés-ferrailles des hamacs. Les déloger. Laisser le champ libre au bulldozer. L'ascension de la structure s'avère périlleuse, et l'apparition des longues tiges de bambous sensées repousser le commando appelle un tir nourri de Flashball depuis le haut du bulldozer qui se fraye un chemin dans la flicaille. Les porteurs de tiges de bambou sont vite dégomés *barbarie-style*. Flashball à même la tête, tirs tendus grenades-lacrymo, bombes assourdissantes explosant ici et là, s'incrutant dans les chairs récalcitrantes. C'est violent, très violent. Les masques tombent et les dispositions de la meute apparaissent au grand jour : un « pas de quartier » scrupuleusement orchestré ! Les ligotés-ferraille des hamacs ont à peine le temps de flipper et de contempler la souffrance à venir que leur corps se révoltent déjà sous l'électrochoc des Tazer. Les scies circulaires découpent méthodiquement les menottes, façon garçons bouchers, dérapant un poil par-ci, coupant un petit morceau de bras par-là, de main, de doigt, quelques nerfs et os, de la chair. Oooh ouaaais. Ça hurle-Tazer, soubresauts des hamacs ! Les non-violents sont descendus à terre, traînés, tabassés, sous les yeux de leurs compagnons, abasourdis par le choc de l'assaut. Alors la colère gronde, gronde, explose ! Les clowns vont se rhabiller, Gandhi est oublié ! La non-violence, ça fonctionne lorsqu'on est en position de force, qu'on pourrait écraser son ennemi mais qu'on ne le fait pas, quand on est, comme en Inde, cinq cents millions contre quelques centaines de milliers. La colère explose, Gandhi est oublié ! Et un déluge de cailloux, pavés, déchets métalliques volent par-dessus la barricade, les arbres du bocage, jusque sur les uniformes, les boucliers, casques, protections, le bulldozer. Quelques policiers vacillent, reculent, se tenant une partie du corps. D'autres hésitent, assaillis par mille pensées. Des pensées pour leur femme, leurs enfants, leur papa, leur maman, la racaille, maintenir l'ordre, le devoir de frapper, la paye, le congé à venir, les

crédits à honorer. Certains hésitent, reculent, s'effondrent, certes, mais le bulldozer avance inexorablement et défonce la barricade qui s'affaisse comme un soufflé sous une fourchette affamée. Crac bing bam !, la voie est ouverte ! Le bulldozer recule et gagne le couvert du chemin.

C'est l'instant décisif. Eka reconnaît Rastovich, s'avançant solennellement vers les reliquats de barricade un couvercle de poubelle et une barre de fer dans les mains, dressé chevaleresque face aux lignes bleues qui apparaissent dans l'ouverture. Ça court un peu dans tous les sens derrière lui, avec des lignes anarchistes qui tentent de s'organiser avant le clash. Eka cherche Shin. Il l'aperçoit de loin, à travers les fumigènes et les gaz balayés par la brise, son corps tendu à l'angle d'une caravane, zyeutant furieusement Rastovich. Rasta, Shin... Eka reporte son attention sur son ami gesticulant devant les boucliers transparents qui avancent vers lui. Kendo-kung fu, Rasta exécute frénétiquement ses katas préférés. Pas le temps de finir. Un tir de Flash Ball percute son masque à gaz et Rastovich titube dans les fumées. Déjà trois flics sont sur lui et le tazent, le tabassent, comme pour les ligotés-ferraille, sans ménagement ! Son masque est arraché, son visage aspergé de gaz ! Eka, mains nues, interloqué, voit son ami aspiré par la meute, emporté vers quelques arrières inhospitaliers. L'œil de zazen, l'œil éveillé, mon pote emporté !... Eka saisit une tige de bambou, hurle dans son masque à gaz, rameute en un nuage de gestes éloquents d'autres porteurs de bambous afin de former une barrière. Entrecroiser les bambous !, que l'assaut des matraqueurs assermentés s'emmêle et s'entremêle, s'emmerde dans les bambous enchevêtrés. Quel plan diabolique ! D'une autre main ils tiendront des couvercles de poubelles pour se protéger des Flashballs. Le premier assaut des bleus est surpris par la résistance des acharnés. Frein des bambous, jets de briques, les forces de l'ordre reculent. Mais déjà la résistance panique, appréhendant la suite des événements. Tirs de grenades tendus, les lacrymos, les assourdissantes explosantes, celles qui éclatent et s'incrument dans les chairs, les opposants abandonnent leurs bambous, cherchent la protection d'une caravane, d'une cabane, d'un arbre, d'un arbuste, d'un bout de ferme, que sais-je, c'est la débandade.

Eka, calmons-nous, Montagne !, « Je n'étais pas disposé à frapper.» Eka s'immobilise. Il inspire, il expire dans l'espace confiné, embué de son masque. Inspire, expire. Proximité claustrophobique de la respiration. Montagne. Inspirer... Expirer... Le souffle... Les yeux d'Eka tombent. C'est tel en un songe éthéré qu'il voit les troupes bleu-marines se ruer dans le bocage, les matraques aux poings. Ici et là les anarchistes résistent et répondent aux coups. Eka décide de traverser le champ de bataille à la recherche de Shin. Il avance, circule, flottant entre les affrontements, s'étonne du manque de professionnalisme des policiers qui frappent sans discernement, basés sur des appuis précaires complètement indignes d'un samouraï. Il voit leurs gueules tordues, perdues, emportées par le devoir, les préjugés, les ordres : une subversion à écraser... Il voit les mêmes faciès exultant sur le visage de ses compagnons, submergés par les émotions, le dépit, l'incompréhension, la colère.

Eka circule dans la bataille, avançant posément vers l'endroit où était Shin un peu plus tôt, observant les combattants, évaluant invisible, dimension parallèle, tout le monde l'évite. Le monde danse devant ses yeux. Causes et effets, mouvement perpétuel, insatiable, nuages dansant dans le ciel, lui-même !, tout est nuage ! Et, soutenant ce décor fugace, l'immobilité omniprésente, sous-jacente de l'Instant... Eka traverse le champ de bataille, intouchable, intouché, finit par retrouver Shin derrière la ferme, se tenant une cuisse ensanglantée. Le voile pastel qui recouvrait sa vision tombe soudainement et la blessure bondit rouge rouge rouge à ses prunelles. Tous les deux ôtent leur masque.

« Shin, qu'est-ce qui s'est passé ?!

- Une de leurs saloperies de bombes assourdissantes. Paf, un éclat dans la jambe ! Mais ça va c'est pas profond... Je pensais pas que ce serait comme ça, mais ça faisait partie des risques... Et finalement, voilà, c'est comme ça... Et toi ?

- Moi ça va, ça va. Un coup de matraque sur la main lorsque je tenais les bambous, c'est tout... Mais Rastovich... T'as vu ? Ils en ont défoncé et embarqué une dizaine comme ça...

- Oui Eka. Je tiens pas du tout à me faire coffrer... De toute façon,

regarde ça... On bataille contre des toutous du pouvoir suréquipés, et pendant ce temps, les sinistres rient en coulisse...

- Je sais Shin. Mais fallait qu'on dise non...

- On est là pour dire non, mais ça sert absolument à rien ce putain de sang... Y'a pas un journaliste pour relayer l'info... J'comprends pas... Ce qu'ils foutent... Matraques Tazer lacrymos, les flics se lâchent, c'est le délire... Enfin, on a dit non, fallait le faire, c'est bien, mais là ça sert plus à rien. 'Faut trouver un autre moyen... Eka, 'faut contourner les chiens de garde... Cassons-nous d'ici vite fait, et ce soir on ira parler avec les conducteurs des machines. »

Eka admire Shin, la fille aux cheveux roses. En cet instant, il est prêt à tout, à crever pour elle, et lorsqu'une gueule tordue se pointe une matraque à la main au coin de la ferme, c'est tout naturellement qu'il déploie une main taichiesque jusqu'à son cou, brisant net l'élan du bastonneur mal inspiré, qui tombe en arrière gargouillant, et préfère s'éclipser à quatre patte derrière l'angle du mur.

« Allez hop, on s'en va. » Eka hisse Shin sur son dos, s'engouffre dans une béance dans les buissons à la suite d'autres anarchistes en déroute. À priori les bleus ne pourront manœuvrer dans les broussailles et les bois avec tout leur attirail. Et puis le plan initial stipulait que chacun s'en retourne à la ferme d'où il était parti.

« Stone ?, demande Eka à Shin en soufflant sous son poids.

- Il a reçu un vilain Flashball dans les côtes. Je l'ai vu partir plié en deux avant que tu me retrouves. Ça va, chérichéri ?

- T'es fine mais bien musclée chériechérie.

- On essaye de faire quelques centaines de mètres comme ça et alors je marcherai et tu me soutiendras... Ah, si seulement c'était toi qui voyageais sur mon dos... Chérichéri... »

Un vent nordique souffle sur la forêt et balaye la nuit. Il lave les cimes des arbres noirs, les herbes bleues, les nuages, les yeux de la lune. Toutes les immondices de la journée sont balayées... Le vent s'engouffre dans la cour de la ferme, se fraye un chemin jusqu'à la porte de la grange et observe deux corps étendus sur un monticule de paille, baignés par une lumière dorée.

« Tu penses qu'ils vont se mettre en grève ?

- Je pense qu'ils vont effectivement se mettre en grève quelques jours, pour la forme... Et pourquoi pas un poil de sabotages discrets, quitte à nous les mettre sur le dos... Deux ou trois me l'ont suggéré en aparté...»

Shin et Eka sont bien, enfoncés dans la paille de la grange. Eka masse Shin, son corps fatigué et meurtri. La nuit est tombée, la ferme est plongée dans le silence, de nombreux anarchistes ont quitté les lieux très rapidement après la matinée d'émeute champêtre, dans l'espoir d'éviter les représailles. Mais les autorités ont repris les terrains occupés et, satisfaites, elles semblent avoir lâché l'affaire... C'était sans compter sur l'acharnement de Shin et d'une poignée de militantEs qui sont allés à la rencontre des travailleurs dans leurs locaux.

« Avoir un boulot est si rare ces temps-ci qu'on ne peut leur demander tellement plus qu'un retrait momentané, un « non » symbolique...

- Pourtant je t'ai trouvée éloquente... Certains voulaient nous mettre sur la gueule, nous traitaient d'égoïstes... T'es parvenu à leur parler... Comment faire, si on n'arrive pas à se retrouver, pour construire des alternatives ?...

- Il faut être patient Eka... Et puis que chacunE fasse comme ille veut de toute façon...

- Agir sans s'attacher au fruit de l'action...

- Mmmh, bien dit. C'est ça petit Krishna...

- Enlève ton t-shirt, Shin. »

Le tissu de coton glisse sur la peau de Shin, son épiderme bariolé.

Elle replonge dans la paille, plaçant ses avant-bras sous son front, et offre le mandala de son dos aux mains d'Eka. De son côté, il tire sur les jeans de Shin. Un bandage piqué de sang, jarretière des plus révolutionnaire, apparaît autour de sa cuisse. Eka presse les muscles noués de part et d'autre de la colonne vertébrale avec ses pouces, en usant du poids de son corps, sans forcer. Ses pressions se transforment rapidement en caresse et, une fois n'est pas coutume, il se laisse absorber par la contemplation des triangles, rouges, blancs, qui s'entrecroisent et se chevauchent au centre de son dos. Interpénétration des contraires, non-deux... De nouveau Eka se laisse surprendre, s'esbaudit à la vue du tangkha épousant si parfaitement les courbes et les aspérités de l'anatomie de Shin. Omoplates, épine dorsale, le creux des reins, jusqu'au rebondi des fesses, on pourrait croire qu'il est apparu naturellement sur ce corps, comme un grain de beauté judicieusement placé. Le mandala ondule et vibre sous les mains d'Eka. Le cercle, le centre, les triangles imbriqués tourbillonnent, l'appellent, l'aspirent. Sa vision se brouille, Eka disjoncte.

Eka voit des croix entremêlées, blanches, grises sur un fond noir. Des dizaines. Il s'enfonce-cent-à-l'heure dans ce mélomélo, parois, murs de béton, gris, une cave humide, partiellement inondée. Shin gît dans l'eau stagnante et glacée, ensanglantée. Eka la retourne et son visage tuméfié blesse son regard. Il la reconnaît à peine, si ce n'est par ses mèches de cheveux roses qui s'effilochent lamentablement à l'arrière de sa tête. Il tente de la ranimer, serre sa mollesse froide et pantelante dans ses bras. Une chouette surgit du néant, les emporte. Route, forêt, des collines érodées qui apparaissent sur un horizon cristallin. L'océan qui s'écrase écume et vagues aux pieds des collines... Le dos de Shin. Son mandala qui ondule et vibre.

« Hé Eka, pourquoi t'arrêtes-tu en si bon chemin ?

- E... Excuse-moi... Il vient de m'arriver un drôle de truc, là... (Shin se redresse.)

- Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

- Je suis parti dans un trip, un voyage. Avec ton tatouage... Un

présage, une vision... Une hallucination... À Paname... Il va t'arriver quelque chose Shin, il va t'arriver quelque chose... Je sais pas s'il faut que t'y retournes...

- Quoi ! Qu'est-ce que tu dis ! Tu as voyagé par le truchement de mon tatouage, mon dos ? ! »

Shin le regarde les yeux écarquillés et la bouche bée. Elle approche son visage de celui d'Eka et, comme habitée d'une soudaine révélation, elle saisit les mèches noires de sa chevelure qui pendouillent à l'arrière. Elle les ausculte avec émerveillement d'une main tandis qu'elle passe son autre main langoureusement dans ses propres mèches.

« Hé. Qu'est-ce que t'as à gagater comme ça ? ! T'as entendu, Shin ? Une vision cauchemardesque ! Toi ! Dans une cave ! Ensanglantée ! La gueule défoncée !

- Heu... Et c'est tout ?

- Une chouette s'est ramenée et nous a emporté. Loin. Vers le sud. L'océan...

- Mais Eka, tu te rends compte ? Tu viens de faire un voyage spontané...

- D'accord, mais c'est pas l'urgence là.

- Écoute, ce que tu as vu n'est pas l'avenir. Une sentence funéraire gravée dans un bloc de marbre. Ce que tu as vu n'est qu'une probabilité. Une forte probabilité, certes, mais une probabilité... Mais tu as fait ce voyage et on va s'en servir. On va retourner à Paris parce que de toute façon on doit y retourner, mais on ne sera pas la feuille d'automne à la merci du vent... Dans l'instant on peut changer le cours des choses. Dans l'instant les possibilités sont infinies... Tu sais cela n'est-ce pas ? »

Shin, Eka, Stone, Mauve et les autres sont allés prendre des nouvelles de Rastovich à l'hôpital. Ils l'ont retrouvé dans un couloir bondé, au côté de trois autres opposants, méconnaissable, boursoufflé et paralysé, les bras raidis et perfusés dans la blancheur immaculée de son lit. Il est resté dans le coma quelques jours. Puis il est mort. Pas de famille. Personne n'est allé porter plainte. Approcher la justice peut facilement se retourner contre le plaignant, et aussi ce genre

de décès n'émeut plus grand monde. Les quotidiens régionaux en font vaguement mention dans leurs colonnes insipides. Un quidam qui paradait avec une barre de fer et un masque à gaz devant une escouade de gendarmes mobiles. Il y en a toujours une poignée qui trépassé ainsi, à chaque manif, à chaque altercation. C'est entré dans les mœurs. Il fut un temps où la présence des médias, de citoyens lambda, avait tendance à tempérer les ardeurs des forces de l'ordre. Mais aujourd'hui... Tirer à balles réelles aurait pu choquer, provoquer une tempête d'émeutes, un soulèvement populaire, mais trois/quatre accidents de Flashball... C'est devenu un quota acceptable.

« Il avait la mort dans le sang, c'est comme s'il n'attendait que ça. » C'est l'épithète que Stone abandonne au vent devant les murs blancs de l'hôpital. Un hôpital vétuste de la taille d'une ville. Un relent de quart monde. La moitié des bâtiments a été laissée à l'abandon, squattée, ou pourrissant dans l'humidité de la rivière toute proche... Les parisiens rescapés embarquent dans leurs fourgons. Les deux crêteuses qui les avaient accueillis à la ferme se joignent à eux. Eka prend le volant du camion de Rastovich pour un retour sépulcral vers Paris.

« Tu sais que je vais bientôt mourir, n'est-ce pas ? kofkofkof !

- Mais de quoi vous parlez Schnock. On dirait que c'est déjà écrit dans les journaux. Je vous trouve assez en forme.

- Eka, ça fait quarante ans que je m'assois, je sais, je sens certaines choses. Et, tu ne le vois peut-être pas, mais faire simplement trois pas dans la rue me demande des efforts insurmontables. Je ne vais pas attendre d'être à bout de forces pour partir. J'ai besoin de forces pour partir. Pour garder les yeux grands ouverts...

- Mais ça ne se décide pas ce genre de choses ! Sinon c'est du suicide ! »

Eka est interloqué, sait plus quoi dire. Il s'assoit sur un *zafu* et pose ses coudes sur la table, se morfond la tête dans les mains.

« Tu veux un thé ?

- Oui. Oui. Un thé... Et pourquoi pas un petit joint de votre pâte noirâtre himalayenne...

- Haha... Tu ne perds pas le nord, kofkof.

- Justement, Shin et moi, et quelques autres du squat, on s'apprête à quitter Paris. Il y a quelque chose, un danger qui plane sur Shin. J'allais vous proposer de nous accompagner...

- Et vous comptez aller où ?...

- On va passer par quelques collectifs campagnards. On va se diriger vers le sud-ouest. Les Pyrénées. On va voir où on peut se poser... Enfin, dans la vision que j'ai eu des événements, j'ai cru comprendre que c'est la direction qu'il fallait prendre.

- J'ai une amie qui vit par là-bas. Irene. Une co-disciple d'Hosoï, le maître japonais qui nous a transmis le dharma. D'après ce que j'ai compris elle a établie un petit temple, une petite communauté dans la forêt, non loin de la mer. La connaissant, je pense qu'elle vous recevrait... Enfin, il me semble... Et, tu sais, si je pars, je crois que ce serait bien que tu te rapproches d'une personne comme elle... Pour ta propre évolution...

- Schnock, ne croyez pas que je vais abandonner la Voie si... vous partez... On a commencé à faire un petit groupe de zazen autogéré

au squat...

- Autogéré? Faudra que tu m'expliques, dit Schnock en gloussant... Je n'en attendais pas moins de toi, mais la proximité d'une « ancienne » ne te fera pas de mal, kofkofkof... Quelqu'un qui puisse te remettre en question et pointer l'illusion, l'attachement. Et de toute façon, ça vous fera un bon endroit où vous reposer un peu toi et tes amis...

- D'accord, j'irai y jeter un œil...

- Je vais essayer de la contacter, la prévenir de ton passage... Tiens, lève-toi et va chercher ma toge ocre sur l'autel, dans sa pochette. Et profite-en pour ramener le rachacha qu'on s'en roule un petit... (Eka s'exécute.) D'ailleurs tu n'auras qu'à l'emmener en partant. Mais mieux vaut ne pas en abuser plus d'une fois par mois, je pense... Tu vas prendre cette toge avec toi... Ce serait bien que tu apprennes à en coudre. Irene, est tout à fait à même de te transmettre ça. Mais, en attendant, je te passe cette toge. Prends en soin et fait zazen avec...

- Mais, Schnock, c'est sérieux cette histoire de mourir ? Enfin, vous n'avez pas peur ?

- Tu sais, je relisais une conversation entre William Burroughs et Allen Ginsberg à la veille de la mort de celui-ci. Ginsberg lui a dit « Je pensais que j'aurais peur mais en fait je suis terriblement excité ! » Tu te rends compte ? Mais c'est quelqu'un qui a eu une vie très pleine. J'ai peine à imaginer vie plus remplie... Toujours est-il que la mort c'est la vie. Il n'y a rien de personnel là-dedans. Même si cela te concerne personnellement très profondément, il ne faut pas en faire quelque chose de personnel. Simplement suivre le courant, les yeux grands ouverts, kofkof... Observer l'impermanence, comme lorsqu'on est assis... J'ai prévenu plusieurs personnes. Je les ai conviés à... mon passage... Il faudra que tu sois là, Eka. Et amène Shin... Et invite des personnes à qui tu penses que ça peut apporter quelque chose... Et qui peuvent tenir le coup... Je serai assis en zazen et je partirai... C'est un grand enseignement...

- Schnock. Je sais pas quoi dire... Je sais pas si je dois rire ou pleurer. Vous parlez de votre mort comme d'un week-end à Eurodisney... J'suis atterré...

- Cesse ces jérémiades ! Tout ce qui est né doit mourir ! Enfin,

j'aimerais vivre plus longtemps, kofkof, mais lorsque le moment vient, kofkof... Et c'est une très bonne chose car ainsi les autres peuvent continuer à vivre... Toutes les choses se transforment sans arrêt, se nourrissent les unes les autres continuellement. Il n'y a qu'un souffle, qu'une chose. Non-deux... Tu n'as pas encore résolu ce koan, on dirait, dit schnock en souriant. Mais au niveau individuel, pour la compréhension de chacun, c'est un moment important et il faut savoir le partager. C'est un grand cadeau que je fais là. Tu ne vois pas ?

- Si... Oui... Je suppose... (Eka prend sa tête à nouveau dans ses mains. Se ressaisit) Je vais y penser. »

Eka essuie une larme d'un revers de manche. Schnock pose sur son épaule une main rassurante...



Shin pousse le portail en fer forgé et ses Doc Marteen's bousculent le parterre de gravillons. Ses pas légers traversent la courette en crépitant jusqu'à la serre qui devance le pavillon. Pousse la porte vitrée, s'enfoncé dans l'allée étouffée d'exubérance végétale, passe la cuisine, pénètre dans le salon. Dipika est là, assise en tailleur sur l'un des canapés anglais qui enserrant la cheminée, jouant à la vina une rengaine minimaliste à consonances orientales. Un homme de complexion indienne, dont les longues dreadlocks blanches sont maintenues par un foulard multicolore, est assis par terre, sur quelques coussins, l'accompagnant aux tablas. Shin reste interdite à la lisière des tapis d'orient. Dipika et elle échangent leur regard. Shin s'élançe vers le canapé et les bras de Dipika qui s'entrouvrent. « Tu vois Shin, il y a des choses auxquelles on ne peut échapper. », dit-elle en serrant Shin dans ses bras.

Lorsque Shin quitte la demeure des bâuls, les nuages de l'après-midi se sont disloqués et ils offrent maintenant leurs ventres dodus à l'or d'un crépuscule printanier. Elle élève son visage vers ce ciel de luxe et inspire le monde à plein poumon. Puis elle engage ses semelles à rebondir sur l'asphalte en direction d'Alésia. Elle ne fait pas attention à la camionnette blanche mue par un moteur silencieux qui la suit à quelques mètres de distance.

« Cheveux roses, c'est bien elle...

- Je me demande si c'est une fausse rose ! », s'esclaffe la sergente Poupidon.

Lorsque la silhouette de Shin disparaît dans la bouche de métro, le lieutenant Malbaret et son acolyte, la sergente Poupidon, s'échappent par la porte latérale de la camionnette et s'envolent sur ses traces. L'oreillette de cette dernière est bien cachée par sa coupe au carré. Chevelure blonde. Vraie blonde... Le couple méphitique a déjà une idée assez précise du chemin que la fille aux cheveux roses s'apprête à parcourir. Retour probable en son bercail pouilleux. Métro... *Ze squatt*... Une autre camionnette traîne déjà là-bas. Peut-

être ne pourront-ils rien faire en ce crépuscule encore trop clair, mais leurs griffes se refermeront prochainement sur elle, c'est sûr. « Une sorcière ! », paraît-il. Une meneuse des plus surnoises qui manipule à souhait bon nombre d'activistes écervelés. La sergente Poupidon l'a vue à l'œuvre. Et elle n'est pas la seule à avoir émis sur elle des rapports accablants. La tête lui a tourné dans cette cave, sans avoir rien absorbé, et souvent en traînant dans ce squat, elle a dû lutter contre un sentiment de camaraderie, de communion même, des plus douteux. Oui, bientôt leurs griffes se refermeront sur la fille aux cheveux roses. Et puis ils finiront de disloquer la récalcitrance. Ils en finiront avec ce nid d'embrouilleurs. La France doit marcher droit si elle veut s'en sortir... France Relève-Toi n'a pas tout à fait tort, même si ces décérébrés manquent de subtilité.

Ainsi se contractent les tripes du sergent Poupidon lorsqu'ils approchent les tourniquets du métro, que Shin survole nonchalamment. Un réflexe l'enjoint à s'élaner vers elle pour lui demander son titre de transport avant d'enserrer triomphalement ses poignets délicats dans une paire de menottes, mais Opération Mollusque !, mission secrète pour la sûreté intérieure, briser le ferment pagano-anarchiste. Elle n'est plus une simple flic. Forte de cette réminiscence, elle retrouve rapidement un semblant de sérénité et, suivant le lieutenant Malbaret, elle parvient elle aussi à passer nonchalamment le tourniquet en présentant à la borne sa carte d'abonnement.

Les métros sont rares, rares, et de nombreuses minutes s'écoulent avant l'arrivée d'une rame. Shin trouve une place sur un strapontin tandis que les deux policiers restent debout près de l'une des portes, entretenant une fausse conversation sur les promesses d'une fausse soirée à venir.

La fille aux cheveux roses est là. Elle a tiré un livre de la besace brodée et colorée qui pend à sa taille, oui un livre !, et le porte au niveau de son visage, qu'elle vient de rehausser d'une paire de fines lunettes. Les yeux plissés du sergent parviennent à déchiffrer « *Turtle Island, Gary Snyder* ». De l'angliche... Pas foutue de lire un bouquin français cette salope ? Mais elle n'est même pas française de toute

façon ! Parents allemands, née en Inde... Et elle vient distiller son fiel insurrectionnel ici, chez nous... Une moue de dégoût se dessine sur les lèvres du sergent. Pourtant, dévisageant le visage paisible absorbé dans sa lecture, elle a du mal à s'imaginer lui écrasant le visage de ses chaussures, lui martelant les côtes d'une barre de fer. Comme ils vont être amenés à le faire bientôt. Elle connaît la nocivité indubitable de la fille, mais elle ne l'a jamais vue antipathique ni violente. Plutôt douce et tranquille. Attentionnée... Non. Hypocrite, manipulatrice, c'est d'autant plus pernicieux... Sa main se resserre sur la poignée métallique à laquelle elle se tient. Aucun sentiment de pitié ne doit s'immiscer dans son cœur. Dahlia Noir, ça te dit quelque chose, Shin ? C'est peut-être cet ouvrage que tu devrais lire, pour savoir ce qui t'attend...

Les nuages noirs d'un sourd orage s'amoncellent autour du carré blond du sergent Poupidon. Ses yeux bleus s'appesantissent sur Shin. Shin lit des poèmes.

*Que cesse la libération d'Énergies infernales au nom du Peuple
Que cessent les fantasmes de sacrifices sanglants au nom de
Mère-Nature
Que cesse la complaisance suffocante d'une colère au nom de
la Liberté*

*Ceci est mort de toute clairvoyance
Mort de toute compassion
La personne qui a l'âme du loup
Connaît la retenue du loup*

*Massacres et exécutions arbitraires
Ne sont pas l'œuvre des aigles et des loups*

Mais l'œuvre de moutons hystériques

Changement Denfert. À la station Chevaleret, Shin range rapidement son recueil dans sa sacoche et abandonne son strapontin à un claquement sec, jaillissant de la rame d'un svelte pas. Les deux

flics attendent le dernier moment pour sortir à leur tour de la rame. Shin longe les sièges en plastique crasseux et bariolés de hiéroglyphes incompréhensibles, écarte de sa route les détritiques qui jonchent le sol, mais freine bientôt sa course, hésite, chancelle, porte une main à ses yeux. Elle prend appuie sur des lambeaux d'affiches Bobo-Virtuality collées aux murs. Nausée. Un couple aux mines concernées la rejoint :

« Ça va ? (Shin remarque la figurine d'un corbeau accroché à une clé pendant à leur cou.)

- Oui... Pas d'inquiétude, je crois que c'est normal...

- Hé, mais t'es la fille de l'Hôpital. Celle qui fait des voyages et qui joue du violon !, s'écrie la jeune fille.

- Oui... Oui, c'est moi. Vous pouvez m'accompagner jusque là-bas ? »

Le garçon et la fille la soutiennent de part et d'autre, et tous trois se dirigent vers les escaliers qui terminent le quai.

« Bon, ben ce sera pour la prochaine fois. », souffle le sergent Poupidon au lieutenant Malbaret. Tous deux s'immobilisent en haut de l'escalier et regardent les trois jeunes personnes descendre les marches d'un pas mal assuré. Mais, alors qu'ils en atteignent le bas, Shin se retourne et pose ses yeux gris sur les deux flics. Les enveloppe d'un regard triste... « Frères, sœurs... », murmure-t-elle...

Cettefois-ci elle en a réchappé... Cette nausée providentielle l'aurait-elle sauvée ? Regagner le squat fissa fissa, aux bras de ces deux gamins. Son état s'améliore rapidement mais le jeune couple insiste pour la raccompagner jusqu'à sa chambre. Tant d'escaliers à monter... Sur le chemin, Shin caresse son ventre, imagine l'énigmatique petite vie s'employant à s'y accrocher...

« Restez, je vais vous faire un thé. », propose-t-elle lorsqu'ils passent tous trois la porte totémique de sa pièce. Les deux jeunes gens sont un peu intimidés. Ils fréquentent irrégulièrement le squat et cela les impressionne d'être propulsés si abruptement dans l'envers du décor. Tous ces mystérieux étages qu'on soupçonne et visualise alors qu'on étanche sa soif au bar ou qu'on se remplit les oreilles de circonvolutions mélodiques dans la cave. Cette Shin, ils avaient plutôt l'habitude de la voir de loin, prenant la parole sur une estrade ou un violon à la main. Tous deux s'assoient sur le matelas replié que domine la mezzanine. Shin part s'activer auprès du réchaud.

« Oolong pour accompagner cette fin de journée ?

- Euh, un thé ? Oui, bonne idée... (Shin les rejoint à la table basse.)

- J'en ai piqué un petit stock chez Hédiard, il y a quelques temps... Vous aimez les Nuages bleus ?

- Oui. Excellents... Et Purple Muddle sont fantastiques aussi... Ça vient d'où ce nom ?

- Une tribu amérindienne alliée aux sioux. Les Arapahoe. Ça veut dire nuages bleus... Vous jouez d'un instrument ? (Le couple opine de la tête.) N'hésitez pas à proposer votre son si vous le sentez. »

Une voix étouffée et quelques battements sur la porte interrompent les prémices de leur conversation.

« Shin !

- Oui, entre ! (Le visage d'une des punkettes de la forêt d'Auvergne apparaît dans l'entrebâillement de la porte.)

- On a besoin de toi. Ramène tes fesses chez Mauve, elle est en train d'accoucher ! » Shin se lève promptement et lance aux autres : « Finissez votre thé tranquillement. Et si je ne reviens pas, eh bien à

la prochaine fois... »

Couloirs, escaliers, des gémissements sautent à leurs oreilles lorsqu'ils passent la porte aux ours et aux lynx. Mauve embrassant un énorme ballon masse son abdomen. Mais le moment de pousser est maintenant venu et Mauve s'accroupit sur le drap.

« Vas-y, ma belle, continue. On verra bientôt sa petite frimousse hurler sa joie de nous retrouver ici. », lui murmure Shin en se portant à sa tête. Mais Mauve serrant les dents n'a pas l'air d'entendre. Elle pousse. Shin porte ses mains à la tête de Mauve et les enfouit jusqu'aux poignets dans ses dreadlocks. Elle ferme les yeux. Sent... Mauve se décontracte un peu, sa respiration s'amplifie et l'effort intense de la jeune fille se décrispe. Sa tête, les mains de Shin, une rivière libératrice semble la traverser.

Shin rouvre les yeux aux premiers cris de l'enfant. De l'autre côté de Mauve, la bouche de Stone dessine une énorme grotte et ses yeux ne cessent de s'arrondir, comme pour être sûr de ne perdre la moindre poussière de cet instant magique. Les deux punkettes étirent des faciès similaires vers le sexe de Mauve. Shin voit les mâchoires de ses amis plonger dans le vide de l'autre côté du corps de Mauve.

« Mais qu'est-ce que vous foutez ! Vous vous extasiez après ! Aidez-le à sortir, putain de capitalo-boxon ! Ce petit être... » L'une des punkettes dirige ses mains vers l'entrejambe de Mauve, vers la petite vie qui en émerge en criant, tandis que Stone, conservant la même expression consternée, porte les mains à ses cheveux orangés.

« Bordel de bordel de bordel de merde !

- C'est... c'est une fille, fait la punkette.

- Quoi, tu voulais pas une fille, connard ?!, fait Shin à Stone en contournant Mauve à moitié affalée sur le sol. Allez hop. Coupez-moi ce cordon, pince à linge !

- Mais qu'est-ce qu'y se passe ! passez-moi ma fille bande d'enfoirés !, s'écrit Mauve que la stupéfaction générale commence à paniquer. La punkette se précipite vers elle.

- Tout va bien Mauve. Deux petits bras, deux petites jambes, pleins de doigts comme il faut, dix en bas, dix en haut. Tout va bien Mauve.

- Shiiin ! Qu'est-ce qu'y se passe ! »

Mais la réponse de Shin tarde à venir. Elle plonge ses mains dans l'eau du bain et sort la petite, l'essuie avant de l'amener à Mauve. Les yeux, la bouche de Shin se sont grand ouvert eux aussi. Un cou des plus délicats prolonge un corps chétif mais parfaitement formé. Joli petit menton tout rond que couronne une bouche en cœur, à croquer. Mignon, mignon, ce petit nez qui frémit au parfum de l'encens. Mais, comme pour un masque de mardi gras, le haut de son minois, autour du nez et englobant les joues, de même que le pourtour de son crâne jusqu'à la nuque, se trouvent recouverts d'une fourrure féline d'un blond cendré. De jolies petites taches noires entoure ses yeux, deux yeux verts, énormes, qui s'étirent vers deux oreilles triangulaires dont les sommets s'achèvent par une sorte d'aigrette d'un poil noir.

« Mais, elle est splendide cette petite !, s'écrie finalement Shin. Lynx !, ajoute-t-elle en titillant ses oreilles duveteuses. Elle est superbe. Superbe ! » Et elle la dépose dans les bras de Mauve qui, aidé par Stone, s'est allongée sur son matelas. C'est à son tour d'écarquiller sans fin la bouche et les yeux... Ouiiiin !, s'époumone la petite tête de lynx... « Tout va bien se passer, tout va bien se passer, susurre Shin à Mauve en lui caressant les cheveux. Elle est su-perbe... »

Shin finit par abandonner son couple d'amis à leur enfant et s'engage dans le couloir en refermant délicatement la porte. Avant de lâcher la poignée, elle jette un œil dubitatif au lynx qui y trône naïvement. Puis, évoluant dans le corridor, elle caresse son propre ventre, ne cachant plus sa stupéfaction. L'une des punkettes qui l'accompagne la prend par la main et lui dit :

« Au fait, Eka est passé. Il a dit qu'il t'attendait en haut, sur le toit... Mais kes t'en penses, toi... T'es sûre que c'est ok pour Mauve... Sa fille ?

- Ben, tout à l'air normal... Ses membres, sa gorge, sa bouche, sa langue... Elle crie. Rien ne va l'empêcher de s'exprimer comme tout être humain, on dirait... Mais, on verra... Là, je suis un peu sous le choc, comme toi. Comme Mauve et Stone. Il faut s'y faire. Cependant, si tu suspends tes jugements, finalement elle est très belle cette

petite, non ? Et puis pour le reste, on verra... On verra... »

Lorsque Shin déboule sur la terrasse, Eka est au bout du toit, au bord de la balustrade, après les bacs où poussent les légumes, les bras croisés sur sa poitrine, s'abreuvant des petites électricités des hommes qui jaillissent au fur et à mesure dans leur élan pour dompter la nuit. Lumières blanches, rouges, orangées, ponctuant la masse sombre de la ville. Shin le rejoint et se serre à lui. Elle peut enfin crier sa fragilité au visage de la ville folle et déglinguée qui s'étend sous elle...

« J'ai bien failli me faire avoir tout à l'heure, Eka.

- Regarde. », lui répond-t-il en tendant son bras sur le bleu de la nuit. Son doigt s'étire vers le quartier de l'opéra, des flammes qui s'épanchent au loin, des lueurs incendiaires qui illuminent les ombres, tout là-bas.

Eka serre Shin face à cette ville tourmentée. La nuit qui dévore tout. Un monde qui sombre dans un abîme de mystères...

Schnock l'a prévenu la veille : « Viens chez moi demain, à partir de 19h30... » Eka accompagné de Shin retrouvent la galeriste à la porte du cinéma. Elle a bravé les métros et les rues louches pour assister à la mort de Schnock, la dernière séance d'un moine zen. Il est huit heures du soir. Tous trois pénètrent l'obscurité du cinéma et parcourent les couloirs, escaladent les escaliers jusqu'à la porte de la salle de projection numéro trois.

C'est la compagne de Schnock qui les accueille. Elle s'est rasée le crâne et a revêtu la robe noire des bonzes et bonzesses zen. Et par-dessus, une toge grise qui lui recouvre l'épaule gauche.

« Entrez. », souffle-t-elle. Elle est digne et l'absence de cheveux révèle la surprenante beauté de son visage. Chacun enlève ses chaussures dans la lumière tamisée prodiguée par quelques bougies et Eka revêt son kimono rapiécé et la toge ocre que lui a remis Schnock. Puis tous trois s'assoient de part et d'autre du vieux moine déjà assis au centre de la pièce, en *zazen*, sur son *zafu*. Parmi les personnes déjà assises, Eka reconnaît trois visages juvéniles appartenant au collectif artistique du cinéma. Il y a également deux vieux moines, qu'Eka suppose être d'anciens co-disciples de Schnock, et aussi le président du dojo. Eka n'en revient pas de le voir ici, mais il comprend que le cérémoniel de l'instant appelle au respect. À l'hommage. Shin se place à côté d'Eka, et la galeriste, qui tente de s'ajuster à l'atmosphère lourde et silencieuse de la petite pièce, se fige face à lui sur son coussin. Elle lance des coups d'œil furtifs tour à tour à Eka, la nonne concentrée à allumer un bâtonnet d'encens sur l'autel, Schnock dressé tel une montagne au centre de la pièce.

Face à la profondeur du silence, Eka se demande si Schnock a cessé de respirer, mais il peut distinguer sa poitrine se soulever lentement dans la pénombre... Vivant... Il ferme les yeux. L'atmosphère est puissante, il n'a aucun mal à s'abandonner à la Présence, inspiration, expiration. Les pensées apparaissent et disparaissent, glissent dans son esprit sans trouver le moindre point d'attache...

Lorsqu'Eka rouvre les yeux, il ne sait combien de temps a passé. Schnock est toujours assis, sa poitrine se soulevant imperceptiblement, mais indubitablement, après de longs intervalles. Sa vision se trouble dans la pénombre enfumée et il a bien du mal à l'ajuster dans les vapeurs. Il y a beaucoup plus de monde maintenant dans la petite pièce, beaucoup trop de monde pour une si petite pièce. Sa galeriste, dont les yeux sont clos, a été rejointe par quelques-uns de ses clients. Le couple qu'il avait rencontré quelques mois plus tôt, autour d'un apéritif. Quelques riches amateurs qu'il a croisés à la galerie, aussi. Le directeur du dojo a une poignée de ses têtes d'obus à ses côtés, et dans le fond face à lui, impeccables d'immobilité, il lui semble reconnaître une petite escouade des gendarmes croisés dans les collines d'Auvergne. Ils se sont tous mis sur leur 31 et pètent la classe dans la brume parfumée de l'encens. Une bande de clodos de la rue de Tolbiac a également tapé l'incruste pour cet ultime hommage à Schnock, et ils dodelinent de la tête d'un air absorbé. Des filles, des garçons qui vendent leur corps plus bas, vers le périmètre, se sont joints à eux également. Des animaux, des renards, loups, moutons, corbeaux, ours, rats, lapins, fourmis, hiboux, apparaissent dans l'ombre d'arbres majestueux. Et derrière eux, ce sont des collines, des sommets enneigés qu'Eka aperçoit. Un torrent dévale une gorge ténébreuse jusqu'à un lac. Des étoiles s'y reflètent. Un croissant de lune...

« La Vie... », un murmure, une brise échappée des lèvres pétrifiées de Schnock... Eka referme ses yeux... Lorsqu'il les rouvre un peu plus tard. Il ne décèle aucun mouvement dans la posture de Schnock. Tout dans sa raideur suggère la mort... Le Schnock est mort...

« Oublie ce que je t'ai dit à propos de Schnock la dernière fois qu'on s'est vus. C'était un grand moine... J'ai beaucoup de respect pour lui... » Le premier réflexe d'Eka est d'imaginer le président du dojo coinçant Schnock dans les rayons étouffant de sa bibliothèque. Le vieux bonze a fini d'être dangereux, suppose-t-il. Hop !, au musée... Mais en toisant le visage du président, Eka

reconnaît un élan de sincérité.

« Nous avons des approches différentes, mais sans doute faut-il une place pour tout le monde. » Finit-il par conclure... Eka lui serre la main et, alors qu'il lance un dernier regard à l'antre de Schnock, la nonne au crâne rasé lui tend le tangkha roulé de Sukhasiddhi, ainsi qu'une petite pile de bouquins. « Je pense qu'il aurait voulu que tu emportes au moins cela. », dit-elle en le fixant. La dernière prière de Schnock profite de ce moment poignant pour ressurgir dans son esprit : « Dédicace-moi le Sutra du Cœur de tes zazen quotidiens pendant quarante-neuf jours après ma mort, Eka, s'il te plaît... C'est ce qu'on fait habituellement et cela m'aidera peut-être à revenir te botter les fesses un de ces jours... » (Clin d'œil de Schnock). Eka ne peut réprimer un sourire...

« Merci de m'avoir invité... » Visiblement, la galeriste est encore sous le choc d'une vive émotion. Ses yeux brillent dans la pénombre. Devant le cinéma, les papiers gras et l'asphalte souillé, les halos blafards, les réverbères, ont du mal à retrouver leur contenance habituelle. Rêve ? Sans doute faudra-t-il quelques jours pour que leur univers respectif revienne à la normale. Ou peut-être le monde ne sera-t-il plus jamais comme avant... Une rivière qui coule, coule, sans jamais s'arrêter.

« Merci d'être venue... On va quitter Paris, Shin, moi et quelques autres... D'ici une semaine, maximum... Gardez mes dessins, et si un jour je repasse... Vous aurez peut-être quelques fromages à m'offrir... »

Sur le point de la quitter, de l'embrasser, Eka saisit sa galeriste et la serre dans ses bras. Fort. Il se remémore l'un des poèmes du Schnock.

*En tout cas,
L'amour hier n'existe pas
L'amour demain n'existe pas
Seul l'amour ici et maintenant existe*

Demandez donc au petit squelette

*Immobile sous la lumière de la lune,
Os blanchis par les soleils et les vents.
Que lui reste-t-il ?*

*Amour
Le vrai, le pur, le sans limite*

Essayez voir, vivre en mourant à chaque instant...

Il se tourne vers Shin et la serre à son tour, l'embrasse dans le cou. Leurs larmes se mélangent sur leur joue. Les racines asiatiques d'Eka ne l'ont pas enclin à ce genre d'épanchements émotionnels, mais ce soir il a envie de dire « je t'aime ». S'abandonner à la sage folie des baûls. Je t'aime !, à sa galeriste, à Shin, aux clodos désarticulés qui les dépassent en titubant, aux arbres de la rue qui survivent tant bien que mal dans leurs orifices de béton, aux voitures qui pourrissent sur leurs pneus dégonflés, aux électricités, aux papiers gras qui vibrent dans le vent.

« La sorcière ne fout plus le nez dehors toute seule ?... Eh bien faites un lot... Trois... Serait-ce au-delà de vos capacités ? »

Le lieutenant Malbaret se trémousse dans un fauteuil Louis Quinze tapissé d'un velours bordeaux. Son bras mécanique cliquette compulsivement. Il a du mal avec les gros bonnets, le lieutenant Malbaret. Ceux qui lui font bien sentir son insignifiance hiérarchique. Jamais très à son aise dans ces bureaux étriqués et rutilants où les mots et les phrases ne sont qu'à moitié formulés, jamais menés à leur conclusion. Où il faut sans arrêt plisser les yeux et le cortex cérébral pour comprendre entre les lignes.

« Et si votre fils faisait partie du lot ?... »

- Eh bien un petit coup de Tazer, vous me l'empaquetez et vous le ramenez à la maison, crétin... Si vos pitoyables tentatives d'enlèvement ne s'étaient soldées par des échecs répétés, vous n'auriez même pas à vous poser la question !... (Le préfet foudroie le lieutenant du regard. Les yeux du lieutenant se détournent, le galonné commence à le gonfler sérieusement.)

- Elle va forcément sortir pour aller échanger ses châles au marché au troc ou ailleurs... Ils sont plusieurs à planifier une escapade, loin de Paris. Mais on ne sait rien de leur destination finale, pour l'instant... Quoi qu'il en soit, ils vont devoir se procurer quelques vivres, du carburant... Ceci dit, si elle s'en va, est-ce bien nécessaire de s'acharner ?

- Pour qu'elle aille nuire ailleurs ? Et ce que nous voulons, c'est avant tout semer la panique et briser leurs velléités alternatives. Que ces doux rêveurs redescendent un peu sur terre et rentrent chez papa-maman... Si elle nous échappe, eh bien tant pis. Une autre aura à pâtir de ses engagements scabreux... Une fille, c'est mieux. Une meneuse aussi. Ça frappera d'autant plus les esprits... Et si en plus elle est enceinte...»

« Alors, comment elle va, la petite Lynx ? »

- Elle braille, elle dort, elle tête... En pleine forme, quoi !

- Elle est su-perbe ! »

La nouvelle née de la communauté est au centre de toutes les attentions et extases. Il y a eu des bouches qui se sont ouvertes, rondes et incroyables. Il y a eu de l'appréhension, comme à l'ouverture anxieuse d'une boîte de Pandore. Mais l'esprit des squatteurs, tourbillonnés par les sempiternelles prises de champis, la musique hallucinante, les chants et les voyages chamaniques aux sons des tambours, les vieux mythes humains racontés en cercles autour des feux, l'intimité développée avec le sauvage, à travers les voyages, en rêve, à pieds, en camion, à vélo, dans les montagnes, les forêts, les campagnes, au bord des mers, tout cela a favorisé l'acceptation inconditionnelle et rapide de la petite Lynx comme la prémonition d'une nouvelle forme de normalité. Dans ses grands yeux verts, présents et vigoureux, nombreux sont ceux qui décèlent l'avènement d'une ère nouvelle, aux contours indéfinis mais prometteurs. Et alors dans le squat, dans les rues du quartier, partout où l'on a entendu parler de la petite Lynx, les regards pourchassent tous ces ventres qui s'arrondissent malgré les aléas d'une actualité pesante et mouvementée. Qui parmi ceux qui ont eu vent de sa naissance ne caresse l'évidence de cette révélation ? La révolution est en marche, là, dans tous ces ventres arrondis...

« Vous avez entendu parler de ce monstre à tête de lynx ? Ces dégénérés y voient un signe. Il faut empêcher les rumeurs de s'échapper trop profusément de leur bauge. Le service communication a déjà commencé à contre-attaquer en tournant cette horreur en dérision. Pour en faire une mal formée tout juste digne d'un cirque, le suppôt d'une zoophilie à ciel ouvert, le résultat de quelques messes noires dévoreuses d'enfants. On essaye de titiller les reliquats de religiosité et de superstition qui parcourent encore les veines de nos concitoyens. Avec un peu de chance, une poignée de demeures écrasera cette enfant comme un cafard et nous épargnera d'avoir à y mettre les mains. C'est un terrain miné... Dehors, dans ces rues de désespoir, la populace est friande de ce genre de signes, que ce soit pour laisser libre cours à ses rancœurs, ce que nous essayons d'encourager, ou pour attiser des espoirs tordus

et vils. Je ne sais comment mon propre fils... Je ne sais par quel biais cette abomination a pu voir le jour, mais il est temps d'annihiler ce nid à rats.

- C'est difficile. Les fausses informations circulent, et sans arrêt des détails viennent embrouiller nos plans. On n'a vraiment pas de chance. C'est tout un tas de phénomènes plus bizarres les uns que les autres qui viennent saboter nos actions... Comme pour votre fils, ajoute le lieutenant tout bas.

- Trois... Ça va trois, non ?

- Oui, sur le chemin du marché... Je vais m'en occuper personnellement, Monsieur...

- Toujours sous les traits de ce groupuscule ?... Occident...

- C'est à dire qu'au sein du collectif ils ne sont pas dupes... Mais ça fonctionne encore pour les gens du quartier. Ça leur paraît logique... C'est le principal...

- Moui... On n'aura qu'à faire une petite opération nettoyage contre ces débiles extrémistes... En arrêter quelques-uns... Dissoudre le groupe... Ce squat a gagné trop de supporteurs de ce côté de Paris et il faut agir avec des pincettes. Mais on peut augurer qu'avec un bon appui médiatique, une opération anti-fasciste calmera les esprits. Allez hop, lieutenant Malbaret. Opération Mollusque ! Au boulot ! L'échec ne fait pas parti de vos prérogatives...»



C'est comme un appel qui viendrait du tréfonds de mon cœur. Un appel à l'aide, mais informulé, inconscient, sans pleurnicheries. L'appel du vide, une béance, une cavité à combler au plus vite. La réponse automatique à une nécessité cosmique.

Je tressaille, ouvre mes yeux ronds qui s'épanouissent dans le duvet de mes plumes. Mes serres se contractent sur la branche de chêne qui m'accueille. Il faut faire vite. Déjà des lueurs rouges bordent le bleu foncé de la nuit, avalant les étoiles, là bas, à l'est. Il me faut quitter ma demeure sylvestre et gagner le péril des faubourgs. Ses lumières démentes, ses fumées, ses ondes embrouilleuses, son atmosphère oppressante, ses câbles assassins. C'est pas chez moi là-bas. Pas chez moi... Mais il y a là-bas un peuple ailé aux silhouettes gothiques, aux becs insistants, paillards et acérés, que je dois retrouver. Ce peuple lugubre que les hommes appellent « corbeau », je lui demanderai de se faire kamikaze. Il n'y a pas à choisir, à tergiverser, un appel, une nécessité. Mon clan à protéger.

Ailes déployées, légères, je surfe les courants d'air, fais abstraction des mille et une créatures qui bruissent dans les fourrés, sous moi. Je glisse au sein des ramures obscures, insectes, feuillages et bourgeonnements, jusqu'à ce qu'apparaissent les incandescences électriques de la ville, ses géométries torturées, ses vrombissements maladifs. Mon clan a fini par apprendre, je connais le danger fatidique des phares fous des véhicules nocturnes, qui tout au long des bandes d'asphaltes filent à vive allure à travers le noir. Tant de mes comparses sont morts, aveuglés par ces phares avant de choir sous le choc ultime d'un pare-chocs, d'un pare-brise, que sais-je, flip-flap, mort métallique, aile piteusement relevée sur le bas-côté d'une route, comme pour signifier : « ci-gît une chouette... »

C'est le long des rails d'un chemin de fer que je retrouve une sinistre bande de corbeaux conciliants. Je me pose non loin d'eux,

sur une cheminée en brique d'un autre temps, reste présent et distille mon message : Il faut sauver Lynx, il faut sauver Shin...

Eka trimballe-brouette-branlante deux jerricans de vingt litres jusqu'au complexe de recyclage des déchets organiques de l'Hôpital. Il y remplit les deux récipients d'un carburant de piètre qualité, issu de la macération des déchets. Ça devrait tout de même les aider à parcourir quelques centaines de kilomètres. Puis il retourne à son camion qu'il a garé dans une partie de la cour où herbes folles et planches de bois récupérées se disputent l'espace. Shin et lui ont décidé d'utiliser ce camion plutôt que celui de Rastovich pour gagner le sud. En fait, personne parmi ceux qui connaissaient Rasta, Le Militant Fou, n'a eu à cœur de mettre la main dessus et il a fini par abriter une petite famille sans domicile fixe du quartier. C'est donc avec l'épave roulante d'Eka qu'ils ont décidé de traverser la France. Deux camions supplémentaires, Mauve, Stone, la petite Lynx, les punkettes d'Auvergne et quelques autres, se joindront à eux.

Posant sa brouette le long du camion, Eka plonge un regard dégoûté au fatras noirci et poisseux qui tient lieu de moteur. Il contemple avec crainte la perspective d'y immerger les mains. Peur que tout l'assemblage mécanique ne s'effondre sous ses palpations, ou que quelques créatures insoupçonnées s'y cachant ne les dévorent...

Il fait grand soleil. Shin, Stone, Mauve et la Lynx enrobée dans un châle accroché à sa mère, passent à côté de lui sous l'aspect d'une petite famille déglinguée en promenade dominicale.

« Allez Eka, vas-y, plonge ! Rafistole-nous ce vaisseau pirate.

- Coucou les princesses. Vous allez où ?

- On va au marché au troc. Je vais essayer d'échanger le châle contre quelques jours de légumes, des œufs toussa, pour le voyage.

- Oh, le dernier que t'as fait ? Vas-y montre. » Shin sort le châle de son sac et le déploie sous le soleil. Les yeux d'Eka brillent devant l'ouvrage qui met si bien en valeur la texture naturelle de la laine conjugée aux couleurs fortes et harmonieuses de la bordure.

Puis Eka regarde la petite troupe traverser la cour avant qu'ils ne

se glissent un à un entre les carcasses de voitures qui barricadent l'entrée. Il soupire. Tout est devenu tellement plus simple entre lui et Shin depuis les événements du bocage. Comme si lâcher l'Histoire pour Shin avait enfin permis aux éléments de s'imbriquer naturellement. Eka pose à nouveau ses yeux sur sa bourse de cambouis de moteur. Deux yeux brûlants aux couleurs du Mékong face à la ferraille crasseuse. Le défi est lancé, le duel peut s'engager. Il prend son élan et plonge dans la masse noire.

Arpentant les rues, Shin, Stone et Mauve discutent et discutent, sont intarissables sur Lynx, l'incontournable énigme du moment.

« Ses yeux, sa tranquillité... C'est complètement extraterrestre...

- Tes mains, Shin, j'ai bien senti que des choses se passaient...

- Ne me mets pas ça sur le dos sans savoir, s'il te plaît.

- Mais, c'est tout à ton honneur, Shin.

- Justement. Enfin, c'est louche... »

Les murs de briques et de ciment qui longent la gare de triage se déploient sans fin devant eux. Comme pour un remake banlieusard d'un chef-d'œuvre Hitchcockien, il y a beaucoup, beaucoup de corbeaux sur les fils électriques et les murets que côtoie le quatuor. Beaucoup. La petite troupe continue son chemin vers la gare de triage.

« Quel coup de filet, sergent Poupidon. Les trois d'un seul coup : Le fils, le monstre, la fille aux cheveux roses.

- Quoi le noir ? C'est... ?

- Ouais, cette enflure de préfet est mariée à une togolaise... Ça lui apprendra...

- Mais le monstre, on n'était pas censés...

- On écrabouille les deux filles. On enlève le fils à papa et on laisse le monstre en plan... Toi et moi on s'occupe des filles. (Le lieutenant donne un coup de menton vers deux autres agents se préparant dans l'habitacle.) Vous deux vous embarquez le fiston à l'arrière de la camionnette, et si quelqu'un se pointe vous vous occupez de lui. 'Y a personne, là, faut en profiter. Allez hop !

- Oui Lieutenant ! », conclut la sergente Poupidon en ajustant sa cagoule et en papillonnant des paupières.

Il y a une dizaine de mètres qui la sépare de Shin et ses amis lorsque la camionnette vomit son quatuor de cauchemar. Treillis, bombers, rangeos, cagoules ! Noirs ! La rune proclamant le O d'Occident à leur brassard, leurs mains gantées, serrant un petit pistolet électrique d'un côté, une barre de fer digne des plus glauques mines de Lorraine de l'autre. Ils entament une course silencieuse à petites foulées en direction des squatteurs.

Le premier coup de bec a été violent et surprenant. Le sergent n'a pas su retenir un petit cri. Elle sent le sang chaud et visqueux de son cuir chevelu imbiber sa cagoule. Mais les jeunes gens qu'ils poursuivent, emportés dans leur échange animé, semblent ne rien avoir entendu. Elle s'apprête à reprendre sa course, malgré les étoiles qui dansent devant ses yeux, mais le lieutenant Malbaret est plié en deux devant elle. Il a laissé tomber ses armes sur le sol et a porté l'une de ses mains à son œil. Il gémit, tente d'étouffer un hurlement. Un filet de sang goutte goutte goutte entre ses doigts crispés. La sergente n'a pas le temps de lui porter secours. Comme la nuit s'abat sur le jour lors d'un orage, à l'image des pensées meurtrières qui les habitent, un essaim de corbeaux s'abat sur eux, les avalant sous leur masse noire. Les becs acharnés déchirent peau et vêtements, les volatiles ne sont plus qu'une ombre grouillante s'affairant sur les quatre policiers, et la camionnette, qui n'a bientôt plus de pneus pour rouler.

C'est comme un éclair, le profil du mystère, un électrochoc sombre et foudroyant. Rapidement il ne reste plus que quatre squelettes recroquevillés sur le trottoir, les vestiges désarticulés d'un bras mécanique. Blanc, jaune, noir, chrétien, bouddhiste, musulman, ouvrier, politicien, anarchiste, policier ? Personne ne saura dire en les découvrant. Quatre squelettes achevant de blanchir dans la brise du printemps. L'essaim de corbeaux se disloque dans le ciel parisien.

Shin, Stone, Mauve et Lynx n'ont rien entendu, continuent

leur chemin jusqu'à la gare de triage. Échanger un châte contre des œufs et des légumes pour le voyage du lendemain...

Journal de Shin sur la route :

Comme pour notre périple montagnard, nous avons décidé d'éviter les autoroutes. Au moins jusqu'à Tours... Il paraît que l'état ne maintient son semblant d'ordre que dans cette moitié de France. Ce périmètre qui passe par la Loire, les marches de la Bretagne, les frontières belges et allemandes, jusqu'aux Alpes, au Massif Central... Après, il semblerait qu'en dehors des grandes agglomérations tout devienne incertain et chaotique. N'attendez pas de moi de qualifier la situation d'anarchique... En effet, trop d'individualisme exacerbé s'exprime en rivalités entre personnes, villes, villages, et même entre certaines communautés alternatives. Les portes se ferment souvent aux visages des nouveaux venus. Et je ne leur jette pas la pierre. C'est compréhensible. Les temps sont durs et chacun tente de se préserver face à l'adversité. Heureusement nous avons des fermes amies sur notre route et nombreuses sont celles qui nous accueillent contre châles, dessins d'Eka, menus services ou concerts ethno Gothiques improvisés. Aucun de nous n'a oublié ses instruments. Nous butinons le miel à notre manière, et ça se passe plutôt bien. Beaucoup sont friands de la musique et du divertissement qu'ils ne trouvent plus dans le petit carré d'une télé... Tous les gens que nous croisons semblent connaître les Nuages Bleus maintenant, à force de jouer notre musique le long des routes. « Nous sommes les Nuages Bleus ! – Aaah, les Nuages Bleus... Bienvenue, Nuages Bleus ! » Ouai, nous faisons notre voyage ainsi, forgeant notre légende pas après pas... Et aussi, le moins qu'on puisse dire c'est que Lynx a du succès. CertainEs l'accueillent comme le messie et je trouve ça gênant... On me demande des soins, tout ça... Quand les gens comprendront-ils que le pouvoir est en eux-mêmes ? (Mais c'est peut-être mon boulot, et celui d'Eka, de faire comprendre ça...)

Pour le carburant, c'est plus compliqué. Nous roulons lentement, très lentement, tâchons d'échanger de l'huile contre ce qu'on a sous la main, mais c'est devenu un bien trop précieux et la générosité a ses limites. Comment cela va-t-il se passer après Tours. Va-t-on engager nos pneus sur les autoroutes en perdition ? On entend parler de faux accidents, de barrages, de bandits du goudron qui rançonnent les voyageurs. Et même les convois ultra sécurisés qui circulent entre les villes.

Nous-mêmes dans nos campagnes, nous croisons régulièrement des bandes louches, sur ces petites routes dévorées par une végétation qui reprend subrepticement ses droits. Heureusement, nos trois véhicules punks déglingués et les airs patibulaires que nous arborons semblent suffisamment dissuasifs. Et alors ces gars et filles que l'on croise, qui finalement nous ressemblent beaucoup, nous regardent passer l'air de rien. Ou, ce qui est plus inquiétant, l'air goguenard... Et ainsi, le soir, à chaque campement, il nous faut monter la garde. Et tenter de sympathiser avec nos voisins d'une nuit. Villages, fermes communautaires, maisons squattées, bandes en errances comme nous. Bandes souvent hagardes, aux mines sombres, aux poings et aux mâchoires serrées. Nombreuses sont les fermes barricadées, les villages à couvre-feu. La méfiance couve, et il arrive que certains s'en prennent aux gens de passage. C'est tellement plus facile d'accabler ceux-là de tous leurs maux... Atmosphère moyenâgeuse... De merde ! Les nomades s'en sont toujours pris plein la gueule. Qui voit les trésors qu'ils ont à offrir ? N'y a-t-il pas d'autres manières de fonctionner entre êtres humains ? Mais c'est vrai, les temps sont durs, les temps sont durs...

On a des amis du côté de Millevaches, ceux qui me fournissent en laine, mais ce sera trop compliqué d'y passer. Il nous tarde d'arriver aux Oies Sauvages, cette ferme autogérée du Périgord qui nous a invités pendant les événements de Sainte Hermine... Un endroit où l'on pourra certainement se reposer et faire le point...

Suivant un chemin s'insinuant dans une campagne vallonnée,

le petit convoi parisien finit par aboutir à une vieille ferme du XVIIIème rafistolée. Il est tard, il fait nuit, trois silhouettes noires discutent devant un grand portail en bois, seule ouverture apparente dans un mur d'enceinte qui protège une poignée de bâtiments imposants. Les camions arrivent poussivement en cahotant et les trois silhouettes font de grands signes les invitant à se garer dans un grand champ d'herbes à droite de l'entrée. L'un d'eux s'approche du camion d'Eka :

« Vous venez d'où ?

- Hôpital-Désincarné-*squat*. Paname la panade... Hum... L'un de vous, Max, nous avait invités à passer lors des événements de Sainte-Hermine-Des-Forêts, il y a quelques mois... Moi c'est Shin...

- Shin, la fille aux cheveux roses. On a entendu parlé de toi... On a aussi entendu parler d'une enfant à tête de Lynx. C'est vraie cette histoire ?

- Eh bien, la petite Lynx est avec nous, effectivement. On descend vers le sud, on n'a presque plus de carburant...

- Posez-vous ici, formez votre campement, on verra ça demain... »

Les moteurs redémarrent et les camions s'installent en formant un carré ouvert sur un côté. Chacun se dégourdit les jambes, ausculte les alentours, inspecte l'horizon boisé qui se détache sur la nuit, un ciel noir percé d'étoiles. Réservoirs quasiment vides. Les hostilités de la route. Fatigue. La hâte d'arriver enfin à destination.

Ramener le tranchant des mains contre le bas de l'abdomen. Inspiration, expiration..... C'est quoi ce boxon dehors ?... (Cliquetis d'une cuiller sur le bord d'une tasse) Shin... Elle fait de son mieux pour ne pas faire de bruit... (Froissement des feuilles de son bouquin) Inspire, expire, colonne... droite... Revenir au corps... Mais ce corps auquel je reviens toujours, n'est-il lui-même autre qu'un ensemble de perceptions apparaissant et disparaissant dans la conscience ? Qui me font dire, « ceci est moi ! »... Le bordel, le brouhaha du dehors... L'image mentale de vagues qui émergent, s'entrecroisent sur l'océan, apparaît dans son esprit... Inspire, expire. Va et vient des pensées...

Eka ouvre les yeux. Il est assis en zazen, perché sur le futon à l'arrière du camion. Les éclairs dorés d'un matin d'été s'insinuent dans l'habitacle à travers le moindre interstice oublié par le tissu indien et la porte entrouverte. Les éclairs frappent le papier en paille japonaise, dansent dans le filet d'une fumée d'encens, dans les souffles vaporeux qui s'échappent de la tasse de Shin. Tous deux échangent un regard. Ils tentent de résister encore quelques instants aux exclamations joyeuses, aux cris de stupeur, à l'effervescence qui bouillonne à leur porte. « Thé ? ».

Eka descend de son perchoir et vient s'asseoir près de Shin. Ils sirotent leur tasse en silence jusqu'à ce que Shin demande : « Eka, s'il te plaît, j'ai posé une petite poche en tissus sur l'étagère au-dessus du futon. Regarde dedans. Il y a un collier en ambre que m'a offert Dipika. J'aimerais le donner à Lynx. Tu peux me l'apporter? » Eka se lève et trouve facilement la pochette brodée qui pèse sur une pile de papier artisanal. Il parcourt de ses doigts les pendentifs et colifichets, mais fait tomber un bout de papier chiffonné dans son enquête. Il le porte à la lumière et lit :

Entre rêve et réalité, vous vous reconnaissez à la couronne que

vous portez.

*La Dame Blanche trouve son refuge au sein de la Montagne.
C'est aussi là qu'elle puise ses forces.*

*Mais la Montagne doit pouvoir voyager sur le dos de la chouette
si elle veut voir au-delà des horizons.*

*Lorsque Dame Blanche et Montagne chantent à l'unisson, elles
font vibrer les apparences du monde, libérant tous les êtres.*

Eka jette un œil derrière son épaule. Shin l'observe un sourire au coin des lèvres.

Plonger dans cette nouvelle journée d'été. Plonger dans le flot des conversations. Plonger dans la petite foule attroupée autour de la nappe posée à même l'herbe accueillant Lynx. Lynx, dont les grands yeux jaugent avec équanimité les visages ébahis de ses admirateurs. Royale créature posée tranquillement sur son séant. Une fille enceinte passe sa main sur son ventre arrondi. Le caresse pensivement. Elle se demande... Aimerais... Peut-être que...

« Comment est-ce arrivé ?

- C'est difficile à dire... Notre mode de vie... Peut-être qu'on était mûrs...

- Oui, maturité, continue Eka. Jeunesses insatiables... On en a parcouru du chemin depuis Withman, Goethe, Rimbaud, la Beat Generation, la bombe atomique, Johnny Rotten et les Spiral Tribe. Alors maintenant...»

La fille caresse son ventre bombé...

Shin caresse son ventre bombé...

Derrière les yeux de Shin surgissent des montagnes crépusculaires...

Non, une nouvelle aube. Un ciel rougeoyant enveloppant une forêt sombre. C'est le peuple des chouettes et des hiboux qui l'appelle, bouhou !, pour le grand chamboulement des civilisations. Celles qui étouffent la terre sous du béton dur et froid, celles qui veulent faire du profit sur l'air qu'on respire et l'eau qu'on boit. Appel des chouettes et des hiboux, du Sauvage dans l'obscurité des futaies. C'est le retour de la Grande Forêt du Monde et des animaux qui l'habitent, leurs yeux brillotant dans la pénombre, attendant leur heure.

Journal de Shin sur la route :

Nous n'avons pu leur soutirer de carburant. Ils en produisent tout juste assez pour leur propre besoin. Alors voilà, ce sont des chevaux qui nous tirent maintenant. Oui, des chevaux ! C'est trop génial ! Les liens se sont bien resserrés avec les habitants de

cette ferme. Nous y avons passé plusieurs semaines. Nous étions déjà très proches dans nos manières, nos approches, nos modes d'organisation, mais grâce à Lynx. Grâce à cette fête mémorable où nous avons joué comme des vents fous (vivent Les Nuages Bleus !). Ainsi il n'a pas été difficile de trouver trois volontaires dans la ferme pour nous accompagner plus au sud... Jusqu'à cette Irene dont Eka a dégotté l'adresse chez ce vieux Schnock (Schnock je chante pour toi !)... On verra comment c'est là-bas. Espérons que ça fonctionnera... Nos trois accompagnateurs s'en retourneront probablement très vite avec leurs percheros, alors nous pourrions nous retrouver coincés dans ce collectif dont nous ne savons rien. Notre vie d'errance n'est pas pour me déplaire, mais... l'environnement est souvent hostile. Os-style...

L'autre jour, tel le renard qu'il est, Eka a dû tuer deux lapins avec un arc pour nous sustenter. Stone et l'une des punkettes en ont tué respectivement un et deux. Il faut dire qu'ils grouillaient dans certains prés. Peut-être bientôt un sanglier ?

La croupe des chevaux ondule sous nos yeux. On marche à côté des camions, sauf pour celui qui est au volant... C'est long, c'est lent... J'ai l'impression d'être dans un bateau sur une mer sans vent... Nous sommes maintenant dans la grande forêt des landes et mon ventre s'est un peu arrondi. Eka, Stone et Mauve, les punkettes d'Auvergne prennent bien soin de moi. Mon clan... J'ai tout de même le cœur léger. Confiance. Malgré ces ciels lavandes à l'arrière goût de désespoir, lorsqu'on s'échoue, le soir, dans une clairière au plus loin des habitations des hommes. Mais c'est un désespoir tout ouvert à cette vie qui imprègne nos chants, au coin du feu. Un désespoir qui nous rend alertes et emplis de gratitude pour ce que l'on a maintenant. Tout glisse entre nos doigts et il n'y a rien que nous puissions garder. Un désespoir qui ne voit que l'instant. Nous n'avons plus grand-chose pourtant nous sommes heureux...

Nous menons une vie bâule finalement...

Et puis il nous suffit de jeter un œil à Lynx, pour mettre tout le monde d'accord. Tout ira pour le mieux...





Guyseika

- La guerre est finie, avec Luc Bousard, Deux Versants éditeur, 2002
- Tête de Fantôme, Deux Versants éditeur, 2009
- Poésie Terroriste, Sauvagerie Prod, 2015
- Voie Sauvage, Sauvagerie Prod, 2012/2015
- Surfmystik vélo, Sauvagerie Prod, 2015
- Tête de Fantôme remix, Sauvagerie Prod, 2018
- Sex, surf, sombrero et révolution !, Sauvagerie Prod, 2018
- Mystik friction, Sauvagerie Prod, 2018
- Chemins de laine dans l'Himalaya, Sauvagerie Prod, 2018

Sauvagerie Production

- Complètement à l'Ouest, chronique d'un moine zen aux îles Aran, Eric Grünewald, 2018
- Engine, Budwarrior, 2018
- Le fanzine *Surf Mystiks et Dharma Punks* : écologie profonde, beat generation, surf, tribalisme et zen urbain

Tout sur www.guyseika.com

Contact : guyseika@gmail.com

Mystik Friction © Guy Faure, 2018
ISBN 978-2-490139-02-6
dépôt légal, 2ème trimestre 2018